La vie, la mort confondues / G. Morris

ANTICIPATION

G. MORRIS

LA VIE, LA MORT CONFONDUES...



fleuve noir

LA VIE, LA MORT CONFONDUES

LA VIE, LA MORT CONFONDUES

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection :

Facteur Vie
...ou que la vie renaisse !
Techniques de survie !
Untel, sa vie, son œuvre
Les malvivants
La vie en doses
Les vivants, les morts et les autres
Vecteur Dieu
Soucoupes violentes
La guerre des Lovies
Les plasmoïdes au pouvoir ?
Un monde impossible
Notre chair disparue
... ou que la mort triomphe !
Planète suicide
Une secte comme beaucoup d'autres
Fallait-il tuer Dieu ?
Examen de passage
Cosmodrame

Sous le pseudonyme de Vic St Val

Vic St Val s'en occupe
Vic St Val sur un volcan
Vic St Val sans visa
Vic St Val dore la pilule
Vic St Val en enfer
(Palmes d'Or du Roman d'Espionnage 1971)
Vic St Val sur orbite
Vic St Val en chute libre
Vic St Val vise la tête
Vic St Val annonce la couleur
Vic St Val contre Vic St Val
Vic St Val rend la monnaie
Vic St Val va à dame
Vic St Val entre deux eaux
Vic St Val donne le feu vert
Vic St Val brûle les étapes
Vic St Val quitte ou double
Vic St Val non-stop
Vic St Val sous pression
Vic St Val en direct
Vic St Val à fond de cale
Vic St Val période fauve
Vic St Val tous azimuts
Vic St Val... place aux jeunes !
Vic St Val vole dans les plumes
Vic St Val force la dose
Debout, les morts !
La boule à zéro
Des lendemains qui hantent
Matraquage
Vic St Val cousu main
Vic St Val au finish
Vic St Val tranche dans le vif
Vic St Val taille adulte
Vic St Val priez porno
Salut, La Mecque !
Circuit Dracula
Aux algues, citoyens !
La ruée vers Lore
Envoûtements sur commande
Le complexe de Frankenstein
Nostradamus au pouvoir
Monstres à volonté
Jusque-là, ça va !
Un méchant coup de vieux !
Société de compromission
Pitié pour la Terre !
Course au suicide
Nous sommes tous des cobayes
Le fer dans la plaie
Violences sans visages

Equilibre de la terreur
Partage en frères
Bienheureux les doux...
La tête au carré
La crainte du gendarme
Massacre en sourdine
Le plus dur reste à faire
Casseurs, sachez casser !
Exécutions sur mesure
Camouflage express

G. MORRIS

LA VIE, LA MORT CONFONDUES

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière - PARIS VIe



ISBN 2-265-01979-9

CHAPITRE PREMIER

Les enfants jouaient au soleil.

Morgane retourna la phrase dans sa tête et ne put réprimer un frisson tandis que la vieille angoisse, la vieille souffrance à présent révolues, mais jamais oubliées — gravées, indélébiles, au plus profond d'elle-même comme de tous les vivants, les survivants du Grand Holocauste — lui tordaient cruellement les entrailles.

Les enfants jouaient au soleil.

Une image simple. Une belle image. Une constatation, une sensation rassurante de tout l'être subitement gonflé d'une tendresse indicible qui eussent — en d'autres temps — fait partie de l'expérience quotidienne.

Mais qui — si longtemps — n'avaient subsisté qu'à l'état de souvenirs nostalgiques que l'on ne pouvait plus, aujourd'hui, les tenir pour définitivement acquises...

Les enfants jouaient au soleil.

Le soleil, lui, avait toujours été là, fidèle au retour cyclique des jours et des saisons.

Même si des nuages destructeurs, engendrés par l'homme, fumées empoisonnées, poussières radioactives, en avaient souvent sali la lumière. Même s'il

ne brillait plus, désormais, que sur des scènes de mort et des ruines...

Les enfants jouaient au soleil.

Ce qui avait manqué, durant trois décennies, pour que cette constatation, cette chaude sensation fussent possibles, n'avait pas été le soleil.

Mais les enfants.

Près ou plus de trois décennies sans enfants. Sans une seule naissance. Près ou plus de trente années durant lesquelles les derniers enfants nés de l'homme et de la femme avaient grandi. Mûri. Souffert. Aimé, peut-être. Copulé, bien sûr. Sans faire d'enfants. Réduits à la stérilité absolue par les séquelles de la Grande Catastrophe Génétique. Le spectacle des horreurs déchaînées sur la planète. Gardant, malgré tout, voulant garder, au fond du cœur, l'espoir de la Grande Renaissance.

Espoir enfin réalisé. Après tant d'alternatives...

Les enfants jouaient au soleil.

Insouciants et nus. Beaucoup trop jeunes, encore, pour partager les affres de leurs aînés...

Les enfants jouaient au soleil.

Les quelques douzaines d'enfants chichement accordés par ce que l'on appelait, toujours, la « Grande Renaissance ».

Si peu nombreux. Si précieux.

Si fragiles...

Les enfants jouaient au soleil.

Pendant que leur sort, et celui de leurs parents, et celui de leurs contemporains à venir, actuellement en sécurité relative dans le ventre des femmes enceintes, se discutait là-haut, entre « sages ».

Dans la salle du Grand Conseil.

***

Une fois de plus, comme c'était son habitude dans les circonstances les moins propices, Yann devait

contenir une énorme, une tyrannique velléité de fou rire.

Le Grand Conseil... Comme on avait dit, à d'autres époques, le Grand Ordinateur et la Première et la Seconde et la Troisième Guerre mondiale. Comme on disait, toujours, le Grand Dépotoir et la Grande Renaissance et la Grande Catastrophe Génétique.

Et le Grand Conseil !

Telle était l'insignifiance de l'homme qu'il avait besoin de se rappeler, par ces majuscules emphatiques et cette redondance d'une même épithète, la « grandeur » de ses activités, même désastreuses !

Et grands, ils l'avaient été, les cataclysmes déclenchés par ses soins, ainsi que leurs conséquences...

Mais continuer à dire et à penser « Grand Conseil », en parlant de quelques pelés et de quelques tondus, de quelques pelés et de quelques *tordus*, physiquement et moralement, au même titre que les autres...

Yann passa brièvement en revue les douze ou quinze derniers membres de ce qui serait, sans nul doute, le dernier Grand Conseil. A deux ou trois exceptions significatives près — Renaud, Sze-Sze, le docteur Claasen — ils ne lui inspiraient plus qu'une immense pitié. Cette permanence absurde d'une institution périmée devait les rassurer, en quelque sorte. Mais elle les empêchait, aussi, de voir les choses telles qu'elles étaient. De les regarder bien en face.

Il est vrai qu'en cette période de mutations tératogènes et de tares dégénératives... qui diable était encore capable — physiquement capable — de « regarder bien en face » ?

Chatouillé, de nouveau, par cet indécrottable « sens de l'humour » qui lui avait, dans le passé, valu

tant de déboires, Yann quitta brusquement son siège. On avait toujours beaucoup trop parlé, dans l'histoire de l'homme. Et pas suffisamment agi, ou toujours trop tard ou à contretemps, et de la façon qu'il ne fallait pas. Précisément parce que lors de ces palabres plus ou moins « officielles », de ces interminables discussions entre « sages » ou s'estimant tels, on avait toujours parlé d'autre chose, enveloppé d'un tas de mots ronflants des situations abstraites sans rapport avec une réalité contemplée de beaucoup trop haut, de beaucoup trop loin !

— Si tu désires prendre la parole...

Yann ne prêta aucune attention au vieux Lazare, le « directeur de séance ». Se planta, calmement, au centre approximatif de l'hémicycle où, naguère, poussaient les micros. Pas besoin de systèmes amplificateurs pour se faire entendre, aujourd'hui, de ce qui restait de la docte assemblée...

— Je prends la parole... sans l'avoir demandée... pour une raison bien simple... qui est ma profonde lassitude d'avoir dû écouter, depuis le début de cette séance... un tel monceau de conneries !

— Yann !

— Lazare ?

— Mon rôle est de veiller à ce que le ton de cette séance...

— Lazare !

Yann poursuivit, après une courte pause :

— Que tu sois capable... encore... de te choquer pour un mot « grossier » prouve à quel point tu peux marcher à côté de tes pompes !

Il désigna l'assistance, d'un geste du bras.

— Et vous aussi, tous autant que vous êtes ! Vous savez de quoi elles me donnent envie, toutes ces belles phrases que vous avez débitées, les uns et les autres, depuis le commencement d'une réunion qui se veut.... qui se *voulait* constructive !

Il enchaîna, sans attendre la réponse :

— De rigoler ! Ou de vomir ! Nous avons, Dieu merci, pu faire les premiers enfants de la Grande Renaissance dans le cocon protecteur de la dernière ville-corolle en état de marche... Ils sont venus au monde dans les meilleures conditions de technique et d'hygiène possibles et nous avons pu, en très grande partie grâce à la compétence du docteur Claasen, garder la plupart d'entre eux...

Désigné, le gynécologue-accoucheur accusa réception du compliment, d'un léger signe de tête, et Yann continua :

— Maintenant, hélas, toutes les sources d'énergie qui alimentaient la corolle sont, ou bien définitivement épuisées, ou en bonne voie d'épuisement... D'ici à quelques mois, voire à quelques semaines, la dernière corolle de Paris-sur-Ciel ne sera plus, comme les autres, qu'une coquille morte, un triste monument commémoratif à la gloire de la Connerie Universelle !

Les majuscules étaient dans sa voix, et le coup d'œil qu'il darda dans la direction de Lazare n'était pas dépourvu de malice. Il conclut :

— Nous avons dû, déjà, limiter sévèrement nos dépenses d'énergie pour que les génératrices de protéines synthétiques ne cessent pas de fonctionner...

Quelqu'un cria :

— Il y a d'autres façons de s'alimenter !

Et Yann trancha brutalement :

— Lesquelles ? Nous ne pouvons plus tellement compter sur les rats d'élevage... Alors ? Un retour au bon vieux cannibalisme de naguère ?

Dans un haussement d'épaules :

— A présent que nous nous sommes retrouvés... gens de la surface et gens du sous-sol... vous voulez

que nous recommencions, un de ces jours, à nous entre-tuer pour garnir la marmite ?

Sze-Sze souligna la question d'une sorte de ricanement qui disait, mieux que toute parole :

« Venez-y, les gars ! Y en a d'autres qui s'y retrouveront avant moi, dans la marmite ! »

Mutant du sous-sol, Sze-Sze, même dans ce monde d'anomalies physiques innombrables, était un cauchemar anatomique. Bancal, simiesque, avec un « visage » rejailli, en trois dimensions, d'un tableau abstrait de jadis : tous les éléments y étaient, bouche, oreilles, yeux, front, menton... mais pas dans l'ordre ! Exactement comme si quelqu'un les avait puisés au fond d'un sac pour les projeter, au hasard, sur la boule déformée d'un crâne aux multiples protubérances... Dans un combat, cependant, il valait mieux l'avoir à son côté que contre soi. Sa puissance, sa résistance aux coups donnés et reçus, étaient invraisemblables...

Yann soupira :

— Inutile de se leurrer, Messieurs, les villes-corolles ont fait leur temps ! Le jour est venu d'envisager froidement... lucidement... le Grand Exode !

Un silence consterné suivit la fin de sa phrase. Si profond était le respect gagné par Yann, Morgane et leurs alliés lors des événements qui avaient préludé à la Grande Réunion entre surface et sous-sol (1), ainsi qu'à l'essor de la Grande Renaissance, qu'on l'avait laissé parler, presque sans l'interrompre. Mais dès que l'auditoire fut remis du premier choc, les protestations longtemps différées éclatèrent avec une véhémence, une virulence décuplées :

— Le Grand Exode ?

(1) Voir, (dans cet ordre) : « ... ou que la vie renaisse ! » et « ... ou que la mort triomphe ! » Même auteur. Même collection.

— Il a dit le Grand Exode !
— Pour aller où ?
— Quitter la corolle, c'est ça qu'il propose ?
— Partir à l'aventure ?
— Alors que nous ne savons pas ce qui peut nous attendre, à l'extérieur ?
— Alors que personne ne sait ce qui s'y passe !
— Rien que de vagues rumeurs…
— Toutes plus horribles les unes que les autres !
— Il est fou !
— Malgré toute la gratitude que te doit la race humaine, Yann, tu es complètement fou !
Et cent autres réflexions, interpellations croisées, chevauchantes. Issues d'hommes qui s'accrochaient, désespérément, à la dernière corolle. Repoussaient, avec horreur, l'idée d'en quitter les flancs tutélaires…
Yann laissa passer l'orage avant d'annoncer, avant d'énoncer, d'un ton neutre :
— Nous ne forçons personne… Qui voudra rester, restera… Qui voudra nous suivre… aura toute latitude pour le faire !
Il y eut un nouveau silence. Encore plus lourd, encore plus impossible à rompre que celui qui l'avait précédé. Enfin :
— Mais qu'est-ce qu'il dit ?
— Il parle comme si la décision était déjà prise !
— Comme s'il voulait nous mettre devant le fait accompli !
Puis, les voix s'échauffant au fil des répliques :
— Ce qui ferait de notre session d'aujourd'hui une farce dérisoire !
— Et de l'attitude de Yann un chef-d'œuvre d'hypocrisie !
— Quelle duplicité, en effet, si pendant que nous discutons…

— Ça veut dire quoi, ça : nous ne forçons personne ?

— Qui voudra rester… Qui voudra nous suivre… *Qu'est-ce que ça signifie ?*

Pour la seconde fois en quelques minutes, Yann attendit, paisible, que le tumulte environnant finît par manquer de souffle. Relança, dans l'accalmie :

— Ça signifie que j'essayais simplement, avec cette réunion, de ménager les amours-propres… mais puisque vous l'exigez…

Articulant, nettement, chaque syllabe :

— Ça signifie, effectivement, que la décision n'est plus à prendre… pour la bonne raison qu'elle a déjà été prise par des hommes plus clairvoyants, moins timorés que vous ne l'êtes… Ça signifie qu'il ne s'agit plus de savoir si nous partirons, mais comment ? Et qui participera au voyage ?

Dans le troisième silence choqué, absolu, explosa soudain la voix rauque, étranglée par une de ses nombreuses malformations congénitales, de Jérôme, le directeur du « parc énergétique », (un bien grand nom pour les cent cinquante à deux cents véhicules encore capables de circuler normalement) :

— Corey ?

Il parlait dans le minuscule émetteur-récepteur bouclé autour de son poignet, comme une montre de jadis, et non seulement la réponse de son adjoint se fit attendre, mais sonna faux dans le champ concentré, presque tangible, des attentions braquées :

— A tes ordres, Jérome !

— Bouclage immédiat du parc ! Pas un engin, pas même une puce ne doit plus sortir sans mon autorisation préalable et personnellement exprimée !

— A… à tes ordres, Jérome !

— Qu'est-ce qui se passe, Corey ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— A tes…

— Réponds, nom de Dieu, au lieu de répéter toujours la même phrase idiote !

Il serait temps, songea Yann... il serait temps qu'ils se rendent compte, lui et tous les autres, de l'idiotie crasse des hiérarchies arbitraires et des formules stéréotypées du style « A vos ordres ! » Dommage qu'il n'ait dit ça que parce qu'il était en colère et non parce qu'il le pensait vraiment, en profondeur...

Du bracelet-walkie-talkie, jaillissait à présent :

— Salut, Jélome ! Et t'en fais pas poul le palc ! On s'en occupe !

Des exclamations outragées fusèrent de toutes parts. Ils avaient tous reconnu, cette fois, l'organe caractéristique de Cli-Cli. Cli-Cli pour Cri-Cri, pour Christian : le monstrueux « bras droit » de Sze-Sze, qu'un palais perforé empêchait, plus particulièrement, de prononcer les « r »...

Yann éleva la voix, dominant la rumeur croissante :

— Voilà qui devrait répondre à toutes vos questions ! Quiconque a déclaré, tout à l'heure, que nous voulions vous mettre devant le fait accompli, avait parfaitement raison ! Nous avons investi, sans violence, le parc énergétique et l'arsenal... ou ce qu'il en reste ! Moyens de transport et réserve d'armes sont désormais entre nos mains. Dès aujourd'hui, nous allons commencer à organiser l'évacuation de la ville...

— Mais... mais... c'est un putsch !

— Un coup d'état !

— Une manœuvre injustifiable !

Toujours égaux à eux-mêmes, dans l'anachronisme de leurs conceptions attardées... Un putsch ? Un coup d'état ? Mais contre quel « pouvoir » ? Une manœuvre injustifiable ? Mais injustifiable aux yeux de qui ? Aux leurs ? Qui depuis longtemps ne

voyaient plus rien, de toute manière ! Contemplaient, au-delà d'une réalité transparente, les images d'un temps révolu. Dépassé...

— Salaud ! Traître ! *Ordure !*

Jérome dans ses œuvres. Suffoquant et chancelant sur place. Mais de quoi souffrait-il le plus ? De la « traîtrise » perpétrée contre la communauté ? Ou de la perte de ses prérogatives ?

Le visage violacé, il dégaina, soudain, le pistolet à plasma qui pendait à sa ceinture. D'un geste probablement répété, souvent, dans les miroirs ! Efficace. Imprévisible.

Pas assez, toutefois, pour tromper la vigilance de Sze-Sze dont l'arme en mouvement cracha la première.

Jérome s'abattit, foudroyé.

Yann commenta, sans émotion :

— Je ne pense pas qu'il ait eu l'intention de tirer, Sze-Sze. Seulement de me braquer pour tenter de reprendre le contrôle de la situation.

Un rictus hideux, asymétrique, retroussa, brièvement, les lèvres informes.

— Sza, on en szait rien et on le szaura zamais ! Comme sza, sz'est plus szûr !

Yann approuva distraitement. Il y avait trop longtemps que la mort, la mort violente, faisait partie de leur univers quotidien pour que celle-ci pût les émouvoir. Et que pesait une mort isolée auprès des milliers, des dizaines de milliers de cadavres qui avaient marqué le jour de la Grande Renaissance ? La venue au monde de son propre fils, Yann Junior ? Rien, en ces temps maudits de stérilité absolue, ne pouvait être plus important qu'une nouvelle naissance, et celle de son fils, la première en trois décennies, était advenue dans le sang et les larmes. Un bain, une marée de sang et de larmes...

D'ailleurs, en dehors de Sze-Sze, de Renaud, du

docteur Claasen et de lui-même, tous ces fantoches réunis ici, comme pour un adieu, n'étaient-ils pas déjà morts sur pied ? Condamnés, à brève échéance, par leur inaptitude à se détacher du passé, intégrer les réalités concrètes, les réalités brutales du présent...

— Nous ne nous étions associés à cette ultime mascarade que par un vestige de respect humain envers ce que vous avez représenté, Messieurs... Navré que les choses aient tourné ainsi, mais maintenant, vous savez ! Vous pouvez informer tous ceux qui dépendent de vous, s'il en reste, de la décision prise, et du choix qu'ils vont devoir faire...

Yann attendit, un instant, des questions qui ne vinrent pas. Puis, tournant les talons, marcha vers la sortie. Suivi de Renaud et du docteur Claasen. Sze-Sze fermant le cortège, à reculons, l'arme au poing. Se baissant, au passage, pour récupérer celle du défunt Jérome. Mais s'il y avait d'autres pistolets à plasma, dans la salle, personne ne tenta de s'en servir...

Debout dans le hall, Yann se retourna juste à temps pour assister à la sortie chaloupante de Sze-Sze, en marche arrière. Songea, fugitivement, qu'il collectionnait tant de difformités, ce brave Sze-Sze, que marche arrière ou pas, c'était tout juste si l'on voyait la différence ! Toujours son incorrigible sens de l'humour... La meilleure défense, bien sûr, contre celui — noir, ô combien ! — d'une nature si souvent violée que c'était son tour de rigoler, maintenant. Aux dépens des hommes !

Mû par une impulsion subite, il revint sur ses pas. Observa, de la porte, ce qui se passait dans la salle.

Ils ramassaient, à plusieurs, le corps inerte du gros Jérome. L'emportaient vers le fond, dans un silence absolu. Tandis que les autres jetaient, alentour, des

regards traqués, remplis de méfiance et d'appréhension.

Yann loucha vers Sze-Sze. Puis tous deux s'éloignèrent du seuil obscur, rejoignirent les autres et leur expliquèrent ce qu'ils venaient de voir.

Il n'y avait pas à se méprendre sur le sens de la scène.

Ce que les édiles de la dernière corolle emportaient ainsi n'était pas le corps d'un des leurs à qui ou à quoi ils entendaient rendre les derniers devoirs, mais un stock de protéines naturelles qu'il était urgent de mettre en lieu sûr avant qu'il ne pût éveiller d'autres convoitises.

Sze-Sze souligna, hilare :

— Faut les comprendre ! Sz'est pas szouvent qu'on a l'occaszion de trouver de la viande fraîche, depuis qu'on sze bouffe plus entre gens du d'sszus et gens du d'sszous !

Quelques secondes plus tard, le fou rire des quatre hommes rebondissait en échos caverneux, tout au long des grands couloirs vides.

La meilleure arme...

La seule, peut-être, contre l'horreur, l'absurdité monstrueuse d'un monde en folie...

CHAPITRE II

Yann ferma les yeux, et retint sa respiration le temps nécessaire pour permettre à son cœur de retrouver, avec un rythme plus proche de la norme, sa vitesse de croisière habituelle. Il n'avait pas souhaité cet affrontement. Il avait cru, jusqu'au bout, pouvoir l'éviter. Et devant la preuve du contraire, il reculait encore. Refusait de croire à l'inéluctabilité du massacre...

— Mes amis...

Amplifiée, démesurément, par le micro du L.P.G., sa voix lui revint bizarrement déformée, sonnant le creux à ses propres oreilles. Mais était-ce une conséquence de l'acoustisque ? Ou de sa propre gorge atrocement serrée ?

Dans les premiers rangs de la foule qui leur barrait le passage, courut, de proche en proche, la réaction hostile :

— Nous ne sommes plus tes amis !

— Et tu n'es plus le nôtre !

— Puisque tu veux nous trahir...

Combien étaient-ils ? Des centaines. Probablement des milliers. Massés en face d'eux. Immobiles. Certains armés de pistolets à plasma. Un sur cent, peut-être moins. Mais assez, tout de même, pour

tirer les premiers. Avec ou sans provocation. Et déclencher la bagarre…

Enflée jusqu'à la clameur, la rumeur redevint murmure. Puis silence. Un silence tendu, nourri de souffrances physiques et morales. D'illusions toujours déçues et d'espoirs éternellement frustrés. Dangereux comme une bombe à retardement… Pour un mot, un incident, un rien, cette foule accumulée sur le parvis de Notre-Dame pouvait atteindre sa masse critique et fulgurer, vers le ciel de suie, en une explosion de rage meurtrière… Quelle puissance, au monde, saurait endiguer la fureur suicidaire, aveuglément destructrice, d'une foule parvenue au dernier degré de l'angoisse et du désespoir ?

Yann respira profondément. Conscient de la présence écrasante, à sa gauche, de la cathédrale tapie sous son dôme géodésique. Lavé par les dernières pluies diluviennes, il resplendissait de toutes ses facettes de plexiglas et de toutes ses membrures de métal léger, inoxydable. Enorme diamant serti au milieu des ruines, entre les bras d'une Seine charriant, à fleur de quais, des promenades de cadavres… Que ne s'était-t-on soucié, au cours des siècles, de préserver autant le patrimoine génétique que le patrimoine historique des hommes ?

— Qui parle de trahison ?

De nouveau, la voix géante de l'orateur déferla, rebondit sur les décombres qui s'étendaient autour d'eux, à perte de vue. Juché sur la tourelle du L.P.G., il dominait la foule, hydre aux milliers de têtes levées, prêtes à mordre…

— S'il y a eu trahison, elle a été commise, au fil des générations, par celles qui nous ont précédés. Vous le savez ! Vous savez que nous n'y pouvons plus rien ! Excepté ce que nous avons l'intention de faire, c'est-à-dire essayer, tous ensemble, de sauver

la prochaine ! Les quelques douzaines d'enfants et de femmes enceintes qui représentent la prochaine génération et le seul espoir de la race !

Des voix crièrent :

— Et tu crois que c'est en les sortant d'ici…

— Tu crois que c'est en les balançant dans la merde extérieure…

— Tu crois que c'est comme ça que tu vas les sauver ?

Yann hurla dans son micro :

— Silen-en-en-ence !

Et la foule se tut, subjuguée. Le problème, c'était de hurler à propos. De ne jamais laisser, à la rumeur chaque fois renaissante, le temps de redevenir clameur. De retenir la multitude en deçà du point de non-retour où nul argument ne pourrait plus la toucher, l'empêcher de se ruer à l'assaut du cortège. Yann continua :

— Vous savez très bien que la dernière corolle… notre dernier refuge… est désormais épuisée, au même titre que les autres… Génératrices de protéines et serres hydroponiques sont en train de s'épuiser, faute d'énergie… Nos rats d'élevage ne se reproduisent plus à cadence suffisante pour que nous puissions encore compter sur eux très longtemps… Alors ? Voulez-vous que ces enfants connaissent, tout comme nous l'avons connu, tout comme nous le voyons renaître, chaque jour, un cannibalisme redevenu condition indispensable de leur survie ?

Il comprit, au silence choqué, hermétique, qu'il n'avait pas frappé à la bonne porte… Manger les morts et les mettre en conserve… au besoin, aider certaines catégories de vivants à faire de bons morts, lorsque les réserves ne se renouvelaient pas assez vite… autant de méthodes trop profondément ancrées, depuis trop de décennies, pour que la foule

pût y voir quoi que ce soit de révoltant ou de répréhensible !

Lui-même, à la réflexion, ne ressentait aucune révolte particulière. Née bien avant lui, l'anthropophagie organisée des villes-corolles avait toujours fait partie de son univers quotidien. Mais contrairement à la plupart de ses contemporains, il n'avait jamais tiré, de la « chasse au mutant », la moindre satisfaction dite « sportive ». (Basée, en réalité, sur les instincts les plus vils de domination brutale et de goût de la torture)... Tout ce qu'il savait, aujourd'hui, c'était qu'il ne voulait, ni pour Yann Junior, ni pour tous ces autres gosses de la génération du miracle — la génération de la dernière chance — que renaquît jamais cette technique de survie dont la pratique ferait d'eux autre chose, bien autre chose que des hommes...

Le hic étant, bien sûr, qu'il eût été incapable de préciser ce qui, à ses yeux, faisait un homme... Il se taisait, atterré, frappé, soudain, par l'impossibilité mainfeste de communiquer sa conviction, sa certitude à la foule assemblée. Non seulement ils ne comprendraient pas, s'il le leur disait, mais il n'avait pas les mots pour le leur dire ! C'était aussi simple que ça. Aussi monstrueusement compliqué. Infranchissable ! Il n'avait pas, il n'avait plus de mots pour communiquer à cette foule des idées, des conceptions d'un autre âge que de toute manière, ils n'étaient pas, ils n'étaient plus équipés pour comprendre !

Glacé, pétrifié, il écouta repartir, de plus belle, la rumeur d'incompréhension et de révolte :

— Tout ce que tu vas réussir, c'est à les faire tuer, alors qu'ici...

— Bien la peine de les avoir engendrés, si c'est pour qu'ils soient massacrés par les monstres du dehors !

— Ils ne tiendront pas longtemps... personne ne tiendra longtemps, exposé aux dangers de l'extérieur !

— Et puis, si vous allez les chatouiller, ceux de l'extérieur, est-ce que ça ne risque pas d'attirer leur attention sur nous ?

— Est-ce qu'ils ne risquent pas de venir nous attaquer, ici même ?

— Après vous avoir exterminés jusqu'au dernier !

Dans la clameur approbative qui suivit, Yann supputa, froidement, ses chances de les convaincre.

La réponse était évidente.

Infimes !

« Si vous allez chatouiller ceux de l'extérieur, est-ce qu'ils ne risquent pas de venir nous attaquer, ici même, après vous avoir exterminés jusqu'au dernier ? »

Evidemment, ce n'était pas la perspective de cette extermination qui était au premier plan de leur angoisse, mais celle d'une attaque ultérieure dirigée contre eux, contre la corolle... Jamais il ne convaincrait des êtres dont la première motivation était égoïste. La bonne vieille motivation d'après-nous-le-déluge qui avait tant de fois compromis l'équilibre de l'humanité. Conduit, par étapes, aux désastres d'hier et d'aujourd'hui. Peu importait, à la plupart de ces gens, le sort de la génération future, l'avenir de la race humaine. Ils vivaient ici, maintenant. Ailleurs et demain ne les concernaient pas, puisque, en bonne logique, ils n'y seraient plus...

Yann, glacé, se pencha, fléchit sur ses jambes pour écouter la voix qui résonnait, au-dessous de lui, à l'intérieur du L.P.G. :

— C'est râpé, fiston ! Ils ne pensent qu'à leur propre survie... pour les quelques années qu'il leur reste à vivre ! Pas du tout à celle de nos mômes... Tu ferais bien de passer à la phase deux, pendant que

c'est encore possible... Plus on attend, plus ça rapplique de partout et plus ça rapplique, plus ce sera difficile !

Yann se redressa. Doc Claasen avait raison. Mais c'était déjà tellement difficile... L'espace d'un instant, il embrassa, du regard, le paysage chaotique de Paris-sur-Seine... Devenu mémorial et parc de loisirs, à l'avènement de Paris-sur-Ciel... Puis champ de décombres et domaine des rats, terrain de chasse des mutants du sous-sol, à mesure que se dépeuplaient les corolles...

Les corolles... Quarante-neuf entonnoirs de bétoplast qui avaient hébergé, chacun, plus de cinquante mille personnes... Et dont l'ensemble avait composé, en six bouquets de sept placés aux coins d'un hexagone, autour du bouquet central, la plus belle ville-parterre... aujourd'hui, selon le triste calembour éculé, la plus belle ville par terre du monde...

Car si Paris-sur-Ciel dressait toujours, sur fond de nuées fuligineuses, la ronde pétrifiée de ses coquilles mortes, Paris-sur-Seine, à ses pieds, n'était plus qu'un hachis, une poussière de ruines écrasées sous les appartements modulaires jetés, du haut des ponts aériens, par leurs occupants disparus... Amoncellement titanesque de modules d'habitation à peine endommagés, à peine déformés par leur chute, tant leur carcasse de matière plastique indestructible promettait une durée d'utilisation pratiquement illimitée... Le Grand Dépotoir... Symbole de la faillite d'une humanité qui avait construit pour longtemps... Sans se douter qu'elle craquerait avant, bien avant ses propres réalisations grandioses...

Une fois de plus, Yann soupira. Il méprisait cette foule incapable de s'arracher à son passé. A sa ville. Mais il la comprenait, aussi. Et c'était ça, précisément, qui rendait les choses si difficiles...

Reprenant son micro, il martela :

— Très bien... J'aurais préféré ne pas en venir là, mais puisqu'il le faut... Nos intentions, vous les connaissez... Nous ne les avons pas cachées, et nous les réaliserons... Avec ou sans vous... Avec ou contre vous...

Il dut attendre, pour continuer, que s'apaisât la nouvelle clameur suscitée par son discours :

— Vous avez la supériorité numérique... Nous avons celle des armements... S'il le faut, nous passerons par la force... Mais nous passerons... Nous n'empêchons personne de se joindre à nous... Et nous ne désirons pas l'affrontement... Mais si vous nous l'imposez, nous ne reculerons pas, non plus, devant un massacre... Vous avez dix minutes, montre en main, pour dégager la piste... Au-delà de ces dix minutes, nous ouvrirons le feu, et nous passerons quand même... sur vos cadavres !

La clameur dura, cette fois, près de la moitié du délai spécifié. La foule entière hurlait. Plaidait. Menaçait. Des pisplas quittaient les étuis pour se braquer vers le ciel, mais nul n'était encore assez fou pour donner, en tirant sur l'orateur, le signal de la boucherie...

Puis le silence revint, graduellement... et commença l'effroyable attente... l'insupportable suspense au terme duquel il faudrait, vaille que vaille, exécuter le programme... Triompher de la fatigue immense accumulée par d'autres batailles... Contre les mutants du sous-sol... avant de constater qu'eux aussi, après tout, étaient toujours des hommes... Contre les « Exterminateurs du Jugement Dernier » et contre les détraqués de tout poil engendrés par cette époque d'Apocalypse... Tant de batailles, tant de massacres pour aboutir à cette confrontation absurde, à ce monstrueux face-à-face qui prouvait que beaucoup n'avaient pas encore

compris… ne comprendraient jamais et mourraient idiots… pour n'avoir su comprendre, à temps, le sens des fatalités historiques…

Le délai tirait à sa fin quand la voix de Morgane retentit, à son tour, dans la tourelle du L.P.G. :

— Moins d'une minute… mais ne faiblis pas, Yann… Ils sont le passé… Les enfants qui nous suivent sont l'avenir…

Debout, le buste aux trois quarts sorti de la tourelle, Yann ne broncha pas, quoique ses jambes fussent à deux doigts de céder sous le poids de son corps… Devant lui, la foule s'ouvrait… Laborieusement… Lentement… Gênée par sa propre masse qui, pour se creuser ainsi, devait se répandre, s'étaler dans les ruines environnantes… Mais s'ouvrait… Livrait passage… Refluait, comme jadis la mer Rouge, devant le peuple d'Israël…

Dans un brouillard, Yann transmit à l'équipage invisible du L.P.G. l'ordre de démarrer au pas, en réglant scrupuleusement le rythme de la progression sur celui du recul de la foule. Le moindre accident, la plus infime maladresse, pouvaient encore déchaîner l'holocauste…

Doucement… prudemment… prêt à noyer la foule dans un enfer ardent de gaz ionisés à très haute température, le Lance-Plasma Géant fendit la multitude haletante et grondante, agitée de remous…

A sa suite, réagissant de proche en proche et comme à contrecœur, s'ébranla le reste du cortège.

***

Seule aux commandes de sa « puce », ce petit véhicule biplace à effet de sol, capable, en bonnes mains, de bondir et de rebondir par-dessus tout obstacle de dimensions raisonnables, Morgane luttait contre la panique.

La peur était pour elle une vieille connaissance... Rencontrée, bien souvent, parmi les mutants du sous-sol et lors de ces sanglantes batailles contre les « Exterminateurs du Jugement Dernier » et surtout, peut-être, à l'occasion de cet événement tant espéré, mais depuis si longtemps que bien peu y croyaient encore, la Première Naissance après trente ans de stérilité : celle de Yann Junior, sanglé présentement sur le siège voisin, avec deux autres miraculés du même âge. Preuves vivantes que la Grande Renaissance était non seulement possible, mais qu'elle avait trouvé, déjà, un commencement de réalisation... Graines fragiles... biens précieux qu'il importait de soustraire à l'acharnement de tous ceux qui voulaient rester sur place, dans la corolle moribonde. A leur fureur aveugle et meurtrière...

La thèse des « Exterminateurs du Jugement Dernier » avait été que l'homme, foncièrement mauvais, devait disparaître. Tous ces gens massés de part et d'autre du cortège ne se réclamaient peut-être pas de la même étiquette, mais quels que fussent leurs ressorts secrets, le résultat ultime serait le même. Encore quelques semaines, quelques mois, au grand maximum et la dernière ville-corolle, cet organisme naguère prodigieux, conçu pour permettre aux hommes d'y vivre et d'y survivre, serait morte à jamais, faute de sources d'énergie renouvelables. Deviendrait, comme toutes les autres avant elle, un immense tombeau, un mausolée glacé en forme d'entonnoir ou de porte-voix hurlant au ciel la détresse d'une humanité condamnée...

Dont la seule chance était d'abandonner cet entonnoir, ce porte-voix, ce mausolée, pendant qu'elle le pouvait encore... De troquer ces quelques mois de survie, avec au bout la fin inéluctable, contre les périls inconnus de l'extérieur... avec la perspective éventuelle d'y trouver une fin plus

rapide… Quitte ou double, en quelque sorte… Une certitude négative contre un pile ou face avec la vie, la mort pour enjeu… La dernière chance…

Le cortège, peu à peu, prenait de la vitesse et Morgane tenta, une fois de plus, de stabiliser ses mains crispées sur les commandes. S'obligea — de toutes ses forces — à raisonner calmement…

Cette accélération progressive ne signifiait-elle pas qu'en tête du défilé, Yann était parvenu, au moins pour l'instant, à passer sans bagarre ? Alors ? Pourquoi cette panique ?

Sinon, précisément, parce que Yann était là-bas, en tête du défilé, et non pas auprès d'elle comme lors de ces batailles au coude à coude et lors de son accouchement long et difficile, malgré l'assistance du docteur Claasen, tandis que les clans en présence se déchiraient, se détruisaient autour d'eux ?

Morgane sourit, nerveusement, en baissant les yeux vers le siège voisin… Aujourd'hui, c'était Yann Junior qui était auprès d'elle, et si elle avait besoin de Yann, Junior, lui, avait besoin d'elle ! Elle n'avait pas le droit de tromper sa confiance. La confiance tranquille, inconditionnelle, viscérale, de l'enfant envers sa mère…

Elle se représenta, mentalement, le long ruban de « puces » et de gros véhicules de transport littéralement « accrochés », comme les wagons d'un train antique, au Lance-Plasma Géant qui en constituait la locomotive… Les enfants… Leurs parents… lorsqu'ils étaient encore là… les femmes enceintes et leurs hommes… et les quelques douzaines de « sympathisants » sans descendance qui avaient opté pour la Grande Sortie… En tout peut-être cinq cents personnes réparties dans les véhicules en état de parcourir une assez longue distance… Presque tous équipés d'un petit canon lance-plasma monté sur le capot, manœuvrable de l'intérieur de la cabine…

Avançant en bon ordre au sein d'une situation explosive, à l'équilibre combien précaire...

Un équilibre qui se rompit, brusquement... qui ne pouvait pas ne pas se rompre... sur l'initiative de quelque fou au cerveau encore plus dégradé, plus touché par les processus dégénératifs que la moyenne des autres !

Sans transition, à la distance de quelques puces en avant de Morgane, l'air se zébra des faisceaux de gaz ardent, ionisé, issus des armes de poing comme des pisplas de plus gros calibre, et la voix de Yann jaillit, dure et froide, par le truchement du système intercom qui reliait, entre eux, tous les éléments du convoi :

— Feu latéral à volonté... Je dis bien : latéral... Attention : aucune arme braquée dans le sens ou vers l'intérieur du convoi... Pas de sensiblerie, mais pas d'affolement, non plus... Pas d'extermination poussée au-delà du nécessaire... Il ne s'agit que de les tenir à distance... Pour les empêcher, morts ou vifs, de nous barrer le passage... Dès qu'ils reculent, cessez le feu... Inutile de déclencher en eux la rage suicidaire qui les pousserait à vouloir nous stopper, coûte que coûte, fût-ce au prix de leur vie... Pas de quartier, mais pas de panique... Passer ! Tel est notre but. Nous devons passer. *Et nous passerons !*

Automatiquement, Morgane avait fait décrire à son propre canon un huitième de tour droite et tirait, coup par coup, à petites giclées qui creusaient des brèches dans les premiers rangs... provoquaient des bousculades, des empoignades insensées... encore plus meurtrières, peut-être, que les jets de plasma... Beaucoup périraient brûlés... Beaucoup d'autres mourraient étouffés, piétinés par la multitude brassée de remous démentiels... Il ne fallait pas y penser... songer que ces êtres avaient été des frères et des sœurs d'infortune prisonniers du même vais-

seau spatial en perdition qui s'appelait la Terre... Il fallait passer... coûte que coûte... Entre les monceaux de morts et de mourants... Au sein du cauchemar fumant des kamikazés transformés en torches...

Un long soupir, haché comme un sanglot, convulsa Morgane des pieds à la tête. Ecorcha, douloureusement, sa gorge contractée.

Près d'elle, Yann Junior et les deux autres gosses de trois à quatre ans contemplaient le spectacle à travers la bulle de plastoglas rayée en diagonale par l'énergie thermique d'une décharge de pisplas.

Et criaient... hurlaient... à pleine voix... leur terreur viscérale.

Morgane les rassura de son mieux, leur jurant qu'ils ne risquaient rien, à l'intérieur de la puce, et ils se calmèrent. Ils avaient confiance en elle et s'ils continuèrent de crier, par à-coups, c'était simplement d'horreur... Tant d'horreur, c'était trop, pour des gosses de cet âge...

Puis elle écouta plus attentivement... se détourna pour les observer, du coin de l'œil, sans perdre la maîtrise de son véhicule... et courba l'échine, pliant sous le poids d'une horreur plus grande, plus noire que toutes les horreurs...

Eux trois, les petits monstres, ne hurlaient pas d'horreur.

Mais d'excitation.

De joie ! Impossible d'échapper à cette conclusion, à cette interprétation de leurs rires hystériques !

Conçus, nés, grandis dans la violence, ils aimaient la violence.

Au point de n'en pas voir l'horreur.

Au point — se sachant en sécurité — d'en aimer l'horreur et de pouvoir en rire !

Certes, ils n'en étaient pas responsables, mais tout

en pressant, de plus belle, le contact de son lance-plasma, Morgane se demanda, fugitivement, (et frémit — d'horreur — à cette pensée,) s'ils valaient la peine d'être sauvés.

Si les « Exterminateurs du Jugement Dernier » n'avaient pas eu raison, d'un bout à l'autre.

Si l'humanité de demain, dont ces gosses étaient les graines, méritait, vraiment, qu'on lui accordât une dernière chance !

CHAPITRE III

Avant d'aborder l'inconnu, la caravane stoppa en rase campagne pour se regrouper méthodiquement et lécher ses plaies.

Peu nombreuses, les plaies.

Grâce à la supériorité écrasante, en matière d'armement, que la prévoyance des organisateurs de l'entreprise avait procurée au convoi.

Mais cuisantes, tout de même...

Frappé, dans ses œuvres vives, par le feu concentré des pisplas d'un véritable commando suicide, un des camions porteurs d'une unité génératrice de protéines synthétiques était resté sur le champ de bataille.

Ainsi que trois puces dont une seule, Dieu merci, avait eu des gosses à bord.

Les quatre adultes qu'elles avaient portés, personne ne les pleurait ni ne les pleurerait. Ils étaient morts en se battant pour la survivance de la race et pas un d'entre eux n'avait fait partie des « néofertiles », c'est-à-dire de ceux et de celles qui, durant les quelques dernières années, s'étaient révélés capables d'engendrer une descendance.

Les deux gosses, eux, représentaient une perte sèche, et très dure. Mais il fallait s'estimer heureux que les choses se fussent arrêtées là. Un peu de

malchance, un incident fortuit, une fausse manœuvre bloquant un secteur de la caravane et l'affaire eût pu tourner au désastre...

Quant aux centaines, plus probablement aux milliers de morts et de blessés graves, d'hommes et de femmes écrasés, éventrés, brûlés, qu'ils laissaient derrière eux, à ceux-là, personne ne pensait vraiment, pas en profondeur ! Est-ce qu'en voulant s'opposer au départ du convoi, ils n'avaient pas, délibérément, choisi leur sort ?

Selon le mot de Sze-Sze, dans un bon sourire de gargouille :

— Sza va faire une szacrée részerve de bouffe pour lesz autres, hein, Yann ?

Assis par terre, le dos à la paroi sanglante du L.P.G., Yann approuva distraitement, d'un signe de tête plein de lassitude.

— Souhaitons, malgré tout, que ce soit la dernière fois qu'il nous faille massacrer nos semblables !

Et Sze-Sze protesta, en gesticulant avec une énergie farouche :

— T'es dingue, non ? Tous szes gens-là étaient pas nos szemblables, Yann ! Nos szeuls szemblables, sz'est szeux qui ont encore des szpermatozoïdes en bon état de marche dans les rousztons ! Tous lesz autres, szeux qui peuvent plus sze reproduire et qui voudraient nous coller des bâtons dans les roues, sz'est plus que des morts en szurszis, pas vrai ? Alors, quelle importansze qu'on les masszacre ou pas ? Ilsz en auraient plus pour longtemps, de toute manière...

Yann opina du bonnet. L'indignation de Sze-Sze était conforme à la plus saine logique. Avant la Grande Réunion de ceux du dessous et de ceux du dessus — les mutants du sous-sol et les habitants des dernières villes-corolles — ceux du dessous n'avaient jamais été considérés comme des « semblables » par

ceux du dessus, mais comme des pièces de gibier qu'on pouvait traquer, exterminer, consommer sans remords. La Grande Réunion, suscitée par Yann et Morgane, mais surtout la Grande Renaissance, avaient modifié tout ça. Etaient désormais « semblables » ceux qui, malgré toutes leurs différences morphologiques, si monstrueuses qu'elles fussent, pouvaient contribuer à la Grande Renaissance… Secouant la tête, Yann relança :

— Tu n'oublies qu'une chose, Sze-Sze… Cette stérilité psychosomatique qui régnait depuis trois décennies… tous les « néofertiles » n'en sont pas ressortis en même temps. Parmi ceux qui n'ont pas voulu nous suivre… et que nous avons dû griller ou écrabouiller par centaines… qui sait combien se seraient révélés encore, dans les mois ou les années à venir ?

Le masque hideux, asymétrique de Sze-Sze, devint, sous l'effort de la réflexion, quelque chose de parfaitement inhumain… mais quels étaient, aujourd'hui, les critères physiques de « l'humanité » ?

Puis le sourire de gargouille réapparut lentement, comme un lever de soleil, sur le mufle informe :

— T'as failli m'avoir, mais toi ausszi, t'oublies une choze, Yann ! Pszychoszomatique, sza veut bien dire causzé par le mental szur le physzique ? Exzact ?

— Exact ! En raison de l'horreur croissante inspirée, il y a trois décennies, par la multiplication fulgurante des naissances anormales…

Yann frissonna.

— Tout à fait comme si cette horreur s'était transmise au niveau de l'ovule et du spermatozoïde… et que les gamètes mâles et femelles en soient venus à éprouver de l'aversion et se fuir entre eux…

— Alors, tu te culpabiliszes pour rien, Yann ! Parsze que szette sztérilité pszychoszomatique, elle

sz'est renverszée finalement chez toi et Morgane.. chez Renaud et Chloé... chez moi et chez d'autres? Exzact?

— Exact!

Sze-Sze triompha :

— Sza veut dire chez tous szeux qui avaient gardé ou retrouvé l'eszpoir, Yann.. Qui *voulaient,* de toutes leurs forszes, que la rasze continue... Redémarre... Tous szeux qui voulaient sza, ilsz ont déjà refait un petit, Yann! Et tous szeux qui le veulent encore, du plus profond d'eux-mêmes, et là, sz'est pas une formule... mais que sza leur est pas arrivé, Yann... eh bien, sz'est tous szeux-là qui nousz ont szuivis! Même au riszque d'y perdre leurs dernières petitesz années en szécurité dans la dernière corolle... Alors, tous lesz autres, qu'est-sze qu'on en a à foutre?

Yann se redressa — étrangement libéré — dans un grand éclat de rire.

— Sze-Sze, tu es le roi des philosophes!

— J'y voir clair, sz'est tout!

— Tu viens de m'enlever un poids que je n'avais même pas conscience de transporter. Merci!

— A ton szervisze!.

Ils échangèrent de solides bourrades amicales, puis regardèrent autour d'eux en respirant bien à fond. Juché sur une éminence, le L.P.G. occupait le centre du convoi disposé en cercle. La vieille stratégie des pionniers, en terrain supposé hostile. Mais qui viendrait les attaquer, ce soir? Jamais les survivants de la dernière corolle ne les poursuivraient jusque-là. Et ils n'étaient pas encore suffisamment éloignés d'un Paris-sur-Ciel moribond pour se sentir réellement exposés, déjà, aux périls imprévisibles venus de l'extérieur... La trêve ultime avant le Grand Plongeon... Toute la raison d'être, au fond, de cet arrêt en rase campagne...

Une expression — une de plus — qui demeurait obstinément fixée dans le langage, mais qui, comme tant d'autres, ne correspondait plus à rien, aujourd'hui... Ils avaient dépassé les ruines des derniers faubourgs de l'ancien Paris-sur-Seine... Et devant eux, s'étendait la C.V., miroitante et luisante et lisse, dans la lumière blafarde du soleil déclinant.

La C.V ou « Ceinture Vitrifiée » : cette zone circulaire, large de deux à trois cents mètres, selon les endroits, qu'une armée de Lance-Plasma Géants avait littéralement « cautérisée », à grand renfort d'énergie thermique, pour y empêcher la prolifération d'un règne végétal en folie dont la progression, tôt ou tard, eût menacé la ville !

Il y avait des dizaines d'années que personne ne s'aventurait plus jusque-là, et que même les animaux ne la traversaient plus, ni dans un sens, ni dans l'autre... Une zone totalement, définitivement morte qui pour l'instant, les protégeait encore, mais qu'il allait leur falloir franchir, le lendemain.

Suivant le regard de Yann, Sze-Sze proposa :

— On poussze une petite reconnaisszansze ?

— Tu me l'as enlevé de la bouche ! Allons-y pendant qu'il reste un peu de jour.

Confiant le commandement à Renaud et Cli-Cli, leurs « seconds » respectifs, ils s'embarquèrent dans une des puces et filèrent, souplement, jusqu'à mi-largeur de la Ceinture Vitrifiée.

Où, stoppant leur engin, ils mirent, prudemment, pied à terre.

A terre ?

Ils avaient l'impression, plutôt, d'arpenter un parquet de verre.

Le sol avait l'apparence et la consistance, la dureté adamantine de ces coupes de bois pétrifié, silicifié, que l'on exposait jadis, dans les musées.

Ou bien des parois d'une de ces premières explosions nucléaires expérimentales réalisées sous terre.

Retrouvant, sans le savoir, un réflexe atavique, Yann courut sur quelques mètres. Se lança, gaminement, dans une glissade que rien, sur cette étendue implacablement lisse, ne semblait pouvoir entraver.

Trébucha, soudain, et s'écroula en jurant, tandis que Sze-Sze se mettait à rire.

— Qu'est-sze qui t'arrive, Yann ? Tu tiens plus szur tes pattes ?

— Viens voir, espèce d'affreux... au lieu de te foutre de ma gueule !

Sze-Sze le rejoignit. Se pencha.

— Qu'est-sze que sz'est que sza ?

— Je n'en sais rien. Mais c'est là-dessus que j'ai buté. Et regarde. Il y en a d'autres. On les voit très bien dans cette lumière rasante...

Peut-être parce que l'idée leur semblait insupportablement monstrueuse et que quelque chose, en eux, refusait de l'admettre, ils jouèrent les crapauds pendant près de cinq minutes, à quatre pattes, avant que Sze-Sze ne reconnût enfin :

— Des raszines ! Sz'est des raszines, Yann !

— Oui, c'est des racines. Ou des tiges. Ou je ne sais trop quoi de végétal...

Yann se releva, d'un bond, les traits crispés.

— Est-ce que tu te rends compte de la vitalité que doivent posséder les plantes qui les ont émises pour les avoir poussées jusqu'ici ? A plus de cent mètres sous la Ceinture Vitrifiée !

— Et pour en crever un peu la szurfasze, de plasze en plasze !

— Je vais finir par croire que toutes ces légendes qui courent sur les dangers de l'extérieur ne sont pas dépourvues de justification !

Sans se consulter, ils regagnèrent la puce. Parcou-

rurent en quelques bonds, sur leurs coussins d'air, le reste de la distance.

Stoppèrent, une fois de plus, pour contempler le spectacle, à travers la bulle de plastoglas.

Au-delà, juste au-delà du bord arrondi, et comme festonné, de la Ceinture Vitrifiée, commençait, tel un océan tourmenté, hérissé d'écueils noirs, le Grand Chaos Végétal...

Commençait net.

Ou s'arrêtait de même. Question de point de vue ! A peine si quelques branches en surplombaient la lisière ou se traînaient, inertes, à sa surface.

Sze-Sze, impressionné, chuchota :

— Elles szavent ! Les plantes szavent que rien ne peut pouszer, szur szette matière morte !

— Ce qui ne les empêche pas de progresser sournoisement... par-dessous !

— Par-desszous, il y a la terre, Yann !

C'était vrai. Comme il était vrai que parler de « progression sournoise », c'était prêter à ces plantes une volonté délibérée qu'elles ne possédaient certainement pas. Et pourtant :

— Tu as remarqué que ces racines... ou ces tiges que nous avons repérées... ne crèvent pas la surface vitrifiée, pas vraiment ? Elles l'affleurent... comme pour prendre un peu d'air... et poursuivent leur chemin, toujours cachées... en direction de l'autre bord !

Sze-Sze répéta d'un ton pénétré, presque mystique :

— Elles szavent, Yann. Les plantes szavent !

— Je me demande combien d'années... ou de décennies... il leur faudra encore pour ressortir de l'autre côté... et converger vers la ville !

— Ellesz ont le temps, Yann. Elles szont paszientes !

Difficile, surtout avec ce sacré Sze-Sze, de ne pas

se laisser entraîner aux assimilations anthropomorphes. Doucement, prudemment, Yann ouvrit une des portières de la puce.

— Ecoute !

Il émanait, du fouillis vert et noir — un vert de plus en plus proche du noir, un noir de plus en plus dense à mesure que tombait la nuit — une sorte de bouillonnement murmurant, apaisant comme la caresse d'une brise sur les frondaisons du printemps.

Redescendu de la puce, Yann mouilla son index et leva la main.

Il n'y avait pas la moindre brise.

Mais toujours cette vibration faiblement rythmée… crescendo… decrescendo… comme une pulsation lente… attirante… Le chuchotement des sirènes aux oreilles d'Ulysse…

Yann s'arracha, d'une secousse, à l'envoûtement naissant… insidieux comme le début d'une transe hypnotique.

— Tirons-nous, Sze-Sze… Il fait si sombre, à présent, que je commence à ne plus rien voir… et à entendre des trucs !

— Moi pareil ! On dirait qu'elles chantent, hein, Yann ? Une szorte de berszeusze ! On dirait qu'elles danszent !

— Arrête tes conneries, tu veux ?

D'autant plus violemment qu'il venait de ressentir la même impression.

En fait, quand ils remontèrent dans la puce, il leur sembla que quelques branches s'étaient déplacées, entre temps, déployées comme pour leur en barrer l'accès.

Ce qui, naturellement, était impossible… La conséquence strictement subjective d'une journée trop longue et trop dure…

Sur le chemin de retour au convoi transformé,

pour la nuit, en un gigantesque bivouac, Sze-Sze questionna brusquement :

— Dis, tu crois que depuis des dizaines d'années, perszonne a vraiment jamais esszayé de franchir la Szeinture Vitrifiée ?

Puis, au terme d'une courte pause :

— Ou szi perszonne est jamais revenu pour le dire ?

Yann émit un grognement qui pouvait signifier n'importe quoi.

Une fois de plus, ses pensées et celles de son compagnon avaient suivi des voies remarquablement parallèles.

Mais naturellement, il était trop tard, beaucoup trop tard pour revenir en arrière.

Le massacre des réfractaires au Grand Exode avait coupé tous les ponts derrière eux.

A présent, il fallait aller de l'avant, coûte que coûte...

***

Vers le milieu de la nuit, probablement sous le choc des émotions violentes qu'elles avaient subies la veille, trois des femmes enceintes entrèrent dans les douleurs et le docteur Claasen n'eut pas trop de toute son énergie, de toute sa science, et de l'aide efficace de Morgane, de Chloé et de quelques autres femmes pour faire face, en trois heures, à trois accouchements. Tous délicats, en raison des malformations anatomiques plus ou moins accusées des parturientes, et dont deux — sinon les trois — étaient nettement prématurés.

Plus secoué que les autres par son arrivée en fanfare, un des bébés manquerait peut-être son entrée en ce monde, mais au petit matin, tous trois dormaient, côte à côte, en sécurité provisoire dans

les U.M.I. — unités de monitoring et d'isolement — du camion-labo-infirmerie. En d'autres temps, on eût dit « les couveuses »...

Deux gosses avaient été tués, la veille, au cours de la bataille. Trois autres venaient d'arriver. Deux qui se cramponneraient, pratiquement à coup sûr. Un troisième qu'on espérait sauver. Bilan positif, pour la première journée du Grand Exode, et qu'il était impossible de ne pas interpréter comme un heureux présage. Personne n'aurait osé, de toute façon, exprimer l'opinion contraire. Tous les systèmes nerveux étaient tendus, à la ronde, comme autant d'arcs bandés, juste avant le départ de la flèche !

C'est dans cette atmosphère électrique que deux puces démarrèrent, en se tournant le dos, pour entreprendre, dans les deux directions possibles, le tour de la Ceinture Vitrifiée. Marchant sensiblement à la même vitesse, les deux équipages se croisèrent en un point diamétralement opposé à leur point de départ. Echangèrent, au passage, un rapport néant et rallièrent leur base à quelques minutes d'intervalle sans avoir remarqué quoi que ce soit de positif. Aucune trouée. Pas de chenal ouvert, nulle part, dans le chaos végétal périphérique. La preuve, s'il en était besoin, de l'isolement total dans lequel, en peu de mois, Paris-sur-Ciel s'était refermé, après le Grand Holocauste. Cette existence en vase clos où le cannibalisme, l'aimez-vous-les-uns-les-autres, de préférence cuits à point, n'avait pas été une fantaisie de dégénérés, mais — malgré génératrices de protéines et cultures hydroponiques — une nécessité vitale...

— Après coup, je veux dire : avec le recul du temps, on ne comprend plus très bien, non ? On se demande comment les choses ont pu aller jusque-là... et durer aussi longtemps !

— La peur des autres, Renaud... ceux qui

venaient de l'extérieur, bien décidés à prendre ce qu'ils n'avaient pas... La réaction de ceux de l'intérieur qui avaient, ou qui estimaient avoir juste assez pour eux... Le même processus, à plus petite échelle, que naguère entre nantis et sous-développés... Et de massacre en massacre, la création de la Ceinture Vitrifiée... sa surveillance devenue finalement inutile... lorsque plus personne n'a tenté de la forcer...

Yann s'interrompit, les yeux dans le vague. Haussa, lentement, des épaules lourdes de résignation. D'impuissance rétrospective.

— Je crois qu'on se demande toujours, avec le recul du temps, « comment les choses ont pu aller jusque-là ! » Et je crois qu'on ne peut jamais le comprendre... si savantes que puissent être les analyses faites a posteriori... parce que les circonstances sont devenues très différentes de celles qui régnaient alors... et qu'en dépit de tout ce qu'on peut dire et se dire, après coup... on n'aurait sans doute pas fait mieux, à ce moment-là !

Il s'ébroua violemment, comme pour s'éclaircir les idées.

— Donc, pas de changement dans les prévisions... Puisque c'est pareil tout autour, autant sortir par le sud, si vous êtes tous d'accord ?

— Pourquoi le szud, Yann ?

— Aucune raison mystérieuse... Parce que théoriquement, on devrait y trouver un meilleur climat... Et parce que dans ce sens-là, on dispose d'un plus vaste territoire avant d'être stoppés par la mer !

Il regarda se disperser son état-major hétéroclite. Chargé des instructions préliminaires au vrai Grand Départ. Son « état-major »... Une douzaine de créatures disparates. Diversement éloignées, comme tout le monde, du modèle classique par la Grande Catastrophe Génétique. Depuis Renaud, conforme

ou presque à l'ancien canon de l'homme « normal ». Jusqu'à Sze-Sze, Cli-Cli et quelques autres, mutants remontés du sous-sol, lors de la Grande Réunion, avec leurs esprits demeurés humains dans leurs enveloppes monstrueuses.

En admettant que le mot « humain » eût jamais possédé un sens quelconque !

Il sourit en voyant Morgane se diriger vers lui, Yann Junior sur les épaules. Un Yann Junior calme et dédaigneux qui, comme tous les gosses de toutes les époques, dominait le monde du haut de son perchoir...

— Bonjour, chérie... Bonjour, Yann !

— Bonjour, papa !

Yann Junior, pour ses quatre ans, était un petit garçon inhabituellement sérieux et réfléchi, au-delà de ses *différences*...

Ayant embrassé Morgane, Yann questionna :

— Comment vont les nouveaux débarqués de la nuit dernière ?

— Ils sont là, Yann... Pour l'instant, c'est tout ce qui compte !

Yann acquiesça distraitement. Il n'avait jamais, ni recherché, ni désiré cette position de « chef » qui était désormais la sienne. Et là encore, ne comprenait guère, après coup, comment les choses avaient pu en arriver là. Mais c'était comme ça. Et pas question d'esquiver ses responsabilités, à ce stade...

Brusquement, il décida :

— Confie Junior à Chloé, Morgane... Il faut que quelqu'un aille reconnaître un peu plus le terrain, avant de foncer bille en tête... On fait ça tous les deux ?

— La vieille équipe, Yann ?

— La vieille équipe, Morgane ! La meilleure !

Il la regarda s'éloigner. Tellement femme malgré sa part — modérée — des disgrâces communes...

Modérée ou déjà presque invisible, aux yeux de l'amour ? Chez elle comme — progressivement — chez tous les autres... A mesure que la vision des choses se transformait. S'accommodait aux différences...

Yann et Morgane, la « vieille équipe ». Celle qui s'était battue, tant de fois, au coude à coude. Celle du couple humain. Reconstituée par la grâce de la Grande Renaissance. La meilleure, en effet. La seule, peut-être, qui pût encore sauver ce qui restait sauvable...

CHAPITRE IV

Conduite, enlevée de main de maître comme un pur-sang par la poigne de son cavalier favori, la puce fila en travers de la Ceinture Vitrifiée. Bondit, de tout son élan. Amerrit, en souplesse, à la surface de l'océan végétal qui fléchit un peu, mais ne manifesta aucune intention de l'engloutir. Accepta, sans se creuser outre mesure, le poids en mouvement du véhicule.

Forçant sa vitesse, Yann lança la puce parallèlement au bord de la C.V. Comme un baigneur nage le long de la côte, avant de piquer vers le large. Au moindre symptôme d'effondrement, Yann était prêt à rejeter la puce, de toute sa puissance propulsive, vers la sécurité de la Ceinture Vitrifiée. Une manœuvre qui ne serait pas sans risque, mais qu'il se savait capable de réaliser, en une fraction de seconde, si la nécessité s'imposait tout à coup...

— Ça se passe bien, on dirait, non ?

— Ça se passe bien ! Mais tu oublies que tout le monde ne sera pas capable de manier ses commandes comme tu viens de le faire !

— Il faudra bâtir un plan incliné... Qu'est-ce que tu en dis ? On va voir plus loin ?

— Bien sûr...

Ivresse de l'épreuve affrontée côte à côte. Intacte.

Retrouvée... Ils tournèrent le dos à la Ceinture Vitrifiée. Tendus, attentifs, en dépit de leur désinvolture apparente.

— Ce fouillis de tiges et de feuilles et de je ne sais quel tas d'autres saloperies paraît largement assez solide pour nous supporter !

— Et supporter aussi les engins plus lourds ?

— Plus lourds, mais à surface portante beaucoup plus vaste ! C'est à voir... L'effet de sol, en tout cas, semble opérer exactement comme sur une chaussée continue !

— Ce qui en dit long sur l'épaisseur de l'entrelacs des tiges et des racines...

— Vise un peu ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

A vitesse réduite, la puce s'engagea entre les objets saillants, habillés de végétation inextricable, qui s'alignaient droit devant eux, à perte de vue.

— Des lampadaires, Yann ! Enfin... ce qu'il en émerge ! Ils doivent indiquer l'emplacement d'une ancienne autoroute...

Artefacts de cette civilisation révolue qui avait été celle de l'automobile et des déplacements frénétiques, les lampadaires n'étaient pas seuls à émerger de l'océan végétal. Un peu partout, saillaient, en ilôts noirâtres, des objets plus massifs, vestiges plus ou moins géométriques de constructions plus ou moins écroulées. Déguisées, recouvertes, étouffées, elles aussi, par le tissage dru des plantes grimpantes, envahissantes, dont les tiges atteignaient des diamètres invraisemblables : véritables troncs noueux, torturés, enlaçant comme de simples lianes les ruines qu'elles affublaient de leur luxuriance effrayante...

— Qu'est-ce qu'il a fallu lui infliger comme dérèglements, à la nature, pour que le végétal triomphe à ce point-là !

— Et regarde : on n'en voit pas le bout !

— Ça doit s'étendre, comme ça, sur des kilomè-

tres... mais il est impossible que ça recouvre le pays tout entier !

— Pourquoi, impossible ?

Pourquoi, effectivement ? Sinon parce que tout l'être se révoltait, se hérissait contre cette image d'un règne végétal qui, déchaîné par les initiatives inconsidérées de la race humaine, eût — littéralement — pris le pas sur elle !

Sinon parce que même si ce n'était pas impossible, il était impossible, dans tous les cas, de défaire ce qui était fait. D'effacer les événements des dernières vingt-quatre heures...

Stoppant la puce à proximité d'une haute éminence feuillue, mal identifiable, Yann ouvrit la portière, de son côté. Murmura :

— Ecoute...

Morgane objecta, au bout d'une minute :

— Ecouter quoi, Yann ?

Il eut, pour exprimer sa perplexité, un geste évasif des deux mains, paumes en l'air. Certes, les mille activités préludant au Grand Exode composaient un brouhaha soutenu, de l'autre côté de la Ceinture Vitrifiée, mais ils s'en étaient suffisamment écartés pour que ce lointain fond sonore ne fît que renforcer au lieu de troubler le silence qui régnait, absolu, sur l'océan végétal. Aucune trace de ce bouillonnement rythmé, envoûtant, qui, la veille, avait hanté l'air du soir...

— Je ne sais pas... Hier, avec Sze-Sze, à la tombée de la nuit, on a entendu... on a cru entendre... C'était comme une berceuse... une mélopée chuchotante qui montait de cet amas de verdure...

Morgane suggéra, pratique :

— Le vent brassant les feuillages ?

— Il n'y avait pas plus de vent, hier soir, qu'il n'y en a ce matin...

Dans un haussement d'épaules :

— Pas une raison pour se monter la tête, naturellement ! Je crois que la plupart des plantes suivent un cycle diurne-nocturne, c'est ça ? S'ouvrent et se referment ou se dilatent et se rétractent ou je ne sais quoi, avec les mouvements du soleil et les modifications de la température et de l'humidité ambiante... Pour le moment... *elles se taisent !*

Penché hors de la puce, il tenta de scruter la trame inextricable sur laquelle ils reposaient. Troncs tordus, tiges hypertrophiées se croisaient, s'entremêlaient dans un désordre fantastique, et quand on y regardait de plus près, il était évident que même le vent, dans ces feuillages, n'aurait pu produire le bouillonnement de la veille. Trop charnus, les feuillages, trop compact, l'amas de verdure. « Feuillages », « amas de verdure », étaient d'ailleurs des mots qui ne convenaient pas à ce monde effroyablement touffu, dont les éléments enlacés semblaient s'opposer, s'arc-bouter les uns contre les autres en une myriade de luttes immobiles dont la somme engendrait cette masse immense, drue et dure comme du béton.

Sans être botaniste, Yann pouvait reconnaître, dans le chaos vivace, diverses espèces dont la plus robuste, la plus courante, devait s'apparenter au lierre. Mais un lierre atteint de gigantisme dont les tiges arborescentes, les feuilles épaisses et lourdes faisaient le maximum, eût-on dit, pour étouffer, étrangler, éliminer toutes les autres espèces... Qui se faufilaient, pourtant... Par tous les intervalles, par tous les interstices... Enlaçant l'adversaire de leurs vrilles serpentiformes et le poignardant de leurs épines géantes et pompant sa sève alors même qu'il s'efforçait de les détruire... Un peu partout, jaunes et mortes au cœur de la masse vivante et sombre, achevaient de se dessécher, au soleil, les victimes de

cette guerre aussi acharnée, aussi meurtrière que l'autre, mais dont les affrontements se déroulaient à une échelle de temps différente.

Brièvement, Yann ferma les yeux. Les rouvrit. Il lui avait semblé, l'espace d'une seconde, discerner un mouvement, une ondulation lente, dans les quelques mètres carrés que pouvait embrasser, à la fois, son regard... Mais naturellement, c'était impossible... Une courte hallucination, rien de plus : une sorte d'auto-hypnose liée à la durée, à la fixité de sa contemplation... Aucune plante ne pouvait se mouvoir à vitesse discernable... immédiatement accessible aux pauvres sens humains !

— Yann... Ya-a-an !

Autant que la voix de Morgane, le contact de cette main crispée sur son épaule, la conscience aiguë d'un danger pressant, imminent, le rejeta en arrière. Cœur emballé, respiration haletante derrière la portière refermée... Il s'épongea le front. Casse-cou, mon gars ! Défense expresse, pour ton équilibre mental, de te représenter, *dans son ensemble,* cette masse énorme étalée devant toi ! Autour et *au-dessous* de toi ! Défense absolue de l'imaginer comme une entité globale... Déchirée d'antagonismes internes... sans doute ! Mais éventuellement capable de s'opposer à l'homme... en changeant, simplement, son rythme temporel... en l'accélérant au point de...

A la suite de quelle inconcevable mutation génétique ? Inconcevable... voire ! Quand on mesurait ce que la Grande Catastrophe avait fait de l'homme...

— Qu'est-ce qui se passe, Yann ? On dirait que tu viens de voir un monstre !

Yann approuva. Silencieusement. En relançant le générateur de la puce.

Il avait, bel et bien, vu un monstre.

Monstre imaginaire, bien sûr, horrible fantasme

né du caractère déjà monstrueux de cet océan végétal.

Mais aucune plante ne pouvait, aucune plante n'avait jamais pu se mouvoir à vitesse discernable...

Seules, quelques fleurs *carnivores*...

*
**

Par le plan incliné construit à l'aide de poutrelles et d'éléments standard démontables, le Lance-Plasma Géant s'engagea sur l'océan végétal dans lequel il s'enfonça, instantanément, d'un bon mètre... Durant quelques secondes, il parut impossible que la puissance de ses coussins d'air, forcée au maximum, pût l'arracher à l'emprise de la fosse craquante creusée par sa masse... Puis il se mit à progresser, lentement... Aplati, écrasé, l'entrelacs fantastique des tiges se tassait, se soudait en une assise encore plus compacte qui, puisqu'elle supportait l'avance du véhicule le plus vaste et le plus pesant, supporterait également celle de tous les autres. Certes, la progression ne serait pas très rapide. Mais l'essentiel n'était-il pas de progresser, quelle que fût l'allure ? Et de progresser avec la totalité du matériel !

Depuis le siège de commande du L.P.G., Yann martela dans son intercom :

— Où le plus lourd est passé, tout le reste passera ! En avan-an-ant !

D'abord, selon le plan établi, quelques puces qui, rejaillissant aussitôt du sillage tracé, vinrent prendre place de part et d'autre du L.P.G.

Puis le camion-labo-infirmerie, avec son précieux chargement de vies nouvelles.

D'autres puces.

Puis le camion transportant la génératrice de protéines synthétiques, les stocks de pilules vitami-

nées et les quelques couples de rats d'élevage, dans leurs caisses grillagées.

Encore des puces.

Et ainsi de suite jusqu'au dernier véhicule... Les puces légères et mobiles gambadant, littéralement, autour des gros engins lourds et lents, étirés en file indienne...

Dans le dernier, quelques hommes rechargèrent, par l'arrière, les éléments à usages multiples de la rampe démontable, puis grimpèrent dans le véhicule qui démarra, à son tour. Il y avait, dans ce geste de récupération, quelque chose de symbolique. Une façon comme une autre de couper le dernier pont, de trancher le dernier lien, si ténu soit-il, avec tout ce qu'ils laissaient derrière eux. Et de souligner le fait qu'à partir de là, ils seraient totalement autonomes. Plus question, jamais, d'abandonner la moindre parcelle de matériel susceptible d'être réutilisée, dans d'autres circonstances...

En tête du cortège, Yann ne pouvait se défendre d'un certain malaise. Tout se passait bien. Trop bien ? Il écarta cette pensée, d'un revers de main, comme on chasse une mouche importune. Pourquoi trop ? Ça ne voulait rien dire. A partir du moment où tous ces véhicules à effet de sol, du plus petit jusqu'au plus grand, du plus léger jusqu'au plus lourd, étaient capables de voguer sur l'océan végétal, où était le problème ?

Il lança successivement, dans son intercom :

— Tout va bien, Morgane ? Sze-Sze ? Renaud ? Cli-Cli ? Doc Claasen ?

A l'appel de son nom ou de son surnom, chacun répondait brièvement, et la réponse était variable. Tout va bien. Rien à signaler. Aucune « vague » n'agitait cet océan solide et rien n'indiquait la proximité, n'impliquait la probabilité d'un change-

ment quelconque. Alors ? Pourquoi ce stress ? Cette tension qui montait en lui, de seconde en seconde ?

Il se concentra, farouchement, sur l'anomalie de cette anxiété grandissante. Il n'était, ni particulièrement nerveux ni particulièrement impressionnable, et les épreuves qu'il avait traversées, dans un passé récent, l'avaient, de surcroît, profondément aguerri. Cuirassé contre les émotions négatives sans cause apparente. S'il ressentait cette angoisse, c'était qu'il devait y avoir, qu'il y avait forcément autre chose...

Il vérifia les cadrans de son tableau de bord.

Assez curieusement, le L.P.G. prenait de la vitesse, à mesure que le cortège avançait.

Et Yann comprit, tout à coup, avec un petit choc au cœur, que c'était ça, justement, l'anomalie ! Le motif de cette angoisse sans cause apparente...

Si le Lance-Plasma Géant progressait de plus en plus vite, c'est que la résistance au sol diminuait. Et si la résistance au sol diminuait, c'est que le L.P.G. s'enfonçait, de moins en moins, dans la contexture fibreuse de l'océan végétal.

Or, le poids du L.P.G. était une donnée constante qui ne pouvait se modifier, diminuer de minute en minute...

Il aboya dans son intercom :

— Sze-Sze !

Sze-Sze conduisait, juste derrière lui, le camion-labo.

— Oui, Yann ?

— Tu ne trouves pas qu'on avance de plus en plus facilement ? De plus en plus vite ?

— Szûr, Yann ! T'es aux premières loges pour le voir, puiszque sz'est toi qui nousz ouvres le chemin !

— Regarde bien, Sze-Sze... et ne me réponds pas n'importe quoi... Est-ce que le sillon... le chenal creusé par le L.P.G. n'est pas moins profond... nettement moins profond qu'au départ ?

Rauque et rocailleuse, la voix de Sze-Sze se teinta de surprise :

— Maintenant que tu le dis, Yann... Deux fois moins profond... minimum !... Sza, sz'est un drôle de truc !... Sze szerait dû à quoi, d'après toi ?

— C'est précisément la question que je me pose !

— Sza peut être important, tu crois ?

— Si je le savais...

Le poids du L.P.G. n'ayant pu diminuer d'un gramme, depuis le début de l'expédition, s'imposait ce corollaire :

C'était la dureté, donc la résistance au poids du camion de l'océan végétal, qui croissait à mesure que progressait le cortège.

Conclusion logique.

Mais qui pouvait entraîner deux interprétations différentes.

Une : le cortège entrait, peu à peu, dans une zone de plus grande dureté de l'océan végétal.

(Mais pour quelle raison, grand Dieu, l'océan végétal eût-il été plus dur dans certaines régions que dans d'autres ?)

Deux : l'océan végétal réagissait à l'invasion en augmentant progressivement sa dureté, à mesure — et comme en fonction — en *prévision* de la progression du cortège.

L'angoisse de Yann monta d'un nouveau cran. Une fois de plus, se précisait le danger de l'assimilation anthropomorphe. La tentation de prêter à cette masse végétale les caractères d'une entité consciente et capable d'exercer une volonté délibérée. Avec toutes les conséquences psychologiques désastreuses que pouvait entraîner une telle attitude...

Comme à point nommé, résonna dans l'habitacle du Lance-Plasma Géant, par le truchement de l'intercom, la voix calme du docteur Claasen :

— J'ai entendu ta question, Yann... Sans donner

dans le travers des analogies abusives, est-ce qu'il n'est pas possible que ces sargasses terrestres soient tout simplement capables de certains tropismes ?

Yann eut un drôle de ricanement, à fond de gorge. Il n'y avait que doc Claasen, en ces temps de repli total sur soi-même et son coin de planète, sa ville-bouquet, sa corolle, pour parler encore de « sargasses terrestres » et savoir de quoi il parlait !

— Je vois que nos pensées ont suivi des cours parallèles, doc... Par « tropisme », tu entends bien « réaction purement mécanique à certains agents extérieurs » ?

— Qu'ils soient de nature physique ou chimique, exact ! Les fleurs qui s'ouvrent et se referment selon les instants de la journée réagissent aux fluctuations thermiques, hygrométriques et cosmiques du cycle circadien. Certaines cactées, bousculées, projettent leurs piquants. Et le droséra, plante carnivore des tourbières, englue dans ses tentacules l'insecte assez stupide pour se risquer entre ses pétales !

Le toubib marqua une pause avant de pontifier un tantinet :

— Mais doit-on pour autant, au nom d'un animisme puéril, décider qu'il s'agit là d'actions *conscientes ?*

Yann ne répondit pas. Il aurait eu mauvaise grâce à reprocher au gynécologue une controverse dont il avait, précédemment, reconnu l'importance. Mais importante... l'était-elle, au fond ? Est-ce que pour les anciens béhaviouristes, le comportement humain ne se réduisait pas, lui aussi, à des réactions purement mécaniques aux stimuli extérieurs ? A des tropismes ?

Alors ?

Que l'attaque du droséra fût automatique ou délibérée, quelle différence cela faisait-il ?

Pour l'insecte.

Il observa, un instant, le jeu des tiges dressées qui se couchaient ou s'écartaient, devant la proue du Lance-Plasma Géant. Le vaste capot qui précédait son habitacle était suffisamment long, suffisamment large pour l'empêcher de voir à quel moment précis toutes ces tiges se mouvaient. Mais il ne pouvait se défendre de l'impression tenace qu'elles se couchaient ou s'écartaient *avant* d'être réellement éperonnées, repoussées par le L.P.G. D'ailleurs, une fois de plus... quelle importance ? Tout comme le durcissement du « sol », à l'arrivée du convoi, ce n'était probablement rien de plus qu'une suite de... tropismes occasionnés par les vibrations, l'effet de souffle des coussins d'air transmis de proche en proche !

Il suivit un instant, du coin de l'œil, une puce apparemment ivre de sa propre légèreté — comparée à l'avance majestueuse des éléments lourds du convoi — et qui, précédant le L.P.G. d'une centaine de mètres, virait en souplesse autour d'une haute éminence feuillue qu'il reconnut pour celle auprès de quoi il s'était arrêté, la veille, avec Morgane.

Si loin, déjà, de la Ceinture Vitrifiée ? C'était bien le danger, avec ces sacrées puces tellement maniables, tellement mobiles, qu'on allait toujours, avec elles, plus loin qu'on ne le soupçonnait...

Il allait s'en détourner lorsque les oiseaux jaillirent, en nuée, de quelque ouverture invisible au flanc de l'éminence... Des oiseaux... Représentants d'une catégorie zoologique pratiquement disparue... Si près — relativement — de la ville abandonnée... Si nombreux, aussi... Un véritable ess...

Ni le mot ni la réalité à laquelle il correspondait n'avaient achevé de se dessiner, dans sa tête, que la rectification s'y faisait d'elle-même.

Et que lui parvenait, dans le même temps, l'appel frénétique du conducteur de la puce assiégée, sub-

mergée d'oiseaux noirs, gros comme l'avaient été, naguère, les moineaux :

— Alerte à tous ! Alerte à tous ! C'est pas des oiseaux, les gars... c'est d'énormes guêpes... des frelons... ou je ne sais quoi ! Des insectes géants ! Horribles ! Avec des dards longs comme le petit doigt ! Et il en sort de ce machin.. il en sort par centaines !

CHAPITRE V

A l'intention de la puce attaquée, Yann hurla :

— Sers-toi de ton canon, bon sang ! Grille-moi cette saloperie de butte ! Et ne reste pas en place ! Fonce pour te dégager !

Puis, à l'ensemble du convoi :

— Ordre général de boucler hermétiquement tous les véhicules, si quelques idiots ne l'ont pas encore fait ! Et poursuite de la progression, à la même vitesse. Sur le qui-vive et prêts à griller tout ce qui bouge ! Au moins tant que nous ne serons pas sortis de ces sargasses terrestres, hein, doc ?

— Je ne croyais pas si bien dire, Yann !

Allusion aux vieilles légendes de la mer des Sargasses et du triangle des Bermudes... ces mystères jamais éclaircis, jamais confirmés, non plus, au moyen de quoi l'homme se donnait le frisson, du temps qu'il pouvait se croire encore maître de son monde et de son destin...

Lorsque Yann ramena son regard vers l'éminence feuillue, elle flambait sous les décharges concentrées, à haute énergie thermique, du canon lance-plasma. Et transparaissaient peu à peu, à travers la grille capricieuse des tiges carbonisées, les ruines affaissées, érodées, d'un ancien « château d'eau ». Desquelles jaillissaient, fumantes, d'autres guêpes

enflammées que leur propre vitesse finissait de consumer et qui pleuvaient, en boules de feu, tout autour du nid de béton craquelé, à leur taille !

Yann observa, non sans dégoût, les trois ou quatre spécimens qui se cognaient, bêtement, à la vitre panoramique, en plastoglas incassable, de son habitacle. Percutant futilement, de leur dard hypertrophié, cette surface transparente et dure, étrangère à leur expérience. « Long comme le petit doigt » représentait une exagération . Du simple au double, peut-être. Mais rien qu'à l'idée que pourrait un jour s'enfoncer, dans sa propre chair tendre, un de ces stylets chitineux de trois à quatre centimètres, creux, sans aucun doute, et chargé de sucs venimeux, on n'éprouvait pas l'envie d'en minimiser la longueur !

— Réponses affirmatives seulement... s'il y en a, et j'espère bien que non ! Personne de blessé ? Pas une de ces ordures volantes n'a pu pénétrer nulle part ?

Yann écouta, un instant, le silence crépitant de parasites.

— Bravo à tous pour votre prudence ou la rapidité de vos réflexes ! C'est comme ça et pas autrement qu'on ira jusqu'au bout...

Il ramena son attention sur la première puce attaquée. Stationnée à proximité de la ruine fumante, elle arrosait toujours, à petites giclées rageuses, ce qu'il en restait. Yann ordonna :

— Ça va comme ça ! Je crois que le nid est détruit. Bien détruit. Et tu vas finir par déclencher un feu de brousse !

La réponse lui parvint, hachée, en alternance, par les deux occupants de la puce, un homme et une femme :

— Ça, pas de danger !

— Si tu voyais... ce qu'on peut voir, d'ici...

— Toutes les tiges... coupées par le feu... dégorgent une espèce de jus verdâtre...

— Un liquide visqueux... qui empêche les flammes de s'étendre...

Yann suggéra :

— Une sorte d'autodéfense de la masse végétale contre la propagation de l'incendie ?

— C'est ça ! C'est exactement ça !

— Et tu as raison. Je crois qu'il n'y a plus rien à griller.

— Inutile de gasp... *Haaaaaaaaaaaaaa !*

Cri de l'homme. Effroyable. Inhumain.

Suivi, dans un registre plus aigu, du cri de la femme :

— *Hiiiiiiiiiiiii !!*

— Qu'est-ce qu'il y a, bon sang ? Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Elles sont entrées... Deux... Trois... *Au secours !*

— *Elles passent par en dessous, les salopes !*

Yann vociféra :

— Redémarrez, nom de Dieu ! Déclenchez vos souffleries ! Tout de suite !

Il coupa l'audition alors que les hurlements atteignaient une intensité démentielle. Traduisaient les affres d'êtres parvenus, en quelques instants, au-delà de toute douleur supportable.

Quelques secondes plus tard — quelques siècles — fulgura, dans l'habitacle de la puce noirci, de l'intérieur, par l'intrusion d'un nombre toujours croissant de guêpes géantes, l'éclair d'un pistolet à plasma, réglé à puissance maximale. La réserve de combustible explosa, projetant, de tous côté, des lambeaux sans nom sur lesquels s'abattirent, par centaines, les ignobles prédatrices.

Yann dut s'éclaircir la gorge avant de pouvoir graillonner, dans l'intercom :

— Vous avez compris ? Avec les coussins d'air à l'arrêt, elles ont trouvé le moyen de s'introduire dans la puce ! Interdiction absolue de stopper les souffleries, ne fût-ce qu'une seule minute ! En cas de panne, se rapprocher, sur l'élan, du plus proche véhicule, pour tentative de transfert immédiat. Qui étaient ces malheureux ?

Une voix cita deux noms. Yann ne connaissait pas celui de l'homme. Celui de la femme, en revanche, le frappa comme il frappa l'ensemble des Voyageurs du Grand Exode, et doc Claasen conclut, lugubre :

— Célia était sur ma liste. Enceinte de quatre à cinq mois. Trois vies gâchées stupidement. Dont une précieuse entre toutes. Une vie de demain !

La diction caractéristique de Sze-Sze siffla sur les ondes :

— Sza va comme sza, pas de mélo, doc ! On fait pas d'omelette szans casszer d'œufs !

Puis ce fut, soigneusement contrôlée, la voix de Morgane :

— Ce nid monstrueux que Célia et son homme viennent de détruire, Yann... Est-ce que ce n'était pas la butte auprès de laquelle nous nous sommes arrêtés nous-mêmes, ce matin ?

— Si. Et nous y sommes restés longtemps...

Un son bizarre s'étrangla dans la gorge de Yann. Mi-ricanement, mi-sanglot contenu.

— J'ai même ouvert la portière pour examiner le paysage de plus près, tu te souviens ?

— Si je me souviens !

Une voix intercala :

— Comment expliquez-vous que ces horreurs ne vous aient pas attaqués, à ce moment-là, puisqu'elles en avaient l'occasion ?

Yann regarda s'escrimer futilement, puis se détacher de la feuille incurvée de plastoglas qui l'isolait de l'extérieur, la dernière guêpe géante enragée,

frustrée de se heurter à l'obstacle invisible... Et si Yann Junior et Morgane avaient été tués dans ces conditions atroces, au lieu de ces deux malheureux, aurait-il eu le courage de continuer? D'assumer, jusqu'au bout, sa mission de chef et de guide?

Il s'entendit répondre :

— Je ne comprends pas... Ou plutôt, j'ai peur de comprendre... Elles pouvaient nous attaquer, Morgane et moi, ce matin, mais... comment dire ? Je crois qu'elles savaient que nous ne représentions qu'une toute petite partie des... des proies qui bientôt, seraient disponibles... Et qu'elles ne nous ont épargnés que pour mieux saisir leur chance de nous piéger tous, lorsqu'elles nous auraient à leur disposition !

Doc Claasen protesta :

— Cette vieille balançoire qui revient à la surface ! L'âme collective de la ruche, c'est ça ? Ou de l'essaim ? Ou de la fourmilière ? Ou de la termitière ? De tout ce qui vit en colonies organisées, innombrables... et dont on se plaît à faire des entités globales ! Dotées d'une existence supérieure distincte de celle des individus qui la composent ! C'est bien ça, Yann ?

— Pas tout à fait...

— Tout à fait ou pas, je m'élève contre une telle conception ! Ce n'est pas à un scientifique rationaliste que tu feras jamais croire...

Mais Yann ne l'écoutait plus. Il sentait, à l'augmentation progressive de sa vitesse, à la diminution, à la *disparition* presque totale des frottements latéraux, que le L.P.G. progressait, maintenant, à la surface même de l'océan végétal. Ne s'enfonçait plus, ou presque plus, dans sa substance durcie, contractée comme un muscle immense... Il sentait, presque tangible, cette volonté de les attirer toujours plus avant, toujours plus vite... jusqu'à ce

qu'ils aient franchi ce point de non-retour au-delà duquel toute retraite serait impossible...

— Yann ! Tu m'entends, bon Dieu ? Ou c'est ta radio qui déconne ?

— Je t'entends, doc, je t'entends cinq sur cinq ! Et je vais essayer de te répondre...

Mais comment, par quel bout commencer ? comment communiquer l'incommunicable ?

— Ecoute-moi, doc. Ecoutez-moi tous...

Le mouvement divergent, l'effacement, une seconde avant le contact, des tiges obliques et verticales, devant la proue du L.P.G., avait le charme hypnotique d'un ballet bien réglé par quelque super-chorégraphe aux pouvoirs de démiurge. Yann dut faire effort sur lui-même pour enchaîner, d'un ton neutre :

— Je ne crois pas que ce soit une histoire d'âme collective de la ruche ou de l'essaim ou quoi que ce soit d'aussi abstrait... C'est une idée folle contre quoi l'esprit se rebelle, d'instinct... mais je crois que les choses vont beaucoup plus loin que ça... Avec Sze-Sze, hier soir... avec Morgane, ce matin, j'en ai eu, déjà, la prémonition, la perception intuitive, et maintenant, j'en suis à peu près certain... Si les guêpes géantes ne nous ont pas attaqués, Morgane et moi, ce matin, c'est parce que l'essaim avait reçu, depuis la frontière de l'océan végétal avec la Ceinture Vitrifiée, des *informations* sur l'importance du convoi, sur le nombre de proies potentielles... et qu'elles ont attendu, pour lancer leur offensive, de nous avoir tous à leur disposition...

Quelqu'un remarqua, avec des accents de triomphe mal convaincus, mal convaincants :

— Ce qui n'a pas empêché ces maudites saloperies... à une malheureuse exception près... de rater complètement leur coup !

Et Yann riposta :

— C'est notre présence qui a été perçue... probablement par identification d'un champ énergétique correspondant à notre nature particulière... Notre *présence* et non... par bonheur pour nous... l'importance des moyens de protection et de défense que nous procurent les restes de nos technologies avancées !... Voilà pourquoi, même différée, cette attaque des guêpes n'a pu nous surprendre... et voilà pourquoi nous devons en retenir la pleine valeur d'avertissement et de mise en garde !

Il dominait son sujet, maintenant. Il poursuivit, martelant chaque syllabe avec une froide objectivité :

— Je ne crois pas à la thèse des « tropismes » ! Je crois que l'océan végétal est *conscient* de notre progression, au plein sens du terme ! Je crois qu'il modifie, en réponse, certains de ses caractères physiques et qu'il les modifie *sciemment*, après analyse plus ou moins approfondie des données qui lui parviennent, et en fonction d'un projet global ultérieur ou si vous préférez, des intentions qu'il nourrit à notre égard !

Plusieurs voix commentèrent, tandis qu'il reprenait son souffle :

— Préférer, tu as de ces mots !

— Si on était sûrs, au moins, que les intentions soient bonnes...

— Moi, c'est le verbe « nourrir » qui me chiffonne, dans tout ça !

— Tant qu'il n'essaiera de nourrir que ses intentions...

Yann, paisiblement, attendit que ça se passe... Ils lâchaient de la vapeur et c'était bon pour ce qu'ils avaient. Tout le monde avait besoin de cet intermède...

Enfin, dans le silence restitué :

— Je crois qu'il y a communication entre l'océan

végétal et les guêpes géantes... et toutes autres créatures qu'il peut abriter ! Je crois que l'océan végétal fonctionne comme une seule créature dont tous les éléments, animaux et végétaux, sont en étroite symbiose, et que nous devons la voir et l'affronter comme telle... toujours sur le qui-vive... sans jamais accepter, a priori, ni les apparences ni les idées reçues !

Régna, un instant, le silence hertzien, ponctué de parasites.

Puis, les réactions se succédèrent. Les questions plus ou moins teintées d'incrédulité. Les suggestions plus ou moins irréalistes.

Nul, pourtant, ne proposa de revenir en arrière. Ce pas-là, du moins, avait été franchi une fois pour toutes, et Yann en tira un certain réconfort. Quoi qu'il pût arriver, désormais, la seule direction était en avant.

Et tous ceux du Grand Exode ne formaient plus qu'un seul esprit.

A défaut d'un seul être !

***

Deux heures de l'après-midi...

Défilé hypnotique des tiges ondulantes, devant la proue du L.P.G. Monotonie d'un paysage hérissé d'éminences de toutes formes et de toutes dimensions, mais uniformisées, arrondies par la fantastique luxuriance de l'entité végétale. Ils progressaient à meilleure allure, mais l'océan vert et noir s'étendait toujours, devant eux, à perte de vue.

Sur combien de kilomètres, encore ? Ou de dizaines de kilomètres ?

Voire de *centaines ?*

Yann se remémora sa propre réflexion inconsidérée :

— Il est impossible que ça recouvre tout le pays, d'un bout à l'autre !

Et la réponse de Morgane :

— Pourquoi, impossible ?

Il n'était que trop facile, à présent, d'y croire !

Tout le monde avait déjeuné, entre midi et deux heures, de tablettes nutritives et de pilules vitaminées. Et d'eau fraîche. Dont chaque véhicule contenait une petite réserve. Mais cette situation ne pourrait s'éterniser. Surtout en ce qui concernait l'eau fraîche. Et l'évacuation des déchets naturels inévitablement produits par l'organisme humain. Si seulement on avait eu l'idée de munir tous ces véhicules d'unités de recyclage adéquates ! Mais qui diable aurait pu prévoir...

La voix d'un des conducteurs de puces explosa soudain dans l'intercom, annonçant :

— Panne sèche !

Une vieille expression, restée dans le langage, qui remontait au temps des moteurs à carburant liquide. Vibrante d'appréhension, la voix continua :

— Ici, puce F-37. Plus trace de jus dans mes piles, y compris bloc de secours. Origine arrêt alimentation indéterminée. Qu'est-ce que je fais ?

Yann allait intervenir quand une autre voix déclara :

— Puce en panne repérée... F-37, rabats-toi vers moi, M-14, avec ce qui te reste d'élan... Tu as bloqué tous les orifices possibles de communication directe avec l'extérieur ?

— Conformément aux ordres... mais je suis quand même bougrement content que toutes ces saletés volantes soient rentrées au bercail !

La restriction s'expliquait par le fait que l'on n'avait jamais eu besoin, auparavant, d'obturer ces orifices, et que personne n'était bien sûr de les connaître tous.

Yann écarquilla les yeux, brusquement. Gémit à fond de gorge :

— C'est pas vrai !

D'une éminence moins haute, mais plus large que la première, située sur la gauche en avant du convoi, jaillissaient, en rangs serrés, les guêpes géantes.

Il hoqueta :

— Ici, Yann qui signale nouvel envol de ces grosses saloperies et confirme interdiction arrêt ! Pas de tentative de transfert ! Prise en remorque magnétique aussi rapide que possible ! Me tenir au courant, phase par phase...

Le système de remorquage magnétique était un dispositif de force majeure dont la plupart des véhicules étaient équipés, et qui permettait de lancer, comme un harpon, un puissant électro-aimant dont la mise en place radioguidée autorisait le sauvetage de toute puce sinistrée, sans exposer les équipages aux dangers extérieurs, quels qu'ils fussent. Un instant plus tard, résonna dans l'intercom :

— Ici, M-14... F-37 disparaît sous guêpes géantes... C'est pas croyable !... Bloquage orifices efficace, F-37 ?

— Au poil ! Pas de visites intempestives... jusque-là ! Faut croire que les trois trous bouchés sont bien les seuls !

— Trains de circulation assistée en position de marche ?

— Commande hydraulique intacte. Sans problème !

— O.K., je t'envoie la ventouse magnétique, au vol... Ça ne t'ennuie pas que j'écrabouille quelques-unes de tes bestioles attitrées ?

— Pourvu que ça n'empêche pas la ventouse d'adhérer...

Trente secondes après :

— Ventouse au but... Nettement excentrée... Remorquage en crabe... Mais enfin... on bouge !

Suivi de :

— Ici, M-14... Remorquage magnétique F-37 assuré, dans conditions très moyennes... Serait souhaitable doubler câble afin rétablir circulation rectiligne et répartir surcharge débit énergétique...

— Ici, B-22... Me charge doubler remorque magnétique !

Yann parvint à capter, dans l'objectif de sa caméra-périscope télescopique dépliée au maximum, la dernière phase de l'opération. Et se félicita, intérieurement, d'avoir toujours maintenu ces manœuvres de remorquage magnétique au programme d'entraînement des conducteurs de puces. Sans tous ces automatismes et ce degré d'adresse acquis par la répétition, nul doute que les choses ne se fussent pas déroulées dans cette atmosphère de calme et de grosses plaisanteries !

Il régla le zoom de sa caméra-périscope et retint son souffle.

A présent remorquée par deux autres puces, la F-37 était un monceau ambulant de guêpes géantes !

Puis, comme sur un appel inaudible, toutes s'envolèrent et il put voir, à sa gauche, la horde ailée regagner son nid de feuilles et de béton, tandis que les conducteurs des trois puces, M-14, B-22 et F-37, continuaient d'échanger remerciements et blagues de collégiens. Il était content d'eux. De leur efficacité rapide et désinvolte. De les sentir, derrière lui, aussi solides, aussi solidaires... Mais naturellement, il restait, au-delà de ce sauvetage, une importante question à résoudre :

Comment les guêpes géantes avaient-elles pu « comprendre », si vite, que c'était raté ? Qu'elles n'avaient plus qu'à rentrer bredouilles ?

Et surtout, comment, auparavant, avaient-elles pu

détecter, si vite, l'arrêt de la puce tombée en panne ? Et se ruer, immédiatement, à la curée ?

C'est doc Claasen qui, le premier, aborda le problème, d'une voix creuse :

— La preuve que tu avais raison, Yann...

— Comment ça, doc ?

— Au sujet de l'entité !

— Je ne vois pas...

— Parce que ça te crève les yeux ! Imagine un homme nu, importuné par des mouches qui se baladent sur sa peau... L'une d'elles s'arrête pour lui pomper la sueur ou le piquer ou n'importe quoi... Il perçoit cet arrêt, par un de ses nerfs à vif, et sa main descend vers la mouche immobile... L'homme nu, c'est l'océan végétal... Les mouches, c'est toi et moi, c'est nous, dans nos véhicules... L'une d'elles s'est arrêtée, et tout aussitôt, un des *nerfs* de l'entité a perçu l'événement... l'a transmis à l'essaim de guêpes le plus proche... Car c'est bien une entité sur laquelle nous nous baladons, Yann... et parcourue de nerfs hypersensibles ! Comment expliquer, autrement, l'arrivée immédiate de ces horreurs ?

Yann élimina, d'un coup de pouce sur la manette de l'intercom, la controverse qui redémarrait de plus belle, à la suite des propos tenus par le toubib dont la capitulation sans conditions, le ralliement à sa thèse de l'entité globale le troublaient plus qu'ils ne le comblaient des joies du triomphe !

Cette analogie de l'homme nu et de la mouche arrêtée et du nerf à vif transmettant le message... Mais le transmettant à qui ou à quoi ? Au cerveau ? Qui animait ensuite la main vengeresse...

Là, semblait-il, régnait la transmission directe du « nerf » affecté à l'essaim des guêpes géantes... Pas question de prêter, en outre, un *cerveau* à l'entité ! Il y avait des analogies qu'il ne fallait pas, tout de même, pousser trop loin...

Il sentit, avant de. la voir se traduire sur son tableau de bord, la brusque diminution de sa vitesse, en même temps que se modifiait le ballet des tiges écartées ou couchées par l'avant du véhicule.

Apparemment, l'océan végétal était en train de changer, une fois de plus, la dureté, la consistance de ses couches superficielles, leur résistance au poids du Lance-Plasma Géant.

Le temps d'opérer cette constatation et le L.P.G. piquait du nez, s'enfonçait, comme sombre un navire, dans les entrailles soudain ramollies de l'océan végétal.

CHAPITRE VI

Comme sombre un navire...

La proue d'abord... Piquée dans l'entrelacs inextricable qui semblait se dénouer, se dissoudre sous son naufrage...

Puis l'arrière, la « poupe ». Qui « s'assit », brusquement. S'enfonça, à son tour, ramenant le véhicule à l'horizontale, ou presque.

Il penchait de côté, maintenant. Prenait de la gîte au point de risquer le basculement total, et si jamais il allait jusqu'à chavirer dans ce chaos ligneux...

Yann serra les dents, repoussant de toutes ses forces, avec l'idée que cette tentative de retournement pouvait être délibérée, comme le reste, la terreur qui l'empoignait à la gorge... Cette partie-là, du moins, ne pouvait être que fortuite... Simple conséquence d'une résistance inégale à l'écrasement, à l'enfoncement... Plus grande sur la droite que sur la gauche...

D'instinct, il avait stoppé ses souffleries, d'un côté, et forcé la puissance, de l'autre... Il se rendit compte que l'inclinaison du L.P.G. s'accentuait encore, le sentit prêt à partir et jura :

— Nom de Dieu !

Frénétiquement, il inversa la manœuvre et le tonneau amorcé s'interrompit. A la limite de la

chute. Le véhicule se stabilisa dans sa position bancale... Puis il y eut un craquement... une série de craquements... quelque part sur la gauche, et le bâtiment en perdition redescendit d'un cran... à bâbord ! Croula, en bloc, d'un ou deux mètres de plus, et pour autant qu'il fût possible d'en juger, toucha le fond, avec un choc plus violent que les autres... C'est alors, et alors seulement, que Yann entendit les voix qui jaillissaient de l'intercom, en un concert de questions fiévreuses qu'il trancha d'un énergique coup de gueule :

— Silen-en-en-ence ! Ici, Yann ! Un à la fois, les gars ! Sze-Sze ?

— Iszi, Sze-Sze ! Camion-labo dans le trou, mais szur szes pattes ! Le temps de te voir plonger, devant nous, on plongeait pareil ! On a failli sze retrouver szur le flanc, mais maintenant, sza va... Enfin, je veux dire qu'on est au fond, quoi... mais pas la tête en bas ! Dans le bon szens !

Suivi d'un éclat de rire rocailleux. Il n'y avait personne comme Sze-Sze pour dédramatiser une catastrophe...

— Renaud ?

— Ici, Renaud. Même histoire, à peu de chose près. Camion et ses occupants intacts... mais au fond du trou !

— Cli-Cli ?

Quelques minutes suffirent pour dresser le bilan du désastre. Des plus lourds aux plus légers, sans que les écarts de poids considérables parussent avoir fait la moindre différence, tous les véhicules avaient amorcé, en même temps, leur brève descente aux enfers parmi troncs et tiges devenus subitement malléables.

Définitivement plus question de « tropismes », après ça ! Il s'agissait, bel et bien, d'un plan établi. Concerté. (A quel niveau inconcevable ?) Et mis en

œuvre avec un synchronisme qui touchait à la perfection ! Où, par qui, par quoi, dans quelles conditions ce plan avait-il été préparé ? Etudié ? Exécuté avec un tel sens de l'organisation ? Une telle discipline ?

En vue de quels objectifs ultérieurs ?

Premières dispositions à prendre : obturer les fameux orifices de communication possible avec le dehors, et stopper les souffleries qui non seulement gaspillaient de l'énergie, en pure perte, mais soulevaient, autour des engins emprisonnés, d'épais nuages de débris qui collaient aux parois de plastoglas des habitacles et s'épaississaient de seconde en seconde, s'opposant à toute vision, même partielle, de l'environnement.

Une fois le nuage redéposé, et l'habitacle éclairci par le système de nettoyage extérieur, se révéla, dans toute son ampleur, l'étendue de la catastrophe.

Enfoncé, posé à profondeur variable au-dessous de la surface inaccessible de l'océan végétal, chaque engin se trouvait coincé, immobilisé, de tous côtés, par le réseau serré des tiges noueuses et des feuillages charnus, striés de veines saillantes...

Il y eut une période atroce durant laquelle tout le monde, dans la caravane éparpillée, devint fou. Trop de gens hurlaient, sanglotaient, questionnaient, suppliaient, accusaient, saturant l'intercom. Yann, Sze-Sze et quelques autres durent donner sauvagement de la voix pour ramener un semblant de calme.

Semblant de calme au sein duquel Yann s'imposa, puis conseilla aux autres de s'imposer la contemplation, bien en face, des « barreaux » torturés de la cage multiple qui les emprisonnait tous. Il les examina longuement, dans la lumière de ses projecteurs. Il se sentait un peu moins honteux, maintenant, d'avoir cédé lui-même, au moment du nau-

frage, à cette terreur en laquelle il reconnaissait, après coup, la vieille terreur atavique de l'homme primitif confronté à l'*Urwald*... La Selve... La Forêt Impénétrée aux sombres profondeurs peuplées de dieux et de monstres...

Orientant ses phares vers le sol, il frémit des pieds à la tête en découvrant tout ce qui grouillait, pêle-mêle, à la base des tiges entrelacées... Reptiles innombrables et insectes aptères, mais certainement pas apodes ! Araignées grosses comme des rats et autres créatures velues, pattues, ignobles. Que l'homme avait toujours côtoyées. Qui avaient toujours existé, dans son monde. Mais dont l'homme imbu de sa souveraineté illusoire avait, en déclenchant la Grande Folie Génétique, multiplié la taille... Un cauchemar éthylique... Une mutation parmi beaucoup d'autres...

L'un des projos orientables s'arrêta, s'attarda sur un squelette humain, vraisemblablement préservé depuis des décennies par quelque caprice de l'environnement physico-chimique. Deux tiges traversaient sa cage thoracique et le crâne entraîné, arraché par la pousse sauvage, ricanait, obscène, au niveau du regard de Yann. Transmis par l'intercom, quelques commentaires épars lui confirmèrent qu'il ne jouissait pas là d'un spectacle unique. Tremblante, incertaine, une voix ajouta :

— Et si on est tombés sur quelques-uns, en plongeant là-dedans, c'est qu'il y en a eu des milliers, des dizaines de milliers...

— Un drôle d'engrais pour toutes szes szaletés, hein, les gars ?

— Et vous croyez qu'elles y ont pris goût ? Qu'elles sont toutes devenues carnivores ?

Carnivores dans la mesure où d'innombrables charognes, tant humaines qu'animales, avaient nourri leur foisonnement, sous l'effet des radiations

et des pollutions innombrables de l'atmosphère... sans doute ! Mais ça, c'était le passé. Dans le présent, à condition de l'observer avec une attention soutenue, il était évident que toute cette trame végétale ne restait pas immobile. Mais bougeait. Lentement. Oh, rien de spectaculaire. Rien de comparable à ces accélérés cinématographiques qui, en photographiant certains végétaux, à de longs intervalles, restituaient ensuite, à la projection, d'effrayantes séquences d'agitation frénétique ! Mais il suffisait de prendre quelques points de repère pour constater que les déplacements complexes d'aujourd'hui n'avaient rien de commun, non plus, avec l'activité insensible des anciens végétaux. L'entrelacs se mouvait. De façon visible. Se resserrait, en bloc, sur les véhicules naufragés. Dans une heure ou deux, moins peut-être, toutes ces trouées creusées par l'engloutissement de la caravane se seraient refermées au-dessus des véhicules. En voûtes toujours plus épaisses. Toujours plus indestructibles...

Yann dicta, brièvement, des instructions d'attente. Braqua son canon à plasma vers les pieds massifs des tiges proches et lâcha, prudemment, de courtes giclées, à puissance croissante.

Conformément aux observations déjà faites, lors de la première attaque des guêpes géantes, les tiges éclataient, bouillonnaient sous l'action du jet concentré d'énergie thermique et brûlaient sans flamber, ce jus visqueux qu'elles dégorgeaient entravant, très vite, la propagation du feu.

Yann progressa de quelques mètres, l'étrave du L.P.G. s'ouvrant le chemin, en force, parmi les tiges carbonisées. Il y aurait un « dosage » à trouver. Un équilibre entre le débit thermique du canon à plasma et la puissance propulsive du véhicule. Dans ces conditions-là, ce serait probablement réalisable. Rectification : *c'était* réalisable. Pas question d'hési-

ter puisque de toute manière, c'était la seule chose à tenter. Leur unique chance d'en sortir...

Réclamant l'attention générale, Yann se recueillit un instant. Le temps de se forger, au prix d'un effort considérable, des intonations implacablement fermes. Telles étaient la grandeur et les servitudes du « commandement »... même quand on ne l'avait pas choisi ! Personne ne devait pouvoir détecter, dans les intonations de sa voix, l'ombre du moindre doute. Et pourtant...

— Ici, Yann, s'adressant à tous... Il serait vain de minimiser les difficultés qui nous attendent, mais j'ai voulu, avant de vous parler, faire une première expérience et je puis vous jurer que ce que je vais vous dire est pleinement réalisable... Lorsque nous serons tous bien d'accord, je piquerai plein sud, en m'ouvrant, au canon à plasma, un chemin dans cette jungle... Vous connaissez la puissance du Lance-Plasma Géant... L'avance ne sera pas très rapide... mais elle *sera !* Et la réserve énergétique du L.P.G. nous permettra, tôt ou tard, d'atteindre l'autre « rive », entre guillemets, de cet océan végétal...

Son débit gagnait, peu à peu, en force et en cohérence.

— Vous n'avez pas oublié quelle position approximative vous occupiez, par rapport à l'axe du convoi, lorsque nous avons sombré, tous ensemble... J'en appelle d'abord à Sze-Sze et aux conducteurs de véhicules lourds qui me suivaient, en ligne droite... Cap au sud, je le répète ! Navigation aux instruments de bord. Sans dévier d'une fraction de degré ! En grillant devant toi le tronçon de chemin nécessaire pour rejoindre ma propre trouée, Sze-Sze ?

— Compris, Yann !

— Pour rejoindre celle du véhicule précédent... tous les autres ! C'est bien compris ?

— Compris, Yann !

Et ainsi de suite : « Compris, Yann... » Jusqu'au bout de la caravane.

— Cette faculté, déjà signalée, de l'entité végétale, pour circonscrire elle-même les effets du feu, représente, naturellement, notre meilleure sauvegarde contre le risque d'un incendie généralisé... Cap au sud, je le rappelle encore. Aucune déviation, si infime soit-elle. Que chacun tienne compte de la distance qui le séparait du véhicule précédent et prenne bien garde de ne pas l'endommager avec son propre tir... Bien compris, tout ça ?

De nouveau, le concert d'approbations échelonnées ou simultanées. Chargées de confiance. Yann poursuivit :

— Les puces, maintenant... Celles qui flanquaient le convoi, de droite et de gauche, en rejoindront l'axe, à l'oblique... et s'aligneront entre les véhicules lourds, dès qu'elles auront retrouvé cet axe... Même consigne en ce qui concerne l'emploi des canons de bord... Vous êtes tous des êtres adultes, responsables de votre sécurité, de celle de vos passagers et de celle des autres véhicules... Que chacun agisse sans reculer devant les risques, mais sans imprudence, non plus, et dans moins d'une heure, nous pouvons tous être alignés, à la queue leu leu, dans le chenal ouvert par le L.P.G. Pas de questions ?

— Une seule, Yann... Jusqu'où penses-tu que puisse s'étendre encore l'océan végétal ?

Yann éclata de rire... et ce fut vraisemblablement le plus gros effort qu'il avait dû faire depuis le commencement de l'étrange randonnée.

— Le type même de la question vaine, pas vrai ? Puisqu'il faudra bien aller jusqu'au bout, coûte que coûte ! Mais à laquelle je vais essayer de répondre, malgré tout... Probablement pas au-delà d'une dis-

tance égale à celle que nous avons déjà parcourue, en surface !

Au train où ils allaient pouvoir progresser, ça représentait une longue épreuve, mais il ne fallait pas les leurrer, non plus, sur ce qui les attendait encore... Il avait eu raison, cependant, de fixer une limite, fût-elle arbitraire, car la voix qui posa la question suivante exprimait plus d'espoir que de découragement :

— Et tu te bases sur quoi pour l'affirmer ?

— Sur un certain nombre de données éparses...

Si seulement il avait su lesquelles ! La panique lui bloqua le cerveau, l'espace d'un instant. Le vide absolu. Le blanc total ! Tous les arguments qu'il avait cru entrevoir, une minute auparavant, gommés, chassés par l'intensité de son bouleversement intérieur. Mais il fallait, pourtant, il fallait leur répondre quelque chose...

— D'abord, parce qu'il est peu probable que l'entité, puisque entité il y a, couvre une surface illimitée... j'entends par là : qui excède un nombre de kilomètres carrés maximal... que nous pourrions calculer si nous possédions tous les paramètres... Ensuite... ensuite parce que si nous pouvons extrapoler à partir de la psychologie animale la plus courante, elle a certainement attendu, pour nous attaquer, que nous soyons au cœur même de son territoire global... que nous ayons franchi, largement, ce fameux point de non-retour, c'est-à-dire, selon toute probabilité, la moitié de sa largeur...

Il s'interrompit, conscient du caractère plutôt faible de ses raisonnements. Improvisa derechef :

— Et surtout, peut-être, parce que nous n'avions jamais vu, dans nos villes-corolles, de ces guêpes géantes... Preuve qu'il existe certainement d'autres proies, pour elles, c'est-à-dire des êtres vivants... des hommes, peut-être... de l'autre côté de l'océan

végétal... Et preuve qu'ils doivent se trouver, en moyenne, à une distance inférieure à celle qui nous sépare maintenant de Paris-sur-Ciel !

Etait-ce convaincant ? Il n'en savait rien. Mais l'essentiel, à ce stade, n'était-il pas de noyer le poisson ? De fournir aux esprits matière à réflexion suffisante, tout juste suffisante pour les empêcher de sombrer dans le désespoir et laisser l'essentiel de leurs facultés libre de faire face aux problèmes de l'heure ?

N'était-ce pas le vieux président Helrod qui lui avait dit, un jour — quelque temps avant de mourir en sacrifiant sa vie pour protéger Morgane et son enfant à venir — qu'il avait tout ce qu'il fallait, la parole facile et la mauvaise foi bien enveloppée, pour faire un grand homme politique !

— Plus de questions ?

Mais cette fois, il n'attendit pas la réponse pour vociférer :

— En avan-an-ant !

Et relancer le L.P.G. dans son combat inégal contre l'entité attachée à leur perte.

***

Le plus dangereux adversaire, peut-être, c'était la monotonie... l'effroyable monotonie de cette progression lente, certes, mais surtout... aveugle !

Aveugle parce qu'en dépit de tous les arguments, ceux dont Yann avait fait état, ceux qui rejaillissaient, de loin en loin, pour essayer de tromper la peur, on ne savait pas si l'entité végétale, après tout, n'était pas « illimitée ». Dans un sens apparemment plus restrictif, mais équivalent, sur le plan pratique : ne s'étendait pas au-delà, très au-delà des possibilités énergétiques de la caravane...

Aveugle, aussi, parce que sous l'effet des puis-

santes souffleries, on avançait dans un maelstrom de poussière, de débris, de choses innommables qui s'envolaient dans les flammes et la fumée et souvent — trop souvent — venaient se coller au plastoglas des habitacles.

Yann pesta :

— Nom de Dieu !

Et secoua la tête. Fasciné qu'il était, depuis un bon moment, par une énorme araignée plaquée à la hauteur de ses yeux, de l'autre côté de la paroi transparente, et qui, quoique aux trois quarts écrasée, continuait de remuer les pattes. Il brancha, durant quelques secondes, le système de nettoyage extérieur à vibrations ultrasoniques. La consigne était de ne pas abuser des dispositifs annexes, pour ne pas tirer inutilement sur les réserves énergétiques. Mais s'infliger ce spectacle jusqu'à ce que l'insecte écrasé se détachât de lui-même était nettement au-dessus de ses forces...

Griller et griller encore... presque à bout portant... tracer la voie... doser le débit du plasma et la force motrice du L.P.G., afin d'ouvrir le chemin aux autres... Devant lui, la trame inextricable se carbonisait... s'auto-éteignait... résistait âprement à la pénétration du véhicule... Ils avaient parcouru un petit kilomètre, toujours cap au sud... un petit kilomètre... en plus d'une heure... mais derrière le L.P.G., dans le chenal frayé, progressait la suite du convoi... Sze-Sze, bon deuxième, aux commandes de l'énorme camion-labo-infirmerie... Et les autres véhicules de fort tonnage... Et les puces qui rejoignaient peu à peu la colonne, selon le programme établi, et jusque-là, tout s'était passé sans accident, sans même un incident notable... Morgane et Yann Junior et les deux autres gosses qui les accompagnaient, dans leur puce, étaient à présent, eux aussi, dans la colonne, et tout se passait bien... Moins d'un

kilomètre à l'heure, c'était lent, et ce serait long, mais tant que le L.P.G. tiendrait le coup...

Il chauffait, le L.P.G. ! L'air, malgré les filtres et l'usage intermittent de l'unité d'oxygénation, y devenait irrespirable, la température intérieure, à la limite du supportable... Yann dut ordonner un arrêt durant lequel Sze-Sze et les autres se groupèrent étroitement, derrière lui. Avant contre arrière en un long ruban ininterrompu. Yann l'apprit trop tard pour réagir, et gronda dans l'intercom :

— Vous êtes tous dingues ou quoi ? La prochaine fois que je devrai stopper pour laisser refroidir mon bidule, ne serrez pas comme ça, nom d'un chien ! Une explosion dans un générateur et avec vos conneries, au lieu de perdre un véhicule avec ses occupants... on en perdrait une douzaine !

Il avait à peine fini de parler que retentissait, dans l'intercom, la voix angoissée du conducteur de la :

— B-22... B-22 qui parle... Ne faites pas ça, F-37 ! Ya-a-a-an, dis-leur ! *Ordonne-leur* de ne pas jouer aux cons !

— Qu'est-ce qui se passe, F-37 ?

Les voix qui répondirent, une voix d'homme, une voix de femme, exprimaient la tranquille résolution des gens dont la décision est prise, une fois pour toutes :

— Tant que la M-14 et la B-22 nous auront en remorque, Yann, elles ne s'en tireront pas...

— Avec tout ce qui s'est passé, les câbles sont emmêlés dans les tiges, et ça ne sert plus à rien qu'ils épuisent leur énergie...

— On sort, les amis ! A tout de suite, si on y arrive !

— Et si on n'y arrive pas, merci pour tout et... bonne chance !

Il y eut un moment de confusion peuplé de voix

multiples et de bruits et d'un double cri déchirant... une voix d'homme, une voix de femme...

Yann haleta :

— *Qu'est-ce qui se passe, B-22 ?*

Brisées par l'horreur et l'épouvante, les voix des deux conducteurs de puce qui avaient pris la F-37 en remorque magnétique se relayèrent pour expliquer :

— Ils n'avaient que quelques mètres à faire et ils s'étaient presque frayé le chemin, au pisplas...

— On commençait à croire qu'on allait pouvoir en ramasser chacun un...

— Et c'est alors qu'ils se sont écroulés, tous les deux... criblés de poignards...

— Quoi ?

Et Yann n'était pas seul à avoir hurlé la question.

— De vrais poignards... Des épines longues et tranchantes... Comme des couteaux...

— Lancées comme des couteaux...

— Par douzaines à la fois !

Doc Claasen intervint, la voix morne :

— Tu te souviens, Yann ? Vous vous souvenez tous de ce que j'ai dit, au sujet des cactus qui projettent leurs piquants ?

— Ils sont là, à quelques pas...

— Couverts d'insectes, maintenant... d'araignées énormes et de...

Yann explosa :

— Vous allez les fermer, vos gueules ?

Dans un cri qui tenait du sanglot. Le sang cognait, à ses tempes, au rythme de son cœur affolé. Et puis, peu à peu, le tam-tam se calma, et il entendit la voix bien connue qui l'appelait, doucement :

— Yann...

— Morgane ?

— Oui, Yann... Je sais ce que tu penses... mais tu as tort !

Il ne s'étonna pas. Il savait que c'était vrai.

Qu'elle savait ce qu'il pensait. Et qu'elle ne se trompait pas. Ils avaient oublié toutes ces oreilles branchées sur la même longueur d'onde. Ils étaient seuls, et Yann répondait à Morgane :

— Avec vos conneries, au lieu de perdre un véhicule et ses occupants, on risque d'en perdre plusieurs... C'est ça que j'ai dit, Morgane, ou quelque chose d'approchant...

— Et tu as bien fait de le dire...

— Mais tu ne comprends pas ! Ils ont pris ça pour eux ! C'est ça qui les a décidés ! C'est exactement comme si je les avais assassinés moi-même !

— Voilà, précisément, ce que tu as tort de penser, Yann... M-14 et B-22... vous auriez tort, vous aussi, de ressentir la moindre culpabilité... la moindre responsabilité dans la mort de nos amis...

La voix de Morgane s'enfla légèrement, et ses intonations changèrent.

— Nous sommes tous embarqués sur le même navire en perdition... Nous savons que nous ne surnagerons pas... que nous ne survivrons pas tous... Mais nous savons tous, également, que si certains d'entre nous doivent s'en tirer, c'est parce que nous aurons su passer outre aux accidents du voyage...

Elle marqua une pause brève avant d'ajouter, lentement :

— D'aussi près... le cas échéant... qu'ils puissent nous toucher !

Yann reçut le message et ferma les yeux. Ce que Morgane lui rappelait, sans emphase et sans mélodrame, c'est que les accidents n'arrivent pas qu'aux autres et que même s'ils devaient y rester, elle et Yann Junior...

— Nous avons tous besoin de toi, Yann... et nous avons besoin de toi intact... ce que j'entends par là : lucide et dur et capable de prendre des décisions

rapides et d'aller de l'avant, quoi qu'il puisse se passer... Nous avons tous *confiance* en toi, Yann!

La rumeur qui suivit les paroles de Morgane était mieux qu'une approbation unanime. C'était une confirmation, une *élection* — la seule qui vaille — à ce poste de commandement que les circonstances lui avaient déjà imposé.

Un fardeau lourd à porter.

Dans le doute et la solitude...

CHAPITRE VII

Quinze heures plus tard…

Quinze heures pour parcourir une dizaine de kilomètres, et le train diminuait encore… La dépense d'énergie nécessaire au Lance-Plasma Géant, pour ouvrir le chemin au convoi, était fantastique, et malgré toute sa puissance, l'engin n'avait pas été conçu pour un usage aussi prolongé, aussi intensif ou du moins… pas sans possibilité de recharge !

Yann portait son fardeau, et se taisait… De temps à autre, une nouvelle puce tombait en panne, toutes réserves épuisées, toutes souffleries engorgées par le tourbillon perpétuel des débris organiques et des cendres, et l'invasion tenace, insidieuse, des horreurs grouillantes et rampantes… Un ou deux autres véhicules devaient alors la prendre en remorque magnétique et le résultat de l'opération, c'était deux ou trois engins de plus qui se traînaient en épuisant leurs réserves énergétiques à un rythme accéléré.

Complètement nu dans son habitacle surchauffé, ruisselant d'une sueur fétide dont l'évaporation, en vase clos, ne parvenait pas à le rafraîchir, Yann luttait contre la défaillance, la tentation tyrannique du renoncement, de l'à-quoi-bon suicidaire, et se servait de son lance-plasma avec une parcimonie

grandissante, propulsant, en force, le massif L.P.G. dans la trouée amorcée, et laissant à Sze-Sze et aux autres, derrière lui, le soin d'achever le déblaiement, à coups mesurés de leurs canons de plus petit calibre... La seule façon de prolonger l'efficacité du véhicule de tête, mais il était évident que ni les engins, ni les hommes ne pourraient continuer ainsi bien longtemps encore... pas si l'épaisseur de l'océan végétal ne donnait aucun signe de vouloir s'éclaircir...

Si elle s'éclaircissait... rectification importante : quand elle s'éclaircirait, ils ne le sauraient pas tout de suite, d'ailleurs ! Le nuage était tel, à présent, qu'il eût fallu s'arrêter plusieurs heures pour lui permettre de se redéposer au point de leur livrer une vision partielle de l'environnement... Et la situation empirait d'heure en heure, à l'intérieur des véhicules maintenus, par nécessité, aussi hermétiques que possible... Les enfants, surtout, souffraient mille morts... et s'extériorisaient davantage... Beaucoup pleuraient, de chaleur, de suffocation, et de soif... On pouvait les entendre, à l'arrière-plan sonore, lorsque les adultes qui les accompagnaient branchaient l'intercom pour communiquer avec Yann ou avec les autres... L'eau fraîche, l'oxygène, manqueraient bientôt... Pas plus que le L.P.G., aucun de ces véhicules n'avait été conçu pour une circulation autonome de cette durée... Pas sans escale... Pas sans renouvellement de l'eau et de l'air... de la lumière et de l'espoir... de toutes ces choses odieusement... absurdement indispensables à la survie des fragiles créatures humaines... Sur combien, mais sur combien de kilomètres encore pouvait s'étendre l'entité végétale ?

Au début, ce fut presque insensible... Puis la nuit se dissipa, lentement... La vraie nuit... doublée par l'épaisseur du nuage... Etait-ce parce que le jour se

levait ? Mais le lever du jour n'aurait pas suffi... Yann éteignit ses projecteurs dont il suivait... abruti... hypnotisé... les faisceaux saturés de débris en suspension... depuis des heures et des heures... La lumière... une certaine lumière... perçait, difficilement... l'opacité environnante... Ce qui voulait dire que le nuage se dissipait ? Ou que la hauteur, l'épaisseur de la trame végétale diminuait ? Ou les deux à la fois, peut-être ?

Il écarquillait des yeux qui ne voyaient plus rien, à force de fixité... Etait-ce la lumière du soleil levant ? Visible ? Accessible ? La progression du L.P.G. ne semblait plus rencontrer la même résistance, depuis quelques minutes ou depuis plus longtemps que ça, sans doute... C'était advenu si progressivement... au sein d'un tel épuisement physique ou moral...

Pourtant, il n'y avait pas, il n'y avait plus à s'y méprendre... Les tiges diminuaient, devant lui, en nombre et en diamètre, et en exubérance... Moins contenu près du sol, moins gêné, dans son expansion, par l'écartement croissant, le relâchement graduel de la trame serrée qu'ils avaient dû griller et forcer, jusque-là, pour progresser à vitesse plusieurs fois inférieure au pas d'un homme, le nuage se dissipait !

Yann s'entendit gémir, en sourdine... La lumière plus intense lui brûlait les yeux et lui faisait tourner la tête et transformait la poussière volante en un poudroiement d'or à l'éclat féerique... Il ouvrit la bouche pour transmettre la bonne nouvelle à l'ensemble de la caravane, mais les mots se coincèrent dans sa gorge... Et si ça n'était pas vrai ? Si c'était une illusion ? Si sa cervelle hallucinée commençait à prendre ses désirs pour des réalités ? Il n'avait pas le droit de leur donner de faux espoirs. Il n'avait pas le droit de parler. Pas encore. Pas avant d'avoir une *certitude...*

Il poussa la vitesse du L.P.G. Sentit, en réponse, le véhicule bondir en avant. Comparativement, bien sûr ! Ce n'était qu'une accélération bien modeste, encore, mais si lourde de signification, après toutes ces heures passées à ramper, et à tailler la route au lance-plasma, et à lutter contre soi-même pour ne pas devenir fou d'impatience et de rage…

Plus il donnait de la puissance motrice et plus le L.P.G. prenait de la vitesse et plus le *commandant* Yann sentait s'alléger son fardeau… Presque certain, maintenant, qu'ils avaient atteint le bout de leur calvaire… qu'il avait conduit les siens… presque tous les siens… jusqu'à *l'autre rive*…

Il avait conscience, vaguement, que Sze-Sze et quelques autres hurlaient, dans l'intercom, des questions excitées… Eux aussi commençaient à soupçonner… à espérer… à savoir…

Le monde… un autre monde… s'ouvrait peu à peu, devant lui… C'était bien le soleil du matin qui montait à l'horizon, et quoique toujours partiellement souillée, voilée par le nuage… jamais aurore n'avait été plus radieuse…

***

Ivres d'espace découvert, ils firent, à bonne vitesse, un bout de chemin en rase campagne et cette fois, c'était vrai : l'environnement ressemblait à ce que, dans les vieux films d'archives, on avait appelé « la campagne ». Pas une campagne civilisée, domestiquée, telle qu'on la montrait volontiers, avec des champs cultivés et des bâtiments plus ou moins sommaires appelés « fermes »… Mais dès qu'ils eurent laissé derrière eux la limite irrégulière de l'enfer noir qu'ils venaient de traverser, ils se retrouvèrent dans une zone de végétation folle, sans doute, retournée à l'état sauvage au cours des

décennies, mais jusqu'à preuve du contraire... « normale » !

Tout le monde ne pensait plus qu'à stopper, faire le point et respirer un grand coup. Les véhicules reformèrent le cercle, au centre d'une plaine où coulait un cours d'eau. A l'est, se dressaient les ruines d'une petite ville ou d'un grand village, et d'autres ruines ponctuaient le paysage, de loin en loin, qui devaient être, précisément, les vestiges d'anciennes exploitations agricoles. Rien ne bougeait nulle part. Pas un animal, pas un être humain en vue. Si cette nature apparemment accueillante recelait des bêtes, elles fuyaient les hommes, et si elle recelait des hommes, ces hommes en faisaient autant.

Où bien était-ce leur arrivée à bord d'engins mécaniques qui les effrayaient, pour le moment ?

Stoppant le L.P.G. sur une éminence, Yann ordonna dans l'intercom :

— On aère les véhicules... mais prudemment... et de manière à pouvoir tout reboucler en vitesse, si nécessaire... Et personne ne met le pied dehors avant que je ne le dise ! Sze-Sze, tu sors avec moi. J'espère que ce ne sera pas long...

Il se munit d'un walkie-talkie réglé sur la fréquence du système d'intercommunication général. Ouvrit une des portières du L.P.G. et sauta à terre. Se penchant, immédiatement, pour examiner le sol, entre les hautes herbes.

Il aperçut quelques fourmis, une épeire, un ou deux scarabées qui lui parurent de taille tout à fait normale. Il vit, du coin de l'œil, que Sze-Sze avait limité son exemple et se redressait pour marcher vers lui, avec son éternel sourire de gargouille. Souriait-il vraiment ? Ou bien n'était-ce qu'un rictus plaqué sur son masque asymétrique par le dérèglement des gènes ? Quelle importance, au fond ? Sa

force tranquille, sa présence même étaient rassurantes...

Index tordu désignant le sol, il graillonna :

— Rien à voir avec les autres monsztres, pas vrai ?

— Rien.

Ils regardèrent autour d'eux, l'œil et l'oreille en batterie. Gonflant leurs poumons, avec allégresse, de cet air extraordinaire pour la seule raison qu'il ne sentait rien. Ni les antiseptiques régulièrement pulvérisés dans les allées des villes-corolles, ni les charognes et les moisissures du Grand Dépotoir, ni la merde et la crasse accumulées des sous-sols. Ni la poussière et la fumée de cette première étape de leur voyage. Rien. De l'air frais. Chargé, peut-être, de poisons et de miasmes, mais de poisons et de miasmes *sans odeur !*

— Sz'est chouette, non ?

— C'est chouette, oui. A condition de ne pas se laisser aveugler par le côté idyllique du tableau. Et de veiller au grain... plus que jamais !

— On peut pas les laisszer tousz bouclés dans leursz engins, Yann.... Pasz après les vingt-quatre heures qu'ils viennent d'y passzer... et dans quelles condiszions !

Yann hocha la tête avec une infinie lassitude. Accablé, soudain, par le poids énorme de toutes ces attentes qui l'entouraient. Ça aussi, c'était le fardeau du commandement... Répondre à toutes ces attentes. Ne pas les décevoir sous peine de détruire la confiance gagnée, la discipline acquise. S'il tardait trop à leur en donner la permission, tous finiraient par sortir, d'eux-mêmes, des véhicules-abris, des véhicules-refuges, et ce serait la pagaille... En cas de péril imprévu... le désastre !

Sze-Sze avait raison. Il fallait, au plus vite, leur dire, leur accorder quelque chose... Elevant son

walkie-talkie à la hauteur de sa bouche, Yann articula — improvisa — lentement, pour se donner le temps de réfléchir à mesure que se dévidait sa réplique :

— Autorisation générale de mettre pied à terre, mais attention... Nous allons établir une surveillance... particulièrement dans la direction d'où nous venons... avec des sirènes qui signaleront l'approche de tout danger, quel qu'il soit... Que jusqu'à nouvel avis, chacun profite donc de l'air et du soleil... mais demeure à proximité immédiate de son véhicule d'attache... prêt à s'y reboucler au premier coup de sirène et je répète : au *premier* coup de sirène !

Il compta une mesure pour rien, surpris de découvrir avec quelle facilité ça venait, l'éloquence... une fois lancé :

— A aucun prix, ne laisser sans surveillance les enfants en âge de marcher... Etre toujours prêt, quoi que l'on puisse faire, à les remettre en sécurité dans le plus bref délai... Je laisse le reste au bon sens et à la discipline de chacun... Nous avons remporté la première victoire en franchissant cet obstacle qui nous barrait la route... Nous avons besoin de nous reposer, de nous rafraîchir et de faire le point... mais sans nous laisser abuser, après l'enfer de l'océan végétal, par l'aspect de ce « paradis », entre guillemets... qui peut nous réserver pas mal de surprises !

Avec un petit rire sec :

— Selon le mot célèbre : « Ayez peur ! C'est un ordre ! » Seule, la suite des événements nous dira quand nous pourrons cesser d'avoir peur !

Sze-Sze lui exprima son approbation, d'une bonne claque dans le dos. Lui-même ne savait pas ce que c'était que la peur. Pas vraiment. Mais tout comme Yann, il en concevait la nécessité, dans la situation présente.

Pendant qu'ils postaient les guetteurs et fixaient

les premiers tours de garde, une puce alla prélever, dans la rivière, quelques litres d'eau que le docteur Claasen et son matériel scientifique sophistiqué se chargèrent d'analyser, à l'intérieur du camion-labo.

Seconde bonne nouvelle importante de la journée, cette eau utilisable telle quelle pour tous les usages domestiques courants serait également buvable, après filtrage, et bientôt, un premier tuyau de plastique relia la rivière au camion contenant l'unité de traitement rapide. Simultanément, un autre tuyau et une autre pompe furent branchés sur le bloc sanitaire au toit amovible à l'intérieur duquel fonctionnaient les douches collectives, et l'air s'emplit des cris de joie des gosses et des adultes heureux de pouvoir se laver, au soleil, des sueurs et des angoisses de l'épreuve révolue.

C'est seulement vers deux heures de l'après-midi que Yann, exténué, put y pénétrer à son tour, en compagnie des deux douzaines de « responsables » — dont Morgane, Sze-Sze, Renaud, Chloé, doc Claasen — qui depuis le matin, s'étaient dépensés sans compter pour assurer le bien-être et la sauvegarde de ceux du Grand Exode... Dehors, cuisaient, sous les arcs à infrarouges, les quartiers de protéines synthétiques fraîchement débités par l'unité génératrice transportable... Hommes et femmes, à l'intérieur du cercle, bavardaient paisiblement ou vaquaient à diverses tâches ou jouaient avec les enfants... dans le voisinage immédiat des véhicules... Les guetteurs venaient d'être relevés, auprès des puces d'observation juchées sur les hauteurs environnantes... Toutes les consignes étaient observées à la lettre, il n'y avait rien que l'on pût faire de plus, pour le moment, et Yann savourait, sous cette eau tiédie, au passage, par une unité de chauffe réglable, sa première vraie minute de relaxation, depuis des jours...

— Ça fait du bien, hein, doc ?

— Oui, Yann, mais je pense à quelque chose...

— Si ce n'est pas absolument urgent, garde ça pour demain, tu veux ? A toi comme à moi et à tous les autres, il faut quand même bien accorder une trêve, de temps en temps, non ? Un entracte dans la succession des problèmes... si l'on ne veut pas que tout le monde craque, tôt ou tard !

Le médecin acquiesça, de mauvaise grâce :

— Tu es jeune, toi, Yann, tu as encore une longue vie devant toi, mais à mon âge...

— Ceux qui sont restés dans l'océan végétal croyaient sans doute, eux aussi, qu'ils avaient encore une longue vie devant eux, doc !

— Ce que je veux dire, c'est qu'à mon âge, on commence à prendre conscience que le temps vous est compté, et qu'il faut...

— Tu devrais surtout prendre conscience qu'il faut foutre la paix à Yann, doc... si tu veux qu'il nous fasse encore un peu d'usage !

Morgane souffla, horrifiée :

— Tu n'as pas honte, Renaud ?

Et Renaud, mari de Chloé, père de la petite Chloé Junior, éclata d'un rire heureux, juvénile... Il y avait beau temps que la nudité avait cessé de constituer un tabou, et que l'œil accoutumé ne prêtait plus attention aux difformités physiques dont chacun, à des degrés divers, était affligé. Qu'on avait admis, une fois pour toutes, les conséquences des mutations tératogènes et qu'on n'y voyait plus des monstruosités, plus vraiment, mais de simples différences.

Et qu'on acceptait ces différences. Qu'on les acceptait en profondeur. Au point, quand on se connaissait bien et qu'on s'aimait ou qu'on s'appréciait mutuellement, de ne plus les voir du tout. De ne plus voir, en face de soi, l'erreur tragique d'une



nature faussée jusqu'en ses mécanismes les plus intimes, mais un être humain.

Différent, mais humain.

Ils riaient, tous, de la tête que faisait le toubib, lorsque retentit la sirène d'alerte.

D'un réflexe fulgurant, Sze-Sze rabattit le toit amovible ouvert sur le ciel, et tous se précipitèrent pour regarder ce qui se passait, à travers les parois du bloc sanitaire.

— Bien joué, les petits !

— Un bravo pour eux !

Car dès la première note de la première montée du grave à l'aigu, hommes et femmes s'étaient rués dans leurs refuges, empoignant, au vol, les gosses hurleurs contrariés dans leurs jeux. En une demi-minute, il n'y eut plus personne dehors. Tous étaient à l'abri, soit des véhicules, soit des logettes de plastoglas montées çà et là, pour divers motifs.

Sa grosse tête penchée sur l'épaule droite encore plus qu'elle ne l'était habituellement, Sze-Sze constata :

— Sza vient du nord... Vous voulez parier que sz'est une alerte aux guêpes ?

C'était bien une alerte aux guêpes géantes, et Sze-Sze n'avait pas terminé sa phrase qu'elles arrivaient, en une seule nuée compacte, aussi dense que l'avaient été, jadis, les vols de criquets. De combien d'essaims, du contenu de combien de nids géants se composait cette nuée géante ? Brusquement, elle fut au-dessus d'eux et quelqu'un haleta :

— Ce n'est peut-être pas nous qu'elles visent ?

L'instant d'après, la nuée s'abattait, dans un bruit de grêle. Ou bien une partie de la nuée ? Dont une autre partie, semblait-il, survolait le camp et le dépassait. En route pour quel autre saccage ?

Sze-Sze, fidèle à son personnage, émit un gros rire qui partait des tripes.

— Vous lesz avez vues, szes connes ? Vousz avez vu sze qu'elles font ?

Visiblement alléchées par les tranches de protéines synthétiques en cours de cuisson, elles piquaient droit dessus et… grillaient, sous les infrarouges… Des centaines grillèrent ainsi, des milliers peut-être… Qui s'envolaient pour retomber, les ailes en cendres, sur le sol où elles agonisaient en gigotant furieusement des pattes.

— De sacrés pièges, non, nos arcs cuiseurs ?

— Exact, mais regardez… elles comprennent vite ! Elles *apprennent !*

Plus le temps passait, plus les quartiers de protéines perdaient leur clientèle, et plus diminuait le nombre des victimes, dans l'ardeur des appareils de cuisson.

Renaud protesta :

— N'empêche qu'un drôle de paquet de ces ordures volantes est déjà sur le carreau !

Et doc Claasen riposta, sinistre :

— Mais c'est fini, maintenant… Elles n'essaient plus d'atteindre les appâts… Elles savent, à présent, que ce sont des pièges !

— Et alors ? Qu'est-ce que ça prouve ?

— Ça prouve qu'elles sont capables de s'adapter, très vite, à toute situation nouvelle… *et de communiquer l'information !* Sinon, elles continueraient à griller, comme ça, jusqu'à la dernière…

Le médecin secoua la tête.

— Les phalènes sont attirées par la flamme des lampes et des bougies… Voilà des millénaires et des millénaires que ça dure et pourtant, les phalènes viennent toujours se griller dans la flamme des lampes et des bougies… Elles, il ne leur a pas fallu dix minutes pour comprendre… et le faire savoir aux autres !

Puis, les conversations cessèrent, car sans autre

transition, des centaines de guêpes géantes s'abattaient à présent sur le bloc sanitaire et les deux douzaines d'hommes et de femmes coincés entre les parois translucides frémirent de terreur au spectacle de tous ces dards avidement tendus, au-delà du plastoglas, vers leurs corps dénudés. Grande était la rage des insectes frustrés dont les gros yeux à facettes semblaient projeter de la haine à l'égard de ces créatures vulnérables séparées, protégées de leur assaut par un obstacle que leur intelligence réduite ne leur permettait pas de concevoir.

Appliquant sa hanche contre le plastoglas — et la minceur miraculeuse du matériau était telle qu'il fallait, pour accomplir ce geste, une bonne dose de résolution — Yann désigna les guêpes agglomérées qui percutaient follement, de leur dard, la paroi translucide.

— Voilà également des siècles que les mouches et les abeilles et les guêpes se heurtent aux carreaux, doc, et s'acharnent à vouloir passer quand même... et celles-ci continuent à le faire !

Le médecin grogna quelque chose d'inaudible, et Morgane, alarmée, soupira :

— Tu crois qu'elles vont nous bloquer là-dedans durant des heures ?

Et Yann lui-même murmura, contredisant sa propre remarque :

— Non... je pense que nous n'aurons pas ce problème !

Comme touchées, au même instant, par quelque signal mystérieux, les guêpes géantes s'envolaient, se bousculant entre elles dans la précipitation qu'elles mettaient à fuir cet endroit d'où elles ne paraissaient vouloir ni pouvoir s'arracher, une seconde plus tôt.

Doc Claasen souligna :

— C'est ce que je voulais dire... Elles ne sont

sûrement pas plus futées que leurs ancêtres... mais on dirait que quelque chose les commande et les téléguide, collectivement...

Puis il se tut alors que des hurlements s'enflaient, à l'extérieur. Et que Morgane gémissait en sourdine :

— Mon Dieu... Il y a des gens... là... dehors !

CHAPITRE VIII

A l'intérieur du vaste cercle circonscrit par les véhicules, plusieurs silhouettes couraient en zigzag, gesticulant frénétiquement des deux bras, dans le nuage bourdonnant, et criant au ciel leur terreur, leur souffrance au-delà de toute souffrance...

Yann haleta, entre juron et sanglot :

— Bon Dieu, je croyais vraiment que personne n'était assez stupide pour...

Il ne termina pas sa phrase car les cris, en se rapprochant, atteignaient une intensité presque insoutenable. Une voix gémit :

— Ils vont nous rentrer dedans ! Ils vont casser l'abri et...

Yann trancha :

— Vous savez tous que ces éléments de plastoglas, quoique ultra-minces, sont incassables ! Et qu'ils sont solidement ancrés au sol !

La dernière chose à laisser se développer, c'était une panique en vase clos ! Mais en dépit de ses affirmations paisibles, ce n'est pas sans appréhension qu'il vit un des fuyards, un colosse presque nu affublé d'une sorte de pagne, courir droit sur eux, à l'aveuglette. Lançant dans toutes les directions, avec une redoutable énergie, ses longs bras simiesques.

A contretemps, Doc Claasen souligna :

— Ce ne sont pas des gens de chez nous... Ils viennent ... ils viennent de l'extérieur !

Yann ordonna :

— Tous le dos contre la paroi, pour aider notre abri à supporter le choc !... *Attention-on-on-on !*

L'instant d'après, le grand type heurtait de plein fouet l'édicule de plastoglas.

Qui résista.

Quand ils se retournèrent, le grand type était allongé sur le sol, incapable de se relever. Il disparaissait sous les guêpes géantes et remuait de plus en plus faiblement. Quelqu'un chuchota :

— C'est horrible !

Et ça l'était de voir tous ces stylets chitineux plonger dans la chair encore vive. Toutes ces trompes boire le sang qui coulait des blessures. Tombé sur le ventre, l'homme roula sur le dos, dans un tressaut ultime, écrasant quelques-unes de ses assaillantes occupées à le dévorer vivant. Deux femmes s'évanouirent au spectacle de ce qui restait de ses yeux, de l'ensemble de son visage atrocement gonflé. Il ne criait plus. Comment aurait-il fait avec une gorge déchiquetée, un larynx littéralement mis à nu ? Et c'était pareil, évidemment, pour les quelques autres écroulés çà et là, à l'intérieur du cercle...

Chloé hoqueta :

— Nos premiers hommes de l'extérieur... et devoir assister à ce massacre sans pouvoir...

Sze-Sze, toujours implacablement lucide, riposta :

— Szûr que sz'est des belles saloperies, szes besztioles ! Mais moi, je dis qu'elles nousz ont szans doute rendu szervisze !

Yann intervint :

— Sze-Sze a raison. Depuis que nous sommes arrivés, ces gens-là ne s'étaient pas manifestés. Nous avions l'impression que le secteur était totalement désert. Pourtant, ils étaient là, qui nous espionnaient

sans révéler leur présence. Dans quelle intention, d'après vous ?

— Une poignée d'hommes désarmés...

Renaud, à son tour, rectifia :

— Des observateurs habiles... puisque nos propres guetteurs n'avaient rien vu... travaillant peut-être pour le compte d'une troupe beaucoup plus nombreuse !

— Supposition gratuite, pour l'instant...

— Nous ne survivrons, dans un monde que nous ne connaissons pas, qu'en n'oubliant jamais de faire ce genre de supposition gratuite !

Revenant à elle, une des femmes qui s'étaient évanouies sanglota :

— Comment va-t-on ressortir d'ici ? Combien de temps vont-elles nous bloquer là-dedans sans que nous puissions...

Yann coupa rudement :

— Le temps qu'il faudra, un point, c'est tout ! La simple patience peut être également un important facteur de survie !

En fait, leur attente fut assez brève.

Peu à peu, les guêpes géantes se détachaient de leurs proies, repartaient vers le nord. Alourdies, gorgées, gonflées du sang que leurs trompes avaient bu, de la chair que leurs mandibules avaient arrachée.

Frais saignés et comme écorchés, dépecés des pieds à la tête, les cadavres qu'elles laissaient derrière elles n'étaient pas descriptibles. Les visages, surtout. Ce qu'il n'était plus possible d'appeler des visages...

Sitôt que la dernière guêpe repue eut repris le chemin de son nid, Yann ouvrit la porte de l'abri de plastoglas, cueillit le walkie-talkie accroché à l'extérieur.

— Qu'un camion vienne nous chercher pour nous

redistribuer dans le camp… Il y a trop de guêpes aux ailes grillées mais pas encore mortes qui traînent dans l'herbe pour qu'on puisse circuler à poil et les pieds nus… Après ça, il va falloir faire un sacré nettoyage !

⁂

Les guêpes avaient la vie dure. Même à moitié grillées, incapables de s'envoler, elles cherchaient toujours à se servir de leur dard géant, et plutôt que de nettoyer le terrain, Yann et son état-major décidèrent de transporter le camp sur l'autre berge de la rivière.

Ils n'y trouvèrent aucune trace de la « troupe nombreuse » dont la présence des observateurs cachés, débusqués par les guêpes, leur avait fait supposer l'existence.

— A moins que ces quelques types qui sont restés sur le carreau n'aient été seuls dans le coin !

— M'étonnerait ! Les autres doivent être là, quelque part… Peut-être plus au sud… Nous ne pouvons pas avancer vers eux sans savoir ce qu'ils ont dans le ventre… Mais nous ne pouvons pas, non plus, tourner le dos à l'océan végétal sans essayer d'en savoir plus long sur son fonctionnement… Consignes de sécurité inchangées… Et bravo pour la réaction générale à la première alerte ! Continuons comme ça, dans l'ordre et la discipline, et tant que ça durera, nous n'aurons à déplorer que… nous ne déplorerons plus aucune perte !

Yann secouait la tête en s'embarquant dans une des puces, avec doc Claasen. Il avait failli dire : « Nous n'aurons à déplorer que des pertes insignifiantes ! » Et s'était repris juste à temps. « Pertes insignifiantes ! » Une des expressions favorites de tous les généraux de toutes les guerres passées. Qui

se targuaient volontiers, dans leurs communiqués officiels, de n'avoir subi que des « pertes insignifiantes », quand un homme sur dix ou sur cent — selon le général — était tombé au champ d'horreur. Mais les pertes insignifiantes d'une armée, d'une communauté plus ou moins nombreuse, n'en restaient pas moins, pour chaque victime, la perte très significative et définitive de la vie ! Il ne fallait pas, il ne fallait plus jamais acquérir cette tournure d'esprit des anciens militaires...

Les deux puces — dans l'autre, avaient pris place Renaud et Sze-Sze — rallièrent, en un quart d'heure-vingt minutes, la frontière étrangement nette, étrangement bien délimitée, qui marquait, vers le sud, la fin de l'océan végétal.

— On n'a pas pris le temps d'y regarder de près, à l'aller, et pour cause... mais c'est assez extraordinaire, non, cette lisière tranchée ? Cet arrêt, presque sans transition, d'un phénomène qui s'étale sur des kilomètres et des kilomètres carrés !

— Comme si l'entité n'avait pas voulu s'étendre davantage...

— Pas voulu ou pas pu !

La première preuve qu'il s'agissait d'une entité. Non d'une simple étendue de végétation anarchique. Pourquoi, dans le cas d'une simple étendue de végétation anarchique, se fût-elle arrêtée ainsi, à cet endroit, sans raison apparente ?

Ils longèrent la frontière, lentement. Y relevèrent les traces de nombreuses tentatives d'y allumer des incendies. Tentatives vouées d'avance à l'échec, ça, ils l'avaient découvert au cours de leur traversée. Mais contrairement à eux, beaucoup de ceux qui avaient opéré ces tentatives ne s'en étaient pas tirés. Innombrables étaient les squelettes qui jalonnaient la frontière. Plus ou moins anciens, plus ou moins éparpillés. Des milliers, sinon des dizaines de mil-

liers d'hommes étaient morts, tout au long de la lisière de l'océan végétal.

Yann engagea doucement sa puce entre deux de ces buissons dont les épines longues et tranchantes comme des dagues avaient tué les occupants de la F-37. Instantanément, les épines jaillirent. Frappèrent sans dommage la carrosserie et l'habitacle transparent de la puce.

Soufflant à bas régime — assez fort, cependant, pour décourager toute intrusion inopportune, par en dessous — la puce s'immobilisa.

— Regarde, doc !

Dans l'intercom :

— Regardez aussi, Renaud et Sze-Sze... Vous voyez les insectes géants ? Cette araignée grosse comme un rat...

— Szûr ! Pas beszoin de loupe !

— O.K. ! Reculons maintenant de quelques mètres... Maintenant, on ne voit plus rien... Il faudrait sortir... Pour les insectes aussi, la coupure est nette... Là, c'est les gros modèles... Ici, c'est les spécimens habituels ou à peu près...

— Complément de preuve pour la thèse de l'entité !

Renaud objecta :

— Les plantes, je veux bien... Mais les insectes... Qu'est-ce qui les empêche de dépasser la limite pour se répandre plus loin ?

Réticent au départ, doc Claasen adhérait maintenant, sans aucune réserve, à la thèse de l'entité, et sa réponse précéda celle de Yann :

— Un champ énergétique... quelles que soient sa source et sa nature...

— Un champ bionique... Bioélectrique ou biomagnétique...

Lancés, à présent, et se stimulant l'un l'autre, les deux hommes enchaînèrent :

— Un champ dont la portée maximale détermine et trace la limite de l'entité...

— La frontière du pouvoir qu'elle exerce sur les insectes géants...

— Qu'elle retient dans sa zone d'action circulaire...

— A l'exception des guêpes géantes...

— Dont elle dépêche et rappelle les nuées, à distance... un peu comme des commandos...

Emise par le toubib, la comparaison frappa l'imagination générale. Envisagées sous cet angle, les activités de l'entité devenaient parfaitement logiques et cohérentes. Non mobile, elle trouvait quand même le moyen d'agir à distance. Par le truchement de ces unités de choc inépuisables dans le temps puisque des milliers et des milliers de guêpes géantes pouvaient mourir en cours de mission, le rythme de reproduction de l'espèce assurait leur remplacement rapide.

Avec ce talent qu'il avait pour découvrir immédiatement la faille, dans un raisonnement donné, Sze-Sze intervint :

— Il reszte une anomalie, dans tout sza... Quand on envoie des commandos quelque part, sz'est pas pour que leur acszion profite szeulement aux commandos ! Faut qu'elle rapporte à la collectivité... Or, là, y a que les guêpes géantes qui profitent de l'acszion des guêpes géantes. Sz'est elles qui sze tapent la cloche, et pas la collectivité !

Yann fronça les sourcils. Relança sur un ton de conviction profonde :

— Je me le demande... Rappelez-vous comment elles sont reparties... Bourrées de sang et de viande... Qu'est-ce qui vous dit que dans ces cas-là, leur premier geste n'est pas d'aller en régurgiter une bonne partie ? Au profit de quelque chose qui serait, en quelque sorte, l'organe directeur de l'entité...

— Le cerveau, quoi !

— Si on peut aller jusque-là... Ou qui en jouerait le rôle !

Sze-Sze ricana :

— Et szes grosszesz horreurs rapporteraient le szang et la barbaque comme lesz abeilles ouvrières rapportent le nectar qui nourrit la ruche !

Les analogies étaient grossières, le concept, imparfait, mais vertigineux. Vertigineux et... plausible ! Devenues carnivores en même temps que géantes, les guêpes butineraient — butinaient ? — et rapporteraient — rapportaient ? — au lieu de miel, des sucs d'une autre origine à quelque organe central d'une unité végétale devenue, elle aussi, friande de chair et de sang... Il suffisait de se souvenir qu'il n'existait aucune différence fondamentale dans la composition et l'organisation de la cellule animale et de la cellule végétale pour se dire que tout, dans ce domaine, était possible. Tous les avatars. Toutes les métamorphoses. Toutes les osmoses...

Toutes les symbioses !

— Mais avec tout ça, le problème reste entier...

Un instant figée, la conversation redémarrait, sur une patte :

— Oui, ce qu'il faut décider, c'est si nous pouvons continuer notre route en gardant ça dans le dos !

— On l'avait bien *autour* de nous, quand on occupait les corolles...

— Mais on ne le savait pas ! On savait que l'océan végétal existait... et que la Ceinture Vitrifiée nous en protégeait...

— Mais on ne savait pas qu'il s'agissait d'une entité...

— Ni qu'il existait des guêpes géantes...

— Pour la bonne raison qu'on n'en voyait jamais... en ville !

Pourquoi ? Pourquoi les activités des guêpes

s'étaient-elles exercées, s'exerçaient-elles uniquement vers l'extérieur, et pas dans d'autre sens ? La question les effleura tous. Puis s'effaça derrière d'autres considérations plus urgentes :

— Maintenant qu'on a tout sza dans le dos... et qu'on le szait... vous vous szentez le courage de continuer szans agir ?

— Peut-être qu'au-delà d'une certaine distance...

— Quelle distance ? Au-delà de quelle distance seraient-elles incapables de nous rejoindre, d'après vous ?

Se remémorer leur vol fulgurant, la rapidité avec laquelle se déplaçaient les essaims, n'apportait aucune réponse rassurante ! Renaud suggéra :

— Et si elle n'était pas seule... Je veux dire : s'il y avait d'autres entités... communiquant entre elles ?

— Bref, personne n'est chaud pour filer vers le sud en laissant ça subsister, tel quel !

Il y eut un silence lourd... Tous sentaient, obscurément, qu'il n'y avait pas de place, dans le pays et sur la planète, pour les restes d'une humanité éparse, à la recherche d'elle-même, et pour cette sorte d'entité monstrueuse...

— Allez, on va se rentrer, les enfants... Il faut qu'on mijote le problème...

Les deux puces reprirent le chemin du campement, à une allure réduite qui trahissait les préoccupations de leurs occupants.

Dont l'un s'écria, tout à coup :

— Hé... qu'est-ce que c'est que ça ?

Plusieurs silhouettes marchaient à leur rencontre... Des hommes, des femmes... répartis dans le paysage sur une largeur de cent à deux cents mètres... Ils progressaient en trébuchant... par embardées successives... Sans tomber... mais toujours au bord de la chute... Ils devaient les voir, eux aussi... Pourtant, ils ne s'arrêtaient pas... Ni pour

s'entre-désigner l'approche des puces. Ni pour leur adresser des signes. Ni même pour se jeter à couvert, sous l'empire de la peur...

A mesure que diminuait la distance qui les séparait, se précisaient les détails...

Doc Claasen sanglota :

— Grand Dieu ! Heureusement qu'ils ne sont pas des nôtres...

Ces êtres ne les voyaient pas. Ne pouvaient les voir.

Ils n'avaient plus d'yeux.

Hors chacune de leurs orbites, saillait la tête mobile d'une guêpe géante.

D'autres stylets chitineux avaient percé, ouvert les boîtes crâniennes en d'abominables trépanations.

Pour quelles abominables lobotomies ?

Ils croisèrent les puces, sans soupçonner leur présence. Zombies sanglants. Robots de chair écorchée marchant sous le contrôle d'une volonté qui n'était pas, qui n'était plus humaine, sur des pieds déchiquetés par la caillasse. Des pieds sur lesquels aucun être *humain* n'aurait pu marcher...

Yann s'entendit râler dans l'intercom :

— La preuve... La preuve ultime que l'océan végétal est une entité... et que les guêpes en font partie intégrante !

Mû par une impulsion soudaine, irrésistible, il vira sur place et fonça, grondant comme un fauve, vers une des silhouettes trébuchantes.

Qu'il grilla.

Presque à bout portant.

D'une brève giclée de son canon à plasma, réglé à pleine puissance.

Brûlant sur place, et la pauvre créature sous contrôle, et les monstres ailés, les monstres zélés qui la contrôlaient.

Pour le compte de qui ?

Ou de quoi ?

Il grilla, ainsi, la moitié des affreux morts-vivants. Des pitoyables zombies.

Tandis que Renaud et Sze-Sze, galvanisés, soulevés par la même fureur sauvage, détruisaient l'autre moitié.

La pensée qu'il pût subsister, dans ces cadavres ambulants, ne fût-ce qu'une *parcelle* de conscience, leur était, subitement, devenue insupportable. Ils avaient fait la seule chose qui pût encore être faite pour ces malheureux...

Mais il y a des limites à l'horreur et tous savaient, au fond d'eux-mêmes, qu'ils venaient de laisser, dans l'aventure, un peu de leur raison.

Un peu de leur âme...

Ils n'étaient plus qu'à deux ou trois kilomètres du campement lorsqu'ils retrouvèrent, enfin, le courage de conclure :

— Il est évident, maintenant, qu'elles en... consomment certains sur place... et qu'elles ramènent les autres jusqu'à l'entité...

— Tous ces squelettes qui en jalonnent la lisière n'appartenaient pas seulement à ceux qui ont essayé d'incendier l'entité !

— Jusqu'où sont-elles capables d'aller les chercher, comme ça... et de les ramener... coûte que coûte... sur des pieds déchiquetés... sur des moignons sanglants...

La voix de Renaud montait périlleusement dans l'aigu. Yann aboya :

— Ta gueule ! Nous aussi, on a de l'imagination !

Des imaginations qui allaient beaucoup trop vite et qui leur présentaient, avec trop de clarté, le défilé horrible des gens qu'ils connaissaient bien... des êtres chers... convertis en automates sanglants, irrécupérables, par l'intervention des guêpes géantes...

Ils l'ignoraient encore, mais l'apparition de ce dernier aspect du phénomène venait de prendre, pour eux, une décision importante.

Il était impossible de continuer vers le sud en laissant les choses telles qu'elles étaient.

Impossible de vivre sous la menace perpétuelle, dans un rayon d'action présentement indéterminable, des sinistres « commandos » de guêpes géantes. Impossible.

Une décision qui ne leur apportait, hélas, aucun moyen d'action efficace contre *l'ennemie*...

CHAPITRE IX

Des trois enfants nés sur la Ceinture Vitrifiée, le jour même du départ pour le Grand Exode, deux ne nécessitaient plus aucune surveillance médicale particulière. Ils avaient été, déjà, rendus à leurs parents. Le troisième, beaucoup plus fragile, devrait séjourner en couveuse quelque temps encore, et dans les quarante-huit heures qui suivirent, deux autres enfants vinrent au monde. Un garçon, une fille. Pendant que l'on procédait, sur place, à la vérification et au nettoyage des véhicules aussi éprouvés que les hommes par la traversée de l'océan végétal.

Quelques-uns seraient abandonnés : ceux qui, de toute façon, ne tarderaient pas à tomber en panne. Après récupération méthodique de tous les éléments, de toutes les pièces qui pourraient servir, ultérieurement, à prolonger l'existence des autres. Le matériel, dans son ensemble, était fatigué. A bout de course. Autant sinon plus que la race humaine qui depuis peu, avait au moins retrouvé la faculté de se reproduire ! Il fallait le ménager si l'on voulait que, le moment venu, la caravane fût capable du dernier bond qui les conduirait tous jusqu'à leur nouvelle Terre Promise. En admettant qu'un tel endroit pût encore exister, pour eux, quelque part...

Naturellement, toutes les activités du camp au repos se déroulaient dans l'appréhension d'un retour offensif des guêpes géantes, d'une attaque des hommes de l'extérieur et de l'apparition d'un péril inédit, quel qu'il fût.

Dans l'observation rigoureuse, aussi, d'une discipline de tous les instants.

Mais sans illusion, toutefois, sur ce que deviendrait cette discipline, dans les semaines à venir. Aucune batterie de règles édictées par la raison humaine ne résiste à l'usure du temps. Vient toujours le moment où, rien ne s'étant produit depuis quelques jours ou quelques heures, se relâche, inconsciemment, la vigilance. Où le guetteur s'endort. Où la prescription dont on ne ressent plus, au fond de ses tripes, la nécessité, est enfreinte. Et c'est alors que frappe le danger.

Et qu'il tue !

En parallèle, s'organisèrent deux chasses.

La bonne vieille chasse ancestrale au gibier à poil et à plume qui, sans abonder dans le secteur, s'y manifestait sous des formes aussi nombreuses que variées.

Et la chasse aux informations.

Par le biais d'incursions de plus en plus profondes en territoire supposé hostile.

Ou dont les populations, à défaut d'hostilité, n'éprouvaient aucune attirance envers les nouveaux venus. Ne faisaient aucun effort pour communiquer avec eux. Les considéraient, selon toute évidence, comme des intrus dans leur domaine.

Car elles existaient, ces populations. Les biodétecteurs de bord indiquaient, partout alentour, la présence de la vie. Présence diffuse des espèces animales survivantes. Mais aussi, de loin en loin, présence d'une « masse biologique » dont l'impor-

tance devait correspondre à quelque communauté humaine.

Devait correspondre et... correspondait ! Il arrivait aux patrouilles de tomber sur des emplacements de bivouacs récemment abandonnés, aux feux encore tièdes. Quoique réduite, une population humaine occupait cette région. Mais n'éprouvait pas le désir d'entrer en contact avec des représentants de leur race portés par des véhicules dont les plus vieux d'entre eux devaient avoir gardé le souvenir. Essentiellement nomades, ils avaient appris — réappris — en quelques décennies, l'art de se disperser rapidement, à l'approche d'un péril, dans une nature dont l'exubérance envahissante leur facilitait la tâche.

— Ça signifie qu'ils postent des guetteurs... des sentinelles avancées chargées de les alerter suffisamment à temps pour qu'ils puissent déguerpir... avec toutes leurs possessions terrestres !

— Donc, en veillant au grain, on devrait pouvoir repérer une de ces sentinelles...

— Et lui mettre le grappin dessus !

— Plus facile à dire qu'à faire... avec tous ces feuillages...

— Imaginez qu'ils soient postés dans les arbres...

— Comme s'ils avaient besoin de ça pour se planquer ! Rappelez-vous que lorsqu'ils ont voulu s'approcher de nous, sans trahir leur présence, ils l'ont fait !

— Avec des intentions que chacun peut imaginer...

— Et que nos propres guetteurs n'ont rien vu, rien décelé, jusqu'à ce qu'ils soient presque sur nous...

— Szans nos bonnesz amies les guêpes pour les débuszquer...

La plaisanterie de Sze-Sze fit long feu. Personne n'avait envie de cultiver ce genre d'esprit. Stoppés

au centre d'un camp fraîchement déserté, ils avaient mis pied à terre et marchaient de long en large, la main sur la crosse du pisplas, en échangeant des considérations désabusées. Ils savaient, par expérience, qu'ils ne trouveraient rien dans cette clairière où rôdait une odeur de feu de bois éteint à la hâte et de viande grillée.

Mêlée à la puanteur de la transpiration et de la crasse et des excréments semés çà et là.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On se rentre bredouilles, comme les autres jours ?

— Pas complètement bredouilles, tout de même !

L'allusion visait les deux gros sangliers amarrés derrière les puces. Yann releva :

— Exact ! On n'est pas bredouilles ! Mais cette chasse-là, d'autres que nous s'en occupent, le long de la rivière... Notre activité principale, à nous, c'est la chasse aux infos. Et jusque-là...

— Tu regrettes qu'on ait pris le temps de tirer ces deux cochons ?

— Je le regrette d'autant moins qu'on va leur faire un cadeau, à nos invisibles !

Sur l'ordre de Yann, et malgré quelques grognements désapprobateurs, la plus grosse des deux bêtes, une masse de viande parfaitement hideuse, fut déposée sur une large pierre plate, près des cendres froides du feu éteint.

— Tu clois qu'ils attendent aplès nous poul se ploculer de la balbaque ?

— Non, Cli-Cli... Mais peuvent-ils tuer souvent des pièces de cette importance ? Et c'est un geste de bonne volonté dont la signification paraît universelle, non ?

Yann haussa les épaules.

— Pour capturer l'un d'entre eux, il faudrait organiser une battue de grande envergure, et nous ne pouvons pas nous permettre d'éparpiller nos

forces et nos armements... surtout dans un milieu qu'ils ont l'avantage de connaître beaucoup mieux que nous !

Ils joignirent à l'offrande un lambeau d'étoffe blanche attachée à un bâton que Sze-Sze enfonça, d'un coup violent, dans la carcasse du sanglier.

— Szi y comprennent pas qu'on veut leur parler, avec sza...

La signification de nombreux symboles jadis universels avait dû se perdre, au cours du dernier demi-siècle. Mais on pouvait espérer que certains des hommes de l'extérieur se souviendraient encore de ce que voulait dire un drapeau blanc.

⁂

Les micros extérieurs des puces recueillirent les cris, le lendemain matin, à l'approche de la clairière, et les transmirent, amplifiés, aux équipages des trois véhicules. Terreur ? Souffrance ? Plus probablement, quelqu'un mourait de peur, *et* souffrait, droit devant eux, dans la direction de la clairière. Et lançait aux quatre vents sa douleur et son épouvante...

— Vous entendez ça, les gars ?

— Faudrait être sourd !

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— On dirait qu'ils torturent quelqu'un, là-bas, dans la clairière...

— Un piège ?

— Absurde ! Je ne sais pas ce que tout ça veut dire, mais un silence absolu me paraîtrait beaucoup plus inquiétant...

Ils se séparèrent pour aborder, dans trois directions différentes, le lieu du rendez-vous suggéré la veille. A mesure que se rapprochait la clairière, les

hurlements se succédaient à cadence de plus en plus rapide, avec une intensité de plus en plus grande.

Puis ils cessèrent, brusquement, cédant le pas à une respiration rauque, haletante, à de brefs sanglots coupés de quintes rocailleuses.

— Je vous dis qu'ils sont en train de torturer quelqu'un, là-bas devant ! Je vais les griller sur place, ces ordures...

— Calme-toi, Renaud ! N'oublie pas que nous cherchons des interlocuteurs ! Pas des cadavres !

Quand ils se rejoignirent au centre de la clairière, drapeau blanc et sanglier avaient disparu.

Quant à la signification du symbole, elle avait été correctement interprétée.

Un homme les attendait, dans la clairière.

Mais attendre était-il bien le mot ?

Pour être sûrs qu'il les attendrait vraiment, ses congénères l'avaient lié au tronc d'un arbre. Des cordes immobilisaient ses bras et la partie supérieure de son corps, laissant à ses jambes une liberté relative. Qui lui avait permis de résister — relativement — aux attaques de quelque animal sauvage, probablement un loup, dont ses cuisses portaient les morsures. Vraisemblablement mis en fuite par l'arrivée des « puces », le fauve avait entrepris, avant leur apparition, de dévorer l'homme vivant. Littéralement. Ses jambes n'étaient plus qu'une immense plaie déchiquetée, avec d'affreux lambeaux pendants. Mâchonnés. Horribles. Happé au passage, le pied dont le malheureux avait tenté de se servir pour frapper la bête et l'éloigner de lui gisait, presque arraché, dans la poussière. Seuls, quelques tendons sanglants le reliaient encore au reste du prisonnier...

— Dieu szait que je szuis pas un grand szenszible... mais szi je tenais szesz enfants de szalauds...

Ils coupèrent les cordes. Installèrent le type sur

une civière. Enduisirent ses jambes mutilées d'une pommade cicatrisante. Anesthésiante.

— Doc !

— Oui, Yann ?

— Tu crois qu'il peut s'en tirer ?

— J'en doute. Rien que la perte de sang...

— Alors, tu me le stimules et tu me l'euphorises au maxi. Il faut qu'il parle !

L'homme reprit connaissance en criant, à la seconde piqûre. Il découvrit, très vite, qu'il n'était plus attaché au tronc d'un arbre, en butte aux assauts meurtriers d'un fauve, mais allongé sur une sorte de couche, en plein air, et que ses jambes ne le faisaient plus souffrir. En outre, les étrangers qui l'entouraient ne semblaient lui vouloir aucun mal. Graduellement, la terreur abjecte qui hantait son regard s'estompa. Moitié sous l'influence de toutes ces impressions rassurantes qu'il enregistrait. Moitié sous l'influence des sédatifs qui coulaient dans ses veines...

Ils le contemplèrent un instant, en silence. C'était un vieillard auquel il semblait impossible de fixer un âge quelconque. Quatre-vingts ans ? Plus de cent ? Mais pouvait-on vivre plus de cent ans, hors de l'environnement thérapeutique sophistiqué des villes ? Profondément incrusté d'une crasse grise devenue partie intégrante de sa peau crevassée, son visage de cuir faisait de lui une créature végétale et quasi minérale. Comme une vieille racine déterrée et livrée, sans eau, à l'ardeur du soleil.

Il tenta de parler, n'y réussit pas, et quelqu'un se pencha pour lui donner à boire.

— Doucement, mon vieux... Tu n'as plus rien à craindre...

Redoublant d'efforts, il exhala faiblement :

— D'où... venez... vous ?

Non pas « Qui êtes-vous ? » Peu importaient les

noms, les fonctions que l'on avait exercées. Seule, comptait l'origine.

Doc Claasen riposta, bienveillant :

— De Paris-sur-Ciel, la ville-parterre, tu sais? Au-delà de...

Une expression de haine atroce convulsa le masque torturé. Soulevé par un violent haut-le-corps, l'homme parut vouloir cracher au visage du médecin. Mais il n'avait pas de salive...

Yann intervint doucement :

— Nous avons traversé l'océan végétal...

— Personne...

L'homme secouait la tête, et le sens de la réplique amorcée était clair :

— Personne ne peut traverser l'océan végétal!

— Pourtant, nous l'avons fait... Grâce aux armes et aux machines puissantes qui nous restent d'avant...

— Avant... Avant...

Il répéta le mot, deux ou trois fois de suite. Avec des intonations différentes... Avant... j'ai connu avant... Avant... je regrette avant.... Avant... il n'y aura plus d'avant!

Les yeux de l'homme chaviraient. Son cerveau perdait le contact. Il fallait absolument retenir son attention. L'empêcher de se « déconnecter », durant quelques précieuses minutes...

— Sz'est tes copains qui t'avaient fiszelé comme sza? Pour pas que tu te barres?

Intervention salutaire. Galvanisé par sa colère intérieure, l'homme les voyait, de nouveau. Comprenait leurs questions. Trouvait l'énergie d'y répondre :

— C'est Cyclope! Le fumier! Personne ne voulait... alors...

Alors, ils l'avaient élu d'office, lui, le vieux,

l'inutile. Et pour être sûrs qu'il soit toujours là, quand reviendraient les visiteurs...

En fait, ils avaient failli manquer leur coup. Une heure ou deux de plus, et ce qui serait resté du vieillard eût été définitivement inapte à jouer le rôle qu'ils lui avaient assigné. Celui d'un enregistrement. D'une banque de données que le vieux avait mis une vie à remplir et que par la faute d'une bête affamée, Yann et ses amis n'avaient plus que quelques minutes pour exploiter à fond...

— Ecoute, bonhomme... Si on vous a laissé la carcasse d'un sanglier fraîchement tué, c'est qu'on ne vous veut pas de mal...

— Vous le savez, maintenant, tous autant que vous êtes : nous avons des armes et des engins de transport... et des moyens de protection contre les guêpes géantes, et nous pouvons vous aider...

— En retour, nous avons besoin d'informations... De certains renseignements sur ce monde de l'extérieur que nous connaissons mal...

Bout des doigts palpant en permanence le pouls du vieux, doc Claasen leur fit signe de ne pas se fatiguer. Prépara, vivement, une autre seringue. La banque de données était riche. Riche des expériences de toute la vie d'un vieil homme. Mais contrairement à ses homologues artificiels, on ne pouvait, en pressant simplement quelques touches, lui faire restituer telle ou telle partie de tel ou tel « programme »...

Yann remarqua, du coin de l'œil, que Sze-Sze, Cli-Cli et Renaud ne cessaient de balayer, du regard, les abords de la clairière. Une bonne chose qui lui permettait de consacrer toute son attention, toute son énergie au problème de l'heure. Lui-même n'appréhendait, dans l'immédiat, aucune manifestation violente. Qui du reste eût été contraire à la logique de la situation. L'abandon de ce vieillard, en

échange de la carcasse de sanglier, prouvait que ceux de l'extérieur n'étaient pas hostiles à une prise de contact. Qu'il eût fallu l'attacher témoignait éloquemment de la crainte que leur inspiraient ces nouveaux venus possesseurs d'engins mécaniques et d'armes redoutables. A la limite, ce n'était pas leur faute si quelque sale bête avait bouffé les jambes de leur messager !

— Je viens probablement de l'achever, avec cette dernière piqûre, Yann... mais il va retrouver sa lucidité pour un bon quart d'heure... j'espère !

Yann se pencha, derechef, sur le vieillard qui rouvrait, dans le vide, des yeux immenses.

— On va te tirer de là, bonhomme...

— Mes jambes... je ne les sens plus du tout...

— C'est parce qu'on te les a soignées... pansées... durant ta syncope... Tu auras des cicatrices, mais tu remarcheras... Dans un mois ou deux, tu cavaleras comme un lapin...

Pas plus monstrueux de le duper ainsi que de l'avoir ficelé à son arbre ! Mais par quoi commencer, grand Dieu ?

— Les guêpes géantes... Vous devez pourtant avoir l'habitude de leurs attaques... Comment se fait-il que tant d'entre vous se soient laissés surprendre par elles, au lendemain de notre arrivée ?

— Pas d'entre nous... Pas du clan de Cyclope !

Des gens, Cyclope en tête, qui l'avaient voué, sans défense, aux crocs d'une bête sauvage... mais il gardait, intacte, la fierté de son « clan ».

— Pour les guêpes... c'était pas leur jour, naturellement !

Yann fronça les sourcils.

— Comment ça, pas leur jour ?

— Vous ne savez pas ça, les super-esprits de la ville ? Vous n'avez jamais observé qu'elles suivent un cycle ? Elles étaient venues l'avant-veille...

C'était pas leur jour... Pour ça que les autres se sont fait avoir... en venant vous espionner !

Ils avaient donc, en traversant l'océan végétal, bouleversé, dans une certaine mesure, un ordre, un équilibre établis de longue date.

— Pourquoi cet autre clan... et le tien... restent-ils à portée du vol des guêpes ?

Un rictus de mépris déforma, brièvement, les traits déjà chaotiques du vieillard.

— Qui connaît la portée du vol des guêpes ? Et vers le sud, il y a les autres clans... On n'envahit pas le territoire des autres clans !

Il haussa les épaules, visiblement médusé par tant d'ignorance crasse.

— Les guêpes prennent leur dû... et ça vaut beaucoup mieux qu'une guerre entre clans !

Yann soupira. Le monde de l'extérieur se dévoilait peu à peu. Avec ses mystères et ses évidences.

— Le chef de ton clan... Cyclope, c'est ça ? Comment peut-on le trouver ?

Ils s'entre-regardèrent, car le vieillard s'était mis à rire. D'un rire paisible qui exprimait une gaieté réelle. Une gaieté profonde. Tempérée par les sédatifs dont il était bourré.

— On ne trouve pas Cyclope, super-esprit ! C'est Cyclope qui te trouve... quand il en a envie ! C'est un fumier, Cyclope ! Une ordure ! J'espère qu'il crèvera sous les guêpes, pour m'avoir fait ce qu'il m'a fait ! Mais ça m'étonnerait parce que c'est lui le plus fort ! Et le plus malin ! Hahaha ! On ne trouve pas Cyclope, super-esprit ! C'est Cyclope qui te trouve ! Il est là, Cyclope ! Il est là, tout autour ! On ne trouve pas Cyclope... C'est lui qui...

Comme un vieil enregistrement répétant interminablement, en boucle, la même idée fixe. Yann leva les yeux vers doc Claasen et le médecin secoua la

tête. C'était la fin. Le bonhomme avait épuisé son programme.

Il mourut en comprenant, in extrémis, qu'ils l'avaient dupé, avec leurs promesses de guérison. En les maudissant, pour ça, de ce regard effroyablement lucide que les mourants ont, parfois, à l'ultime seconde.

Yann se redressa, lentement. L'esprit ailleurs. Ils avaient appris quelques petites choses. Importantes, certes, mais un peu courtes, malgré tout, pour leur permettre d'aller plus loin. Pas sans informations complémentaires...

— Je me demande ce qu'il a voulu dire en affirmant que Cyclope était là, tout autour...

Seule, l'attention qu'il avait consacrée aux paroles du vieillard l'avait empêché de concevoir, jusque-là, une réponse évidente qu'il lut, tout à coup, sur les visages de ses amis.

Sze-Sze suggéra, dans un souffle :

— On compte juszqu'à trois et on replonge dans nos puszes, d'accord ? Attenszion... un !

Mais le temps d'ébaucher le mouvement, de s'orienter dans les directions adéquates, une nuée de flèches s'abattait dans la clairière.

« Cyclope est là, tout autour ! » n'avait pas traduit une conviction mystique d'ubiquité.

Mais le fait pur et simple que la clairière était cernée. Bouclée, de tous côtés, par les membres du *clan* de Cyclope.

CHAPITRE X

D'instinct, ils s'étaient figés, la main sur la crosse de leur arme.

Aucune flèche ne les avait touchés. Toutes s'étaient fichées dans le sol, entre eux et les puces. Il ne s'agissait donc pas d'une attaque, mais d'un avertissement. Conforme, se remémora Yann, à la logique de la situation ! Que Cyclope et son clan veuillent aborder cette prise de contact mutuellement désirée en position de force, ça aussi, c'était logique. Toute discussion qui n'avait pas lieu sur un pied d'égalité était vouée, d'avance, à l'échec. Il chuchota :

— Ne levons pas les mains en ayant l'air de nous rendre… mais montrons-les bien ouvertes, devant nous… en signe de paix.

Les mains vides tenues loin des armes. Encore un symbole qui n'avait pas dû, en quelques décennies, perdre sa signification. Tous firent ce que demandait Yann. Qui attendit quelques secondes de plus avant de lancer d'une voix forte :

— Cyclope ?

— Qu'est-ce que tu lui veux, à Cyclope ?

— Parler, rien de plus ! Avance, avec ceux de ton clan ! Tu as notre parole que nous ne toucherons pas à nos armes !

— Si vous essayez d'y toucher, vous êtes morts !
— Alors, qu'est-ce qui te retient d'avancer, Cyclope ? Aurais-tu peur ?
— Peur ? Moi, Cyclope ? Vous entendez ça, les gars ?

Suivi d'un concert de gros rires qui venait de partout et de nulle part. Jaillissait des broussailles environnantes et descendait du feuillage touffu des arbres qui entouraient la clairière. Rires outrés, rires exagérés qui ne visaient qu'un seul objectif : impressionner par leur volume. Donc, par leur nombre !

Peut-être aussi par l'insouciance qu'ils affichaient. L'assurance tranquille de la victoire...

Mais l'aspect impressionnant de la chose, c'était que tous ces rieurs aient pu venir occuper leurs positions, tout autour de la clairière, sans trahir leur approche jusqu'au dernier moment. Preuve que tous ces descendants d'une civilisation ultra-mécanisée avaient su retrouver, en un petit demi-siècle, les méthodes de déplacement silencieux des anciennes peuplades primitives opérant dans la brousse. Et ça, oui, ça, c'était réellement impressionnant...

Leur entrée dans la clairière ne le fut pas moins. Précisément à cause de ce silence qui enveloppait leur progression, leur invasion convergente de la clairière. Ils n'avaient même pas l'air de regarder où se posaient leurs pieds nus, et pourtant, aucune brindille ne craquait sous leurs pas. Ils tenaient tous, du poing gauche, l'arc en travers de leur poitrine, et le talon de la flèche empennée coincé entre deux doigts de la main droite prête à tendre la corde et lâcher le projectile en un temps record. Seul, Cyclope n'avait pas d'arc, mais un gros revolver pendant sur chaque hanche. Deux antiquités ressorties de quel musée ? Etaient-elles chargées ou leur port ostensible n'était-il qu'un bluff ? Sa carrure, en tout cas, sa musculature n'en étaient pas un. Cyclope

était un géant dont l'allure de gorille s'accompagnait vraisemblablement d'une puissance titanesque. Quant à son surnom, il ne le devait pas à la perte d'un de ses yeux incroyablement bleus, mais à la présence, au milieu de son large front, juste au-dessus de la racine du nez, d'un nœud de tissu cicatriciel affectant, vaguement, la forme d'un troisième œil.

Souvenir de quelle ancienne blessure ? Avait-il, par quelque miracle, échappé à une attaque des guêpes géantes ?

Méthodiquement, les archers silencieux se répartissaient dans toute la clairière, récupérant, au passage, une des flèches fichées dans le sol. Chacun la sienne ? Ou bien les estimaient-ils suffisamment standard pour ne pas faire la différence ?

En y réfléchissant un peu, c'était la première solution qui, de loin, restait la plus vraisemblable.

Cyclope se campa, solidement planté sur ses jambes écartées, à trois ou quatre mètres du groupe disposé — sans ostentation — de manière à pouvoir observer ce qui se passait dans tous les azimuts.

— C'est toi, le chef ?

La question s'adressait à Yann. Exclusivement. Parce qu'il avait parlé au nom de tous ? Parce qu'il avait un comportement de chef et que ça se sentait, dans son attitude vis-à-vis des autres et dans celle des autres vis-à-vis de lui ?

Il répondit :

— C'est moi !

Sans joie particulière. Mais pouvait-il, à présent, fuir ses responsabilités ?

Les yeux bleus de Cyclope se teintèrent de ruse.

— Le chef de ces cinq-là ou du clan réuni, là-bas, dans la plaine ?

Yann, en un éclair, pesa le pour et le contre.

Cyclope, dans son crâne épais, mijotait-il une prise d'otage ? Mais d'un autre côté...

— Le chef du clan réuni, là-bas, dans la plaine !

— Parfait...

Le ton du colosse sous-entendait qu'il n'aurait discuté avec personne d'autre. Chef à chef. Rien de moins.

— Tu t'appelles comment ?

— Yann.

— Est-ce que tu te rends compte, Yann, que j'aurais pu vous faire tuer tous ?

Il ajouta, non sans une satisfaction indicible :

— Toi compris... chef Yann ! Et je peux le faire encore !

La minute de vérité. Celle d'où découlerait tout le reste.

Clairement, distinctement, Yann martela :

— Je ne crois pas que tu l'aurais pu. Je ne crois pas que tu le puisses encore !

— Non ?

— Non, je ne le crois pas.

— Pour quelle raison ?

— Tu vas voir...

Il fit un premier pas avec l'intention de s'écarter du groupe, mais Sze-Sze, devinant ce qu'il allait dire, s'interposa.

— Un chef est un chef ! Tu ne vas pas t'abaisszer à faire szette démonsztration toi-même, Yann !

Le dévouement envers le chef. Le respect de la dignité du chef. Deux arguments auxquels Cyclope, étant ce qu'il était, ne pouvait demeurer insensible. Et les yeux asymétriques de Sze-Sze, plongés, de guingois, dans les yeux de Yann, ordonnaient... suppliaient : « Ne proteste pas ! Laisse-moi faire... »

Subjugué, Yann accorda, d'un petit geste, la permission demandée, et Sze-Sze se retourna, triomphant, vers le chef du clan adverse.

— A ta diszposziszion, chef ! Fais-moi tirer une flèche au cœur par un de tes archers !

Jamais les yeux de Cyclope n'avaient été aussi bleus. Deux icebergs dans la lumière froide du pôle... Mais il était évident qu'en lui donnant du « chef », à lui aussi, en lui témoignant le même respect qu'à son propre chef, Sze-Sze, bon psychologue, avait gagné la partie. Transféré l'intérêt de Cyclope du personnage de Yann à sa propre personne.

Sur un nom lancé d'une voix impérieuse, un archer prit position, à l'orée de la clairière, en face de Sze-Sze. Un autre géant, presque aussi grand que Cyclope, avec des bras énormes et un arc à sa dimension, assorti de flèches massives dont la force de frappe devait être considérable...

Yann chercha le regard du docteur Claasen, et la tête blanche esquissa un minuscule signe affirmatif. Approbateur. C'était bien comme ça. Sze-Sze avait fait ce qu'il fallait en prenant sa place. Bien sûr, les minces combinaisons de tissu indéchirable, issu de la vieille recherche spatiale, qui les moulaient des pieds jusqu'au cou, étaient réellement impénétrables, fût-ce à ces projectiles tombés en désuétude, les balles de fusil et de revolver. Mais naturellement, pas plus que les antiques gilets pare-balles, elles ne protégeaient de l'énergie cinétique des impacts, et Sze-Sze possédait incontestablement les muscles pectoraux les plus aptes à encaissser le choc pur et simple de la flèche... Un peu rasséréné, mais incapable de maîtriser son agitation, son inquiétude, Yann reporta son attention sur l'archer, vit qu'il achevait de bander son arc... Qu'il visait...

Trop haut ! A cette courte distance, compte tenu de la puissance apparente de son arme, il visait trop haut pour frapper au cœur. Il visait la figure !

Puis l'archer rectifia légèrement son angle de

visée, et dans un sifflement meurtrier, la flèche vint percuter avec une force terrible, juste au niveau du cœur, la poitrine ostensiblement bombée de Sze-Sze.

Yann ferma les yeux. Les rouvrit. Sze-Sze n'avait même pas chancelé. Et ses traits brièvement convulsés avaient retrouvé, déjà, leur désordre habituel. Pourtant, la flèche avait fait mouche. S'était enfoncée... Non, elle retombait à terre, sur une contraction du muscle meurtri, pénétré d'un centimètre ou deux par la pointe acérée... gainée de tissu indéchirable...

L'attention fascinée de toute l'assistance était sur cette flèche et quand elle s'en détacha, Yann, Cli-Cli et Renaud avaient dégainé leur pisplas, en souplesse. Avec un léger décalage, doc Claasen et le sixième homme firent de même. L'instant d'après, Cyclope constatait le fait. Extériorisant sa contrariété par une contraction spasmodique de son mufle bestial. Yann souligna :

— Situation différente de celle que tu imaginais, hein, Cyclope ? Non seulement vos flèches ne peuvent pas nous tuer, mais au moindre signe offensif de votre part, nos pisplas vous balaient, en rond. Nous sommes six. Chacun soixante degrés à couvrir... Une rigolade !

Et Sze-Sze, remis de la secousse qu'il venait de subir, précisa :

— Sze szerait pareil avec les balles de tes pétoires, tu szais ! Tu veux en faire l'exzpériensze ?

Il y eut une sorte de temps mort. Au bout duquel Cyclope se fendit d'un sourire contraint.

— Les munitions sont trop précieuses pour qu'on les gaspille par amusement !

Levant ses deux bras croisés au-dessus de sa tête, il les écarta, d'un geste sec qui signifiait : « Repos ! Pas de bagarre pour le moment ! »

Et lentement, comme à regret, les flèches rejoignirent les carquois sanglés en travers des dos et les arcs se suspendirent aux épaules. Sans un bruit perceptible. Dans le même silence incroyable.

Au sein duquel Yann se demanda, avec une sorte de détachement scientifique, s'il y avait encore réellement des balles dans les revolvers de Cyclope, ou si le géant ne marchait pas, depuis des années, sur un bluff assez extraordinaire.

— Les preuves étant faites, discussion d'égal à égal, Cyclope ? Sans aucun sentiment de supériorité, de part ni d'autre ?

— D'égal à égal ! Mais je pose les premières questions !

Yann haussa les épaules, en rengainant son pistolet à plasma.

— Sans problème. Quelle est la première ?

— D'où venez-vous ?

— De Paris-sur-Ciel.

Durant quelques secondes, la clairière s'emplit de la pétarade buccale des crachats expectorés par toute la troupe.

— Vous voulez dire que vous avez traversé l'océan végétal ?

— Exact !

Une rumeur incrédule s'enfla, que Cyclope trancha net, d'un grand geste violent, vociférant avec une fatuité ineffable :

— C'est ce que vous pensez tous ! Parce que vous ne pensez pas !

Martelant son ample poitrine de ses gros poings noueux :

— Moi qui réfléchis... moi, je sais qu'ils ont pu le faire ! Ce qui m'intéresse, c'est pourquoi l'ont-ils fait ? Hein, vous autres ? Pourquoi avez-vous quitté les villes-corolles ?

Yann n'hésita qu'une demi-seconde. Pas question

de perdre la face en avouant que les villes-corolles étaient devenues invivables...

— Parce que nous estimions stupide de rester plus longtemps coupés des gens de l'extérieur... Parce que nous avons besoin les uns des autres... Parce que nous pouvons nous apporter, mutuellement, beaucoup de choses...

— Lesquelles ?

— Il est trop tôt pour en préjuger... Mais il nous semble que le premier problème à résoudre est celui des guêpes géantes...

Une nouvelle rumeur s'éleva, mi-incrédule, mi-hostile, que Cyclope fit cesser de la même façon.

— Silence ! Moi, je sais qu'ils peuvent le faire ! Eux, les super-esprits des villes-corolles...

Même lui, il dut s'interrompre pour laisser éclater le concert évidemment rituel des crachats, à la simple mention des villes-corolles et des « super-esprits » qui les peuplaient. Enfin, il put enchaîner :

— ... eux, ils avaient trouvé le moyen de chasser les guêpes géantes... en les rabattant de notre côté !

La rumeur méprisante devint clameur haineuse. Cyclope l'apaisa d'un geste. Il semblait prendre un plaisir intense à cette activité de chef d'orchestre. Yann attendit le retour du silence pour riposter doucement :

— Nous n'avons *jamais eu* de guêpes géantes dans les villes-corolles !

Un chœur de crachats plus tard :

— Nous n'avons découvert leur existence... et l'importance de l'océan végétal... qu'en accomplissant sa traversée... Si c'est nous qui chassions les guêpes et les rabattions de votre côté, ce n'était dû à aucune intention, à aucune activité délibérée de notre part !

Une fois de plus, Cyclope apaisa, d'un grand coup de gueule, la rumeur naissante.

— Je ne sais pas si vous ignoriez l'existence des guêpes géantes, homme des villes-corolles... *Silence !*... Ce que je sais, c'est que maintenant que vous avez traversé l'océan végétal et que vous voilà, comme nous, exposés à leurs dards, vous allez faire le maximum pour résoudre le problème !

Il crevait de fierté d'avoir énoncé un tel argument, et dans un certain sens, il y avait de quoi : sa logique était impeccable.

Doc Claasen intervint, avec toute l'humilité qui s'imposait, en la circonstance :

— C'est le langage même de la sagesse, Cyclope ! Le langage d'un chef avisé et lucide... N'accepte jamais une alliance offerte que si les intérêts de ceux qui te l'offrent coïncident avec les tiens !

Cyclope parut réfléchir un moment. Mais peut-être prenait-il simplement le temps d'assimiler le sens de ce qu'il venait d'entendre ?

Puis il éclata d'un rire écrasant, torrentiel, qui se répercuta dans toute la clairière.

— Tu me plais, toi, le vieux ! Tu n'es pas né de la dernière averse ! Et tu dis les choses comme elles sont ! J'aime ça. J'accepte d'envisager une alliance. Mais la première discussion aura lieu chez moi. Au milieu de mon clan. D'accord ?

⁂

Plus la journée s'avançait, plus ceux des villes-corolles étaient obligés d'admirer l'organisation du clan de Cyclope.

Côté mâle, entraînement intensif et discipline quasi militaire. Mais quelles que fussent les activités, tir à l'arc, lancers sur cibles mouvantes, combat à main nue ou à l'arme blanche, Cyclope était, dans chacune d'elles, plus fort, plus adroit que le plus fort, le plus adroit de ses hommes. La seule hiérar-

chie tacitement admise, celle de la force et de la compétence...

Côté femelle, sujétion totale et dressage aux multiples obligations d'un nomadisme stratégique qui impliquait la nécessité d'être toujours prêts à des déplacements-éclairs, avec armes et bagages.

Et nourrissons !

Car ils avaient des nourrissons. Et des jeunes de vingt à trente ans. Et des enfants. Et des adolescents de tous âges intermédiaires. Et pas mal de femmes enceintes... Chez eux, n'avait visiblement pas existé ce hiatus de trois décennies durant lesquelles aucun bébé n'était venu au monde...

Puis Yann remarqua que nombreux étaient ceux, de deux-trois à vingt ans et plus, qui n'appelaient pas Cyclope Cyclope, mais « Le Père ». Et Cyclope accueillit la question avec une joie qui en disait long sur la hâte qu'il avait d'y répondre :

— Non, ce n'est pas un titre symbolique employé au sens figuré... Je suis leur père à tous... Le seul homme fertile du clan, et quand on s'en est aperçu, à l'époque, j'ai ensemencé, à tour de rôle, toutes les filles nubiles durant leurs périodes fécondes... Mes descendants, aujourd'hui, sont également fertiles, pour la plupart, et certains de ces enfants sont mes petits-enfants...

Passant une main calleuse sur son « œil » frontal :

— On peut dire que tout ce qui, dans le clan, est âgé de moins de trente ans vient de moi !

L'homme était un monstre d'orgueil. Un mégalomane au plein sens du terme. Mais les choses étant ce qu'elles étaient, il avait fait ce qu'il fallait, dans les circonstances données. Transmis le flambeau. Comblé le fossé de la génération perdue. Et peu importait les problèmes de consanguinité... dans un monde où personne n'était plus totalement conforme au prototype originel !

Pendant que doc Claasen examinait et soignait quelques blessés et malades, Yann, à bord d'une des puces, fit, avec Cyclope, ce que le colosse appelait « son tour du propriétaire ».... Le territoire du clan s'étendait sur quelques dizaines de milliers d'hectares renfermant une douzaine de villages plus ou moins bien conservés qu'ils occupaient tour à tour, selon les saisons et les attaques périodiques des clans limitrophes... Gendarmerie nationale... Maison de la culture... Liberté... Egalité... Fraternité... Vestiges presque effacés d'inscriptions archaïques, témoins d'un autre âge... d'un mode de vie qui avait sombré, lui aussi, avec l'ensemble d'une civilisation à bout de souffle...

— A propos... pourquoi ces crachats dès qu'on fait la moindre allusion à Paris-sur-Ciel ?

— C'est bien de là que sont parties les décisions qui ont foutu tout en l'air, non ?

— Schématiquement... oui !

— Et tu t'étonnes qu'on en soit venu à maudire les tout-puissants technocrates du gouvernement d'alors ? Les « super-esprits » concentrés dans les corolles ?

Brusquement, la poigne de Cyclope enserra le bras musclé de son voisin avec une force redoutable.

— Stop !

Yann n'avait rien vu de particulier. Mais sitôt jailli hors de la puce à peine arrêtée, Cyclope esquiva, d'un plongeon, le projectile issu des ruines d'un vieux magasin. Disparut, chargeant comme un fauve, à l'intérieur du bâtiment.

Revint quelques minutes plus tard, portant comme un paquet, sur son énorme épaule, un corps inerte à la tête sanglante.

Yann haussa les sourcils.

— Mort ?

— Assommé, seulement... je pense ! Tu as des cordes, dans ton truc ?

Cyclope attacha sa victime sur le toit de la puce, comme il eût fait d'un animal sauvage. Réintégra son siège en ricanant :

— Ils savent, pourtant, mais c'est plus fort qu'eux... Faut qu'ils viennent fouiner, sans arrêt, sur le territoire des autres !

Yann ne demanda pas — en admettant que la lourde patte de Cyclope ne lui eût pas déjà fendu le crâne — quel serait le sort ultime du prisonnier.

Non par excès de sensibilité... Il en avait trop vu, lui-même, à la faveur des événements qui avaient consommé l'agonie des villes-corolles, pour que la réponse ne lui fût pas complètement indifférente.

CHAPITRE XI

Le jour où les guêpes auraient dû revenir, conformément au cycle constaté par ceux de l'extérieur, passa sans amener leur visite, et Cyclope en conclut :

— C'est votre traversée, avec tous vos engins, qui les a dérangées... au moins dans ce secteur... Elles reviendront ! Probablement dans le délai habituel... Mais à compter du jour où elles ont attaqué, hors cycle, à cause de votre intervention.

La régularité du cycle, en dehors de toute perturbation, suggérait le retour d'une fonction organique telle que la faim, la soif, le sommeil. Mais à une échelle de temps différente. A l'échelle des dimensions et du métabolisme d'une entité capable, entre autres choses, de lancer et de rappeler, « comme des commandos », des nuages de guêpes géantes...

Au matin du jour prévu par le cycle, Yann donna des ordres stricts pour que les consignes préventives fussent observées avec plus de rigueur encore que de coutume. Et partit, avec Morgane, pour assister, dans le camp de Cyclope, à l'attaque probable des guêpes.

Morgane était d'humeur nostalgique.

— Un bout de temps que la « vieille équipe »

n'avait pas eu l'occasion de fonctionner, hein, Yann ?

— Un bout de temps que nous n'avons guère de temps pour nous... et pour Yann Junior ! Je le sais, ma grande, mais ces jours que nous vivons...

— Après toutes ces années que nous avons vécues ! Et nous en verrons la fin, tu crois ?

— Nous en verrons la fin... j'espère ! Quand les guêpes auront disparu...

Morgane eut un petit rire sec et sans gaieté.

— Ce que tu viens de dire ressemble un peu trop à un vieux proverbe défaitiste... Quand les poules auront des dents, ou quelque chose dans ce goût-là !

Yann secoua la tête.

— Qui sait si les poules n'auraient pas de dents, aujourd'hui ? S'il y avait encore des poules !

La puce chemina un instant en silence, et Yann, et Morgane poursuivant, à vide, la ligne de réflexion amorcée par leurs dernières répliques... Qui pouvait savoir si les poules, aujourd'hui, n'auraient pas de dents ? Pratiquée jusqu'à ce que le Grand Chaos détruisît finalement tous les laboratoires, l'ingénierie génétique avait démontré, par l'expérience, que bien des combinaisons, bien des hybridations que l'on avait crues impossibles étaient très réalisables, au niveau de la « double hélice ». Qui savait, dans ces conditions jusqu'où pouvaient aller les mécanismes d'une nature violée ? Déréglée, irréversiblement. Ecartée des voies dessinées par des millions, des milliards d'années d'évolution lente, patiente... Qui avaient rejeté, peu à peu, les alternatives indésirables. Sélectionné les produits et les êtres au mieux du Grand Equilibre Universel...

L'entité n'était-elle pas le résultat, la résultante des forces qui avaient déclenché la Grand Folie Génétique ? Rien de ce que savait l'homme, de ce qu'il avait cru savoir, n'avait plus cours aujourd'hui.

Il fallait raisonner autrement, partir d'autres prémisses...

— C'est là ?

Ils entraient dans le village où Cyclope avait fait un prisonnier, la semaine précédente.

— Pour un jour ou deux, c'est là ! Ils restent rarement en place...

Morgane n'en perdait pas une miette. C'était la première fois qu'elle voyait un village. Quoique né, comme elle, dans une ville-corolle, Yann s'était toujours intéressé, par le truchement d'ouvrages historiques et de films d'archives, à la vie de l'extérieur, aux modes d'existence archaïques. Mais pour sa compagne, la surprise était complète.

— Liberté... Egalité... Fraternité... Pas toute jeune cette inscription, non ? Ça représentait quoi, aux yeux des gens de l'époque ?

Yann haussa les épaules.

— Pas grand-chose. Comme tous les slogans. Trois jolis mots qui riment. Trois impossibilités manifestes, mais que des millions d'hommes ont ressassées toute leur vie... et pour lesquelles ils sont morts, sans en avoir jamais compris le sens !

— Parce qu'ils avaient un sens ?

Yann s'esclaffa.

— Sûr ! Un par personne !

Il montra Cyclope qui, surgi de nulle part, venait d'apparaître dans la rue principale.

— Tu veux qu'on lui demande ce qu'il en pense ?

Morgane frissonna.

— On peut faire confiance à ce type ?

— Non.

— Alors...

— Mais nous avons besoin de lui, et il a besoin de nous pour résoudre le problème des guêpes... Après, il ne songera plus qu'à nous couper la gorge pour s'emparer de nos armes et de notre matériel !

— Charmante perspective !

— Les seules alliances qui vaillent... comme dirait doc Claasen !

Ils mirent pied à terre, à la hauteur de Cyclope. Et Yann comprit, instantanément, que si cet énorme salopard décidait un jour de lui trancher la gorge, ce ne serait pas seulement pour les armes et le matériel. Il était évident que Morgane lui avait tapé dans l'œil. Comparée aux femelles de son clan, bien sûr... Mais l'appétit de ce véritable « père de son peuple » — le seul que l'histoire humaine eût probablement connu, au sens littéral du terme — était décidément insatiable !

Sentant la gêne et la rage de Morgane, sous ce regard qui la violait, Yann s'informa :

— Où sont passés tous tes gens ?

Un bras de gorille engloba l'ensemble du village.

— En sécurité. Ils attendent les guêpes.

— En sécurité ! Dans ces maisons sans portes et sans fenêtres ?

Cyclope exécuta une sorte de révérence. Il paradait comme un paon amoureux. Ravi d'impressionner Morgane.

— Tu n'as jamais remarqué ce sac qu'on porte tous en bandoulière et qui ne nous quitte jamais ?

— Si, mais je croyais...

— Regarde ! Regardez, tous les deux !

En quelques secondes, le sac fut ouvert. Il contenait une longue housse de matière plastique que Cyclope déplia, en un clin d'œil. Dans laquelle il s'allongea. Et dont il boucla, sur lui, la fermeture magnétique. Yann se pencha pour éprouver la solidité du matériau. Il ne résisterait peut-être pas à une pointe de flèche, mais paraissait capable, effectivement, d'opposer aux dards des guêpes géantes une barrière infranchissable. La housse comportait, en outre, un système respiratoire à valve d'une grande

simplicité, probablement inspiré des antiques masques de plongée sous-marine. Toute la manœuvre n'avait pas duré une demi-minute.

Cyclope ressortit de sa housse et se redressa, de toute sa taille, le torse bombé, dans un grand déploiement de souplesse et de coordination musculaire. Guettant, quêtant du regard l'approbation, l'admiration de son unique spectatrice.

A contrecœur, quoique réellement impressionnée, Morgane concéda, dans l'intérêt des relations diplomatiques :

— Extraordinaire !

— Une invention à moi, depuis A jusqu'à Z ! J'ai découvert le stock de feuilles plastiques, mis au point le système respiratoire et fait réaliser le premier prototype, selon mes plans ! Ensuite, j'ai entraîné mes gens jusqu'à ce que le plus lent d'entre eux puisse faire ce que je viens de faire en moins d'une minute. Naturellement, je vais plus vite que tout le monde. Mais il faut un bon quart d'heure pour replier correctement la housse...

Une fois de plus, il crevait d'orgueil. Yann intercala, pour dire quelque chose :

— Comme les parachutes d'antan...

— Les quoi ?

— Aucune importance !

A l'appel de Cyclope, une femelle accourut. Commença, méthodiquement, à chasser l'air emprisonné dans la housse. Puis se mit en devoir de la replier. Avec des gestes précis, solennels, qui revêtaient un caractère presque religieux. Etait-ce le processus habituel et recommandé ? Ou parce qu'il s'agissait de la housse de Cyclope en personne ? Que la femme ne cessait d'observer, à la dérobée.

Lui, ne la regardait pas. Il n'avait d'yeux que pour Morgane, et sous ses braies taillées dans de la toile de jute, son sexe en érection dessinait une bosse

imposante qu'il ne cherchait pas à dissimuler, au contraire. N'avait-il pas à cœur d'être « le plus », en tout ?

Cachant son dégoût, Morgane remonta dans la puce. Elle se réinstallait sur son siège lorsque stridula, dans l'habitacle, la sonnerie préliminaire de la radio de bord.

— Ici, Morgane...

— Approche des guêpes signalée... Elles seront sur nous dans quelques dizaines de secondes...

— Tout se passe bien ?

Elle pouvait entendre, en fond sonore, le hululement de la sirène.

— Tout se passe bien. Et pour vous ?

— On va s'en occuper !

Morgane se retourna vers la rue.

Alors que résonnait, lointain, un appel de trompe.

Qui se reproduisit, plus proche.

Et plus proche encore, à une seconde d'intervalle.

Ils n'avaient pas ou ils n'avaient plus de radio, mais par guetteurs échelonnés, l'alerte leur parvenait avec à peine quelques secondes de décalage. Ce qui, compte tenu de la différence dans les vitesses de propagation entre les ondes hertziennes et les ondes sonores, impliquait une drôle d'organisation, et constituait une sacrée performance !

Cyclope, un instant pétrifié, grondait à fond de poitrail :

— Jamais... Jamais elles ne viennent *si tôt* dans la journée !

Puis, secouant sa transe, il plongea vers sa housse en bousculant la femme occupée à la replier.

Mais visiblement, quelque chose ne tournait pas rond ! Ou la housse n'était pas prête à se redéplier dans les conditions habituelles, ou dans sa précipitation, il ne l'avait pas attrapée dans le bon sens, car au bout d'un petit moment, il la rejeta sur le sol, en

vrac, repoussant, avec impatience, la femme qui tentait de l'aider.

L'instant d'après, il lui arrachait son sac, d'un geste dont la violence envoya la malheureuse rouler à trois pas, les quatre fers en l'air. Puis il s'engouffra dans la maison la plus proche. D'où montait à présent, comme de l'ensemble du village, la rumeur craquante des centaines de housses simultanément dépliées. Et nul doute que Cyclope ne fût déjà en train de reproduire, avec la même virtuosité, la manœuvre qu'il avait accomplie, quelques minutes plus tôt, pour les beaux yeux de Morgane !

Indécis, dépassé par la succession rapide des événements, Yann réintégra la puce tandis que la femme se relevait, affolée. S'efforçait de démêler la housse roulée en boule de Cyclope. Elle semblait sur le point d'y parvenir lorsqu'elle fit une nouvelle fausse manœuvre qui concrétisa l'impossibilité de son projet. Apparemment, elle en avait retourné l'une des extrémités, et s'affolait de plus en plus, à mesure que passait le temps. Enfin, complètement paniquée, elle empoigna la housse et courut vers la maison. Mais trébucha, presque tout de suite, et retomba de tout son long. Sa tête heurta violemment le bord du trottoir.

Yann allait ressortir de la puce quand Morgane le retint par l'épaule.

— Ne sois pas stupide ! Tu ne vas pas risquer ta peau alors que c'est Cyclope lui-même qui...

Elle n'avait pas terminé sa phrase que la première guêpe géante s'abattait sur le corps inerte. Ils virent, distinctement, le dard s'enfoncer, de trois centimètres, dans une cuisse dénudée. Yann n'eut que le temps de refermer sa portière. Les arrivées de guêpes géantes se succédaient, maintenant, à cadence de plus en plus rapide. La nuée éclipsait le

soleil, engendrait un crépuscule artificiel qui planait sur le village, et les monstres ailés pleuvaient dru...

Tres vite, la souffrance ranima la femme inconsciente. Elle tenta de se relever. Retomba encore. Elle tenta de hurler. Une guêpe s'enfourna dans sa bouche. Elle arracha, des deux mains, celles qui lui crevaient les yeux. D'autres les remplacèrent pendant qu'une, au moins, s'accrochait à chacun de ses doigts. La malheureuse disparaissait, à présent, sous une carapace continue, bourdonnante. Lui vint alors l'idée de se rouler par terre, afin d'en écraser le maximum, mais deux autres prenaient aussitôt la place de chaque bête écrasée...

— Yann ! Regarde !

Par une des rares trouées laissées dans la nappe noire et grouillante dont les centaines de dards s'escrimaient futilement contre la paroi de plastoglas, Morgane désignait les silhouettes nouvellement apparues, entre les maisons mortes qui s'alignaient de part et d'autre de l'artère principale du village... Une dizaine d'hommes et de femmes, complètement nus, les mains liées derrière le dos... Débusqués, chassés par les guêpes hors d'un des bâtiments... Hurlant et livrant leur course sans espoir contre la multitude des meurtrières véloces... contre la mort !

Yann montra un des hommes qui venait droit sur eux, aveugle déjà, selon toute vraisemblance...

— C'est celui que Cyclope a capturé dans ce village même, il y a quelques jours... Je sais, maintenant, ce qu'ils font de leurs prisonniers !

— Yann... C'est horrible !

— Horrible... mais logique ! Faute de pâture, les guêpes s'attarderaient, sans doute, et ils ne peuvent certainement rester qu'un temps limité, dans leurs housses de protection... En leur abandonnant de la viande fraîche, ils écourtent leur propre calvaire !

Logique, en effet... Cyclope était l'être le plus

logique qu'il leur eût été donné de rencontrer! Organisateur d'une troupe nombreuse et bien entraînée, inventeur et promoteur de ces abris individuels portatifs, il n'hésitait, ni devant le fait d'offrir aux guêpes de la nourriture vivante, ni devant le sacrifice éventuel d'un membre de son propre clan, si ledit sacrifice était nécessaire à sa propre sauvegarde.

Logique ! Le type même du *survivant !* De celui qui surnage toujours, coûte que coûte.

Même s'il lui faut, pour surnager, noyer tous les autres !

Morgane râla :

— Partons, je t'en prie… Je n'ai pas envie de voir s'ils vont être dévorés sur place ou transformés en zombies comestibles… à l'intention de l'entité !

Yann hocha la tête. Morgane semblait à deux doigts de la crise de nerfs et il y avait de quoi. Mais ils étaient là en observateurs. Pour recueillir des informations. Et fuir au milieu du spectacle ne serait pas une attitude très courageuse.

Il le lui dit gentiment. Elle soupira :

— C'est vrai… La vieille équipe…

Et se renversa sur son siège. Fermant les yeux pour ne plus voir, comme sous l'objectif d'un microscope, les mandibules hypertrophiées travailler dans le vide, pressant ses paumes sur ses oreilles pour ne plus entendre le crépitement des poignards chitineux, contre le plastoglas translucide.

Longtemps après, elle rouvrit les yeux, libéra ses oreilles. Au nom de la « vieille équipe », elle avait triomphé de sa défaillance…

La confrontation parut durer des siècles.

Et soudain, ce fut l'essor, l'envol général… A un moment donné, il y avait ces masses grouillantes, répugnantes… L'instant d'après, il n'y avait plus que

les cadavres écorchés, sanguinolents, horribles... mais que n'animait plus ce grouillement infernal...

Si soudain, l'essor, si général, l'envol, qu'il apparaissait, avec une certitude aveuglante, que cette soudaineté, cette simultanéité, ne pouvaient pas être fortuites... ne pouvaient être que la conséquence d'un appel radio... non, pas d'assimilation abusive, anthropomorphe, impliquant la notion de *langage*... d'une impulsion électromagnétique émise par l'entité.

La preuve renouvelée que l'entité constituait, globalement, ou recelait, en quelque point de son organisme complexe, un émetteur bionique assez puissant, capable des modulations susceptibles de transmettre les infos nécessaires au maniement, et de sa propre structure végétale, et des éléments animés, des éléments animaux dépendant de cette structure.

Aujourd'hui, par exemple, pas de guêpes convoyeuses de zombies inconscients, déjà morts sur pied, réduits à leurs seules fonctions motrices... Rien que des butineuses de sang et de chair remportant chacune sa dose de nectar nouvelle manière...

Alors ?

Choix délibéré, de la part des mini-vampires innombrables ?

Certainement pas.

Donc, télédicté par l'organisme-mère. Donc opérant sur quelque fréquence mystérieuse...

Avec une exclamation étouffée, Yann empoigna le bras de Morgane. Résuma, en quelques mots, les pensées qui l'occupaient. Ajouta :

— Je sentais qu'il y avait là quelque chose qui m'échappait, Morgane... et je crois que je viens de mettre le doigt dessus... Souviens-toi... juste avant l'attaque... comment l'alerte nous est-elle parvenue ?

— Mais… mais par radio, naturellement !

— Naturellement, je ne te le fais pas dire ! Et comment *leur* est-elle parvenue ?

— Par coups de trompe ou de clairon ou de je ne sais quel instrument…

— Bref, par appels sonores répétés, de distance en distance, par des guetteurs échelonnés… Ce que je veux dire, c'est que nous n'y avons pas pensé plus tôt parce que c'est si *naturel,* pour nous, l'usage de la radio, mais eux… eux, à l'extérieur, il y a probablement belle lurette qu'ils n'ont plus de radio !

— Parce que le matériel… les piles, les pièces de rechange… ont fini par disparaître, au cours des années… mais je ne vois pas…

— Tu ne vois pas que c'est toute la différence, Morgane… l'explication que nous avons si longtemps cherchée…

Le regard de Morgane exprimait une telle incompréhension, nuancée d'une vague inquiétude, que Yann se contraignit à respirer longuement, profondément, afin d'apaiser sa surexcitation, de retrouver un certain degré de cohérence.

— La raison pour laquelle l'entité s'est développée vers l'extérieur… en se laissant stopper par la Ceinture Vitrifiée, côté ville… La raison pour laquelle nous n'avons jamais vu de guêpes géantes, à Paris-sur-Ciel…

— Yann, pour l'amour de Dieu…

— Les émissions de radio, Morgane… Les ondes électromagnétiques… Souviens-toi de tout ce qui marchait par télécommande, dans nos villes-corolles… des émissions radiodiffusées et télévisées, vingt-quatre heures sur vingt-quatre… et des ondes programmantes du Grand Ordinateur… Nous baignions… nous vivions dans un océan, dans une trame inextricable d'émissions croisées, sur toutes

les fréquences... D'émissions qui rayonnaient bien au-delà des limites de la ville...

Il dut s'interrompre, une fois de plus, pour reprendre haleine.

— C'est ça, Morgane, c'est ce champ global, cette saturation électromagnétique de notre atmosphère... c'est ça, beaucoup plus que la Ceinture Vitrifiée, qui nous a protégés de l'entité... et de ses commandos volants ! Elle brouillait, tu comprends, elle interférait avec les activités électromagnétiques propres à l'entité... elle les contenait et elle les chassait... Du centre vers l'extérieur où n'existait plus une telle saturation électromagnétique... puisque la radio, la télévision, toutes les manifestations de l'électricité et de l'électronique avaient disparu !

Il se plia en deux, comme sous l'effet d'un choc physique, avec une expression tellement douloureuse que Morgane, alarmée, s'exclama :

— Yann ! Qu'est-ce qui se passe ?

Il se redressa, le visage convulsé, la respiration courte.

— Une pensée atroce, Morgane... Ce champ global dont je viens de parler... Il ne représente plus, aujourd'hui, qu'une fraction infime de ce qu'il était... Le jour viendra où il ne sera plus assez fort pour contrebalancer le champ de l'entité, et ce jour-là...

Morgane ferma les yeux... Ce jour-là, les guêpes géantes convergeraient vers Paris-sur-Ciel, dont les quelques derniers milliers d'habitants périraient alors sous les dards impitoyables... Viendraient s'immoler, cohortes aveugles, à la lisière intérieure de l'entité... Certes, ils étaient condamnés, de toute manière, à plus ou moins brève échéance... Mais la perspective de ce dernier holocauste, de cet ultime défilé de morts-vivants, avec deux guêpes à la place

des yeux, comme des guetteurs aux lucarnes de quelque machine…

— Pour nous… pour eux… il faut détruire l'entité, Yann !

Cyclope, hilare, s'approchait d'eux. Nullement gêné d'avoir, pour sauver sa peau, voué cette femme à une mort particulièrement horrible. Cyclope n'était pas homme à se poser des problèmes pour quelqu'un d'autre que Cyclope… S'il présidait, par ses initiatives, à la survie de son clan, c'était uniquement parce que les femelles, en particulier, étaient indispensables à son bien-être, et qu'en ce monde aux multiples périls, un solitaire n'avait aucune chance !

Yann sortit de la puce alors que le colosse s'arrêtait auprès du véhicule. Graillonnait sans la moindre trace d'émotion :

— Encore une bonne de passée ! Tu as appris quelque chose ?

— Oui. Quelque chose de plus sur le fonctionnement de l'entité… de l'océan végétal… Acquis la certitude, aussi, qu'il fallait le détruire…

Un gros rire viscéral fit danser l'abdomen proéminent, le vaste poitrail velu, musculeux.

— Impossible ! Beaucoup ont essayé, dans le temps… Il ne brûle pas !

— Je sais, ce n'est pas comme ça que nous parviendrons à le détruire… Il faudrait pouvoir le survoler dans toute sa superficie… l'étudier… sans courir le risque de s'y engloutir, comme à bord de nos véhicules à effet de sol…

D'un peu partout, à la suite de leur chef, ressortaient les membres du clan. Ils étalaient les housses sur la chaussée envahie de mauvaises herbes. Commençaient à les replier, méthodiquement. Pour la prochaine fois…

La voix de Yann se teinta d'une profonde nostalgie.

— Il faudrait pouvoir disposer d'un engin volant... encore en état de voler ! Mais ça aussi, naturellement... c'est impossible !

Instantanément, les traits inhumains de Cyclope revêtirent une expression de ruse indicible.

— Et si je te disais, moi, où tu peux trouver une de ces machines ?

Au prix d'un gros effort, Yann réprima la vague d'excitation folle qui naissait, torrentielle, au fond de lui-même.

— Je te répondrais qu'il faut s'en emparer, d'urgence !

— C'est justement là qu'est le problème...

— Et la réponse à ce problème ?

— R.A.S. !

— Rien à signaler ?

— Non... Retour Aux Sources !

CHAPITRE XII

L'endroit dégageait une puanteur insoutenable, et Sze-Sze retrouva, pour exprimer sa surprise, un de ces vieux clichés qui constituaient le fonds même du langage quotidien :

— Pas d'erreur... on en prend plusz avec szon nez qu'avec une pelle !

Quant à la cause de sa surprise, elle était évidente... Ce monde était un monde en décomposition. Au sens figuré comme au sens propre. Un monde de senteurs fortes. Rarement exempt, dans un rayon supérieur à quelques centaines de mètres, d'un contingent de charognes plus ou moins avancées, d'une variété infinie de choses pourrissantes... Pour qu'un endroit particulier fût perçu comme un endroit *puant*, il fallait que cette puanteur y atteignît un degré de concentration assez considérable !

Couché parmi les herbes, entre Yann et Sze-Sze, Cyclope rappela, dans un souffle :

— Je vous l'avais dit... Retour aux sources égale retour à l'animal... C'est leur façon de marquer les limites de leur territoire !

Yann secoua la tête. Les chiens, par exemple, et beaucoup d'autres animaux, avaient toujours employé cette méthode. Ponctuant leur chemin de gouttes d'urine et d'autres substances chimiques

naturelles. Mais les chiens avaient le nez fin. Ils étaient capables de faire la différence entre des centaines, des milliers de parfums *sui generis* inaccessibles à l'odorat humain. Pour remplir ce même office de marquage olfactif du territoire revendiqué, les membres du clan R.A.S. avaient converti le périmètre de leur fief en une seule latrine continue.

Non que le procédé ne fût pas efficace ! Loyal, aussi, dans un certain sens. Quiconque franchissait cette frontière agissait à ses risques et périls. Jamais il ne pourrait prétendre, ensuite, qu'il l'avait traversée sans avoir remarqué sa présence...

Lui-même très animal-dans-la-brousse, Cyclope ne se redressa qu'à demi pour reprendre sa route, en faisant signe aux deux autres de le suivre.

— Ne regardez pas dans quoi vous marchez... mais souhaitez qu'on ne soit pas forcés de plonger à plat ventre dans les vingt-trente mètres !

Réglant leur conduite et leurs attitudes sur celles de Cyclope, Yann et Sze-Sze pénétrèrent, dans son sillage, en territoire R.A.S.

Ils avaient progressé d'une centaine de mètres lorsqu'ils durent, effectivement, plonger à couvert pour laisser passer une petite troupe d'êtres incontestablement humains, mais qui circulaient courbés en avant, les mains touchant le sol à chaque pas. Certains, même, se déplaçaient carrément à quatre pattes.

Un peu plus loin, ils virent s'accoupler un mâle et une femelle. *More canis*. Puis découvrirent, en les contournant, qu'il ne s'agissait pas d'un « couple », mais de deux mâles. L'homosexualité, pratiquée sur le mode canin, paraissait, en fait, extrêmement répandue chez les R.A.S. Ils aperçurent, en poursuivant leur infiltration, plusieurs autres exemples de telles pariades.

Brusquement, Cyclope se figea.

— Attention !

Et l'instant d'après, ils s'effondraient, tous les trois, sous l'assaut d'une véritable meute surgie des broussailles. Huit ou neuf adversaires chargeant trois par trois, grondant et feulant, mains griffues agrippant, déchirant, frappant, mâchoires avides cherchant la gorge et mordant sauvagement, au hasard.

D'un même réflexe, Yann et Sze-Sze avaient dégainé leur pisplas, en tombant. Et tirèrent. Grillant, à bout portant, des corps qui roulaient auprès d'eux, ravagés par les décharges énergétiques des pistolets à plasma.

Dépourvu d'une telle arme, Cyclope se défendait bien. Mais souffrait, sous le poids de trois bêtes enragées. Sze-Sze haleta :

— Bouge plus, Cyclope !

Le chef de clan eut la présence d'esprit d'obéir, instantanément. Et la seconde suivante, trois têtes sautaient, sous trois brèves giclées de pisplas, tirées de très près. Puis Yann et Sze-Sze, froidement, achevèrent leurs propres adversaires blessés. Et tous trois s'immobilisèrent, l'oreille tendue. Mais le territoire du R.A.S. était vaste. En quelques minutes, ils acquirent la quasi-certitude que la meute qui venait de les assaillir avait été isolée, dans le secteur. Grâce à leurs combinaisons indéchirables, Yann et Sze-Sze étaient pratiquement indemnes. Mais Cyclope, lui, avait subi divers dégâts. Dont une profonde morsure à la gorge. Sze-Sze constata, sans émotion particulière :

— Szi je te le grillais pas en priorité, szelui-là, il arrachait le morszeau !

Rapidement, Yann ouvrit la trousse de premier secours accrochée à son ceinturon. Enduisit la morsure de pommade calmante et cicatrisante. Y colla un pansement adhésif. Une justice à rendre au

colosse : il n'était pas douillet. Il commenta simplement, après coup :

— Merci pour votre intervention... mais sans moi, vous ne ressortiriez pas d'ici !

Redoublant de prudence, ils décrivirent une large boucle autour du village en ruine qui occupait une partie du territoire. A deux autres reprises, ils durent se cacher, et Yann nota que parmi ceux qui passaient près d'eux, à quatre pattes, aucun ne parlait. Cyclope, consulté, lui confirma que dans les règles du R.A.S., entrait le renoncement au langage. Les sons inarticulés dont se contentaient les animaux, pour communiquer les choses essentielles, devaient suffire à ceux et à celles du R.A.S. Seuls, étaient tolérés, parfois, les quelques mots indispensables pour traduire l'urgence de faire face à quelque situation périlleuse, à quelque danger imminent. En cas d'infraction, le châtiment était immédiat, et sauvage. C'était dingue ! Mais pas plus que ces innombrables sectes qui avaient fleuri, après le Grand Chaos. En temps d'Apocalypse, l'homme désespéré se raccroche à n'importe quoi. Suit n'importe quel chef de file...

En temps d'Apocalypse, voire de troubles profonds affectant l'homme jusqu'en ses fibres les plus intimes, bousculant ses conceptions les plus traditionnelles, ses convictions les plus solidement ancrées, n'importe quel fou a sa chance.

Et quiconque recherche le pouvoir n'est-il pas, déjà, le commencement d'un fou ?

***

Allongés dans l'herbe et la caillasse, à flanc de colline, ils dominaient leur objectif.

Un ancien terrain militaire à l'enceinte de barbelés partiellement détruite, partiellement recouverte

de plantes grimpantes auxquelles les grands poteaux de bétoplast avaient servi de tuteurs.

Quelques chars d'assaut stationnaient encore, çà et là, dans un état de conservation surprenant. (Mais n'avait-on pas, vers le début du XXIe siècle, trouvé les alliages et les procédés qui rendaient ces véhicules à peu près invulnérables aux agents atmosphériques ?)

— Et tu prétends que c'est dans ces hangars, là-bas, que...

Cyclope se rebiffa.

— Je ne prétends rien du tout ! J'affirme ! J'ai fait parler, il y a de ça quelques années, un vieux bonhomme de chez eux... Il avait servi sous les ordres du commandant de ce camp... Lequel s'était barré, à un moment donné, en bouclant ces hangars et en les plaçant sous la protection de tout un tas de bidules...

— Et tu veux me faire croire que nous serions les premiers, depuis l'abandon du camp, à vouloir accéder au contenu de ces hangars ?

Cyclope émit un ricanement rocailleux.

— Les premiers ? Tu rigoles ! On les voit mal, aujourd'hui, parce que les herbes ont poussé... mais le pourtour de ce putain de terrain est truffé d'entonnoirs ! Produits par les mines sur quoi des tas de pauvres cons se sont pété la gueule... Plus près des hangars, c'est des bidules un peu comme vos pisse-plasma qui balaient tous azimuts... quand on déclenche je ne sais quels systèmes...

— Toujours ton vieux bonhomme qui t'a raconté ça, ou tu as essayé toi-même ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Je te dis que la broussaille a tout envahi, depuis ce temps-là... mais j'avais repéré, d'ici, un parcours où les entonnoirs étaient si rapprochés qu'en passant de l'un à l'autre et en balançant des parpaings, entre deux, avant de me risquer...

Yann et Sze-Sze échangèrent un regard. Gonflé, le Cyclope... mais ça, ils le savaient déjà. Gonflé, astucieux... Dangereux!

— O.K., on va essayer de retrouver ton parcours... en remplaçant les parpaings par nos mini-détecteurs !

Ils n'étaient pas à la moitié de ce parcours que Cyclope devait confesser qu'il avait perdu le fil.

— C'est à cause de ces saloperies de plantes...

Sze-Sze s'informa, soupçonneux :

— Dis donc... il remonte à quand, au juste, ton parcours du combattant ?

— Oh... dix-douze ans... quinze maximum !

Yann soupira. Même le temps, dans ce monde en folie, avait perdu toute signification. Dix ans, quinze ans, une fraction importante de la vie d'un homme, se réduisaient, dans la bouche de Cyclope, à une bagatelle. Tout, à présent, était tellement immuable. Immuablement voué, jour après jour, décennie après décennie, à la dégradation, au retour inéluctable à l'inorganisé, à l'inorganique. Au chaos universel du Commencement... Au commencement, étaient les ténèbres... Un monde à sens désormais unique. Uniquement tourné vers la descente !

Yann s'ébroua violemment, comme au sortir d'un cauchemar. Oscillant au bout de sa longue tige d'acier télescopique, le mini-détecteur soulignait, de sa sonnerie aigrelette, la présence d'une mine.

Cyclope bougonna :

— Et pourtant, faut qu'on passe, les gars ! Faut qu'on rejoigne cette suite d'entonnoirs, là, sur la droite. C'est là ! Je reconnais mon parcours...

— Attends, je vais tester sur la gauche...

— Tester... mon cul ! Il n'y a qu'une façon de s'y prendre !

Rejailli hors du trou, d'un élan simiesque, il avait empoigné un gros éclat de roche. Le soulevait, à

deux mains, au-dessus de sa tête. Le lançait à travers l'espace intermédiaire. Replongeant, simultanément, dans l'entonnoir tapissé de broussailles.

L'explosion se répercuta, en un roulement puissant, d'une colline à l'autre. Yann hoqueta, sitôt que les débris de terre et de silex cessèrent de leur pleuvoir sur le crâne :

— Tu veux absolument qu'ils sachent où on est ? Et qu'ils nous débarquent sur le poil ?

Cyclope lui fit face. Tordu, des pieds à la tête, par une crise d'hilarité convulsive. Même son troisième œil, au milieu de son front, semblait rire !

— Où on est, y a déjà un sacré bout de temps qu'ils le savent ! Au lieu de déconner, vise un peu ce qui se passe autour du terrain !

Pour autant qu'il leur fût possible d'en voir, d'où ils étaient, les adeptes du R.A.S. affluaient de toutes parts. Convergeaient dans la direction de l'ancien terrain militaire.

— Bon szang, ils vont nous coinszer comme des rats...

— Ils n'entreront pas sur le terrain ! C'est tabou ! Maudit ! Interdit par leurs gourous ! Même s'ils en avaient envie...

Cyclope avait raison. Les premiers arrivés s'arrêtaient à distance respectueuse de l'enceinte. S'asseyaient dans l'herbe. S'installaient. Pour attendre.

Pour *les* attendre. Si jamais ils ressortaient du piège. Ou pour attendre, simplement, qu'ils sautent sur une mine ou se fassent couper en deux par quelque faisceau énergétique.

Bon premier, Cyclope rejoignit « son parcours ». Et sous sa conduite, tous trois progressèrent, rapidement, vers les hangars.

Au large du terrain, perchés juste assez haut, sur les collines, pour pouvoir les observer, ceux du « Retour Aux Sources », attendaient. Tous devaient

être là, maintenant. Les distractions n'étaient pas si nombreuses...

Puis quelques-uns se mirent à hurler. Comme des loups hurlent à la lune. Comme des chiens hurlent à la mort. Et graduellement, le concert gagna toute la périphérie. Ils ne reprenaient leur souffle que pour hurler de plus belle, et comme tous ne reprenaient pas leur souffle en même temps, le chœur se poursuivait, démoniaque, sans aucune solution de continuité.

Yann s'épongea le front.

— Si j'interprète correctement le sens de leur clameur, nous ne ressortirons pas vivants de cet endroit ! En tout cas... pas par où nous y sommes entrés !

Ils avaient franchi la zone des mines. Mais avant de se risquer sur les tarmacs fissurés, soulevés par les plantes, ils prirent le temps de chausser les lunettes à polarisation réglable. Même Cyclope avait les siennes, et Sze-Sze lui avait appris à s'en servir.

Au bout d'un moment d'expérimentation méthodique :

— Vous voyez quelque chose, vous ?

— Rien.

Pourtant, ils auraient dû voir quelque chose... Puisqu'il y avait dispositifs-réflexes de défense, il devait y avoir barrage de rayons invisibles, tout au moins à l'œil nu, car avec ces lunettes...

A moins que... Quels autres systèmes étaient concevables ? Par résonance du sol ? Sur ces tarmacs ? Absurde. Par changement de la température ambiante ? En plein air ? Idem. Par vibrations sonores ? Dans ce cas, ce serait déjà fait, avec les hurlements de toutes ces pourritures ambulantes ! Par caméras électroniques cachées couvrant l'ensemble du terrain et réagissant au mouvement ? Par...

— Ça se passait comment, le balayage énergétique, quand tu l'as vu fonctionner, Cyclope ?

Le colosse fit la grimace. La faillite des lunettes polarisées semblait l'avoir touché au moral.

— Vite, ça se passait. Très vite !

— Droite-gauche ? Gauche-droite ?

— Va savoir ! Tu penses que j'ai essayé de déceler un ordre de succession, moi aussi. Pour tâcher de minuter et foncer dans les intervalles, par petits bonds successifs ! Mais rien de régulier. Ni dans le sens du balayage, ni dans le point d'arrêt et de départ. Deux fois de suite du même bout, une fois du milieu, et comme au hasard, d'ici ou de là...

Yann ferma les yeux, subitement épuisé. Arcs de balayage variés, imprévisibles, d'amplitude et de direction et de points de départ aléatoires. C'était à cela que se résumait la description incohérente de Cyclope. Une combinaison difficile à battre, dans le meilleur des cas. Voire impossible...

Il rouvrit les yeux. Marcha, sans mot dire, jusqu'au plus proche char d'assaut, dans lequel il se glissa. Il ne connaissait pas ces engins, mais la standardisation des commandes et des symboles qui les étiquetaient rendait assez évidentes les opérations nécessaires à son maniement. Il toucha quelques boutons, consulta quelques cadrans. Les piles à combustible qui avaient animé l'énorme véhicule étaient mortes. Irrémédiablement. Et sans doute aussi les relais internes. Plus la moindre trace d'énergie potentielle, nulle part. Inutile, dans ces conditions, de vérifier également les autres chars d'assaut. Vraisemblablement abandonnés sur place, à l'origine, pour cause de panne irréparable !

Un instant, le tortura, alors qu'il ressortait de l'engin, le regret de n'être pas entré dans le fief du R.A.S. aux commandes de son lance-plasma géant. Quitte à tout écrabouiller sur son passage. Mais

priver les siens de leur principal moyen de défense, pour un objectif peut-être illusoire... En réalité, du reste, il ne l'avait même pas envisagé. S'ils voulaient rebâtir, un jour, sur les ruines d'un monde détruit de fond en comble, il faudrait bien que la violence, l'éternelle raison du plus fort et du mieux armé, s'arrêtât quelque part...

Posément, il rejoignit les deux autres.

— O.K., les gars... Puisque de toute manière, la retraite est coupée, on n'a guère le choix, pas vrai ? On va y aller. Et faire ce que Cyclope n'a pas pu ou pas voulu faire jusqu'au bout, il y a douze-quinze ans, c'est-à-dire foncer, par petits bonds...

— Et szitôt que sza claque, on plonge ?

— Exactement. Tu as une meilleure idée ?

— Non.

— Cyclope ?

— Non.

Ils avaient tous pleinement conscience qu'il n'y avait rien, plus rien d'autre à faire. Et tandis qu'ils s'avançaient, lentement, côte à côte, une image baroque traversa l'esprit de Yann... La sempiternelle scène finale de ces vieux films d'archives dits « westerns », où des hommes marchaient ainsi, à la rencontre les uns des autres, prêts à dégainer leurs armes antiques. C'était tout à fait ça. La même tension. La même attente tragique. Mais ils n'avaient pas d'autres hommes, en face d'eux. Rien que des mécanismes impavides...

Au tiers de la distance, peut-être, ils s'arrêtèrent. Le soleil tapait dur, mais ce n'était qu'une des causes de cette transpiration abondante qui les baignait des pieds à la tête. Sans détourner son regard, comme si le simple fait de perdre un instant l'objectif de vue eût été susceptible de déclencher le massacre, Yann murmura du coin de la bouche :

— Est-ce que ça ne devrait pas avoir claqué déjà, Cyclope ?

— Sûr ! Je ne comprends pas...

— A moins que le moment de l'entrée en action du bidule ne soit variable, lui aussi !

Ils reprirent leur avance, leur marche à la mort aléatoire, au choix d'un mécanisme sans âme. Dépassèrent la moitié de la distance...

— Ne vous relâchez pas, surtout... Au premier déclic, tout le monde par terre !

Cyclope ricana :

— Au premier déclic, on y sera tous, par terre ! De toute façon ! Surtout si on se fait griller tout de suite !

Ils distinguaient de mieux en mieux, à travers le brouillard de la sueur et de la peur, qui s'éclaircissait et s'épaississait, tour à tour, au rythme des cœurs affolés, la façade lisse et l'architecture fonctionnelle des hangars, avec leurs immenses portes coulissantes.

— Dès que tu remarques quelque chose qui ressemble à une cellule photoélectrique ou à la lentille d'une caméra, ou à un organe récepteur quelconque... feu à volonté, puissance maximale, hein, Sze-Sze ! Et droit dedans !

— Tu parles !

Mais ils atteignirent le premier hangar sans que rien ne se fût produit. S'effondrèrent, à bout de résistance nerveuse, au pied des battants hermétiques. Sze-Sze, jambes fauchées, répétait comme un imbécile :

— Vingt mecs... Szent mecs en fasze de moi... Plutôt que sza...

Et Cyclope :

— J'y comprends rien... J'y comprends rien... La dernière fois...

Yann hacha, laborieusement :

— La dernière fois... ça remonte à quinze ans, Cyclope ! Quinze ans de plus sur des sources d'énergie abandonnées, sans entretien, depuis plusieurs décennies... Aujourd'hui... plus de jus, apparemment !

Tandis que se calmait le tam-tam qui battait à ses tempes :

— C'était ça, le vrai pile ou face... Encore assez de jus ou plus assez de jus, dans les piles, pour nous brûler la gueule !

Le chœur s'était interrompu, autour du terrain. Il reprit lorsqu'ils se relevèrent pour examiner, prudemment, les portes du hangar. Cyclope ne cessait de rigoler, sur le mode hystérique :

— Alors, on s'est infligé tout ça... on a failli chier dans nos frocs... et pour rien ! Parce qu'y avait rien... rien en face !

Sze-Sze gouailla, hilare :

— T'aurais préféré qu'il y ait quelque chosze ?

Et Yann constata, incrédule :

— Vous voulez que je vous dise la meilleure ? Tu peux rengainer ton pisplas, Sze-Sze... Le manque de jus a *aussi* libéré les portes !

Ils les ouvrirent toutes grandes. C'était le seul moyen de faire entrer le jour dans un lieu où la lumière artificielle faisait défaut.

Yann jura entre ses dents :

— Nom de Dieu !

Une à deux douzaines de petits engins volants voisinaient, couverts de poussière, à l'intérieur du hangar. Un spectacle presque choquant, lorsqu'on avait vécu cette période de folie — parmi beaucoup d'autres — où tout ce qui volait était devenu symbole de mort, vecteur possible d'épidémie. Où tout engin qui se posait était infailliblement détruit, au lance-flammes. Souvent avec ses passagers. Le

temps où toute communauté, de la nation au village, cherchait, fébrilement, le repli sur soi-même...

Etait-il possible, aujourd'hui, que la solution sortît de cette cache miraculeuse ? Etait-il possible, aujourd'hui, qu'un de ces engins pût fonctionner encore ?

Tout au long des parois fixes du hangar, s'alignaient établis surmontés de leurs panoplies murales d'outils en tout genre, étagères chargées de matériel, placards métalliques au contenu mystérieux.

Dégainant son pisplas, Yann le remit à Cyclope dont les yeux brillèrent de plaisir.

— Toi et Sze-Sze, vous veillez au grain, près des portes... Si j'ai besoin de l'un ou de l'autre, j'appellerai... Je vais examiner ces fourbis et voir si l'on peut en faire quelque chose...

Tous les appareils dans lesquels il grimpa, l'un après l'autre, n'avaient plus la moindre étincelle de « vie » dans leurs blocs énergétiques. Il avait espéré, vaguement, par un astucieux bricolage — le montage en série de plusieurs « piles » partiellement vidées — récupérer assez de jus pour réveiller l'ardeur endormie d'un de ces engins, mais visiblement, c'était cuit d'avance. Tout bloc mis en service et resté comme ça, incorporé au circuit d'un appareil, s'épuisait de lui-même. S'épuisait lentement, certes. Mais tous ceux-là sommeillaient depuis combien de décennies ?

Il força, à l'aide d'un gros pied-de-biche, l'une des armoires métalliques. Elle contenait des pièces de rechange qui pourraient peut-être servir, ultérieurement, mais pas les blocs intacts, dans leurs enveloppes de protection hermétique, qu'il avait espéré découvrir...

Sans se décourager, Yann attaqua une autre armoire.

Simultanément, la voix de Sze-Sze lui parvint, de la porte :

— Sz'est pas pour avoir l'air de te presszer, Yann... mais szes szales cons d'hurleurs à la mort sz'enhardisszent. Y commenszent à envahir le terrain !

Une explosion sourde ponctua ses paroles et il ajouta, avec une jubilation intense :

— En v'là qu'ont pas bien regardé par où on est passzés ! Sza va peut-être les refroidir un peu, tout de même !

Epongeant son front ruisselant, Yann redoubla d'efforts. C'était impossible qu'il n'y ait pas au moins un bloc de rechange, dans une de ces armoires... Impossible !

CHAPITRE XIII

Du siège de son statigrav gyroscopique ou « gyrograv », Yann regardait s'étaler, au-dessous de lui, l'étendue tourmentée, chaotique, de l'entité végétale.

Autant ils avaient tous ressenti, en la traversant dans l'autre sens, à deux niveaux, une impression d'uniformité absolue, autant, vu du ciel, se dégageaient de nombreuses différences.

Différences de structure, visibles à l'œil nu, mais aussi, mais surtout, différences d'activité bioélectrique décelables par le truchement des appareils de bord. Il y avait, dans l'entrelacs sous-jacent de la nappe végétale, d'étranges « lignes de force » qu'il était possible de suivre, parfois sur des kilomètres autour de Paris-sur-Ciel, et qui se subdivisaient, se ramifiaient en fourches et en branches d'éventail au dessin complexe.

— D'après toi, qu'est-sze que sz'est que szes machins-là, Yann ?

— Apparemment, les organes de circulation d'un courant assez puissant pour que nous soyons à même d'en suivre le champ magnétique induit… Les câbles de ce « montage » naturel, si on s'en tient à une conception mécaniste… ou les nerfs de l'entité, si on lui accorde le statut de créature consciente !

Cyclope intervint, à son tour :

— Quelle est ta réponse, à toi ?

— Probablement quelque part à mi-chemin, va savoir...

Yann exécuta un virage « sur l'aile », expression particulièrement impropre puisque, en fait, le gyrograv n'avait pas d'ailes, et Sze-Sze commenta, sincèrement admiratif :

— On est loin des maladresszes du premier jour, hein, Yann ? Quand on sz'est envolé, juszte au poil, en culbutant tous szes connards !

Deux semaines s'étaient écoulées, depuis ce décollage en catastrophe, par-dessus les têtes des membres du R.A.S. dont la horde avide montait, en hurlant, à la curée. Deux semaines ponctuées par deux autres visites des guêpes géantes. Qui cette fois, avaient fait des victimes, dans la caravane où, peu à peu, vigilance et discipline se relâchaient... S'ils ne pouvaient rien contre les guêpes, il faudrait se tailler un chemin vers le sud, à grands coups de pisplas, dans la chair vive des nombreux clans qui barraient le passage. Une perspective que personne n'envisageait de gaieté de cœur. Ils avaient déjà trop de guerres derrière eux... et les chargeurs énergétiques de réserve, tant pour les armes de poing que pour les canons à plasma, ne dureraient pas toujours !

Ils longeaient, en rase-mottes, le bord extérieur de l'entité, avec sa frange quasi continue de squelettes. Assise dans le fond du gyrograv, en compagnie de doc Claasen, Morgane frissonna :

— Et c'est comme ça tout autour ?

— Hélas...

— Ça représente combien de victimes ?

— Si on fixe arbitrairement le diamètre de l'entité à cent kilomètres, c'est-à-dire trois cents de circonférence ou trois cent mille mètres... à raison de

plusieurs squelettes mélangés par mètre... un million au bas mot ! Et ce n'est que la lisière...

— Comment... mais comment a pu naître et se développer une chose aussi monstrueuse ?

Doc Claasen fit entendre un curieux bruit de gorge.

— Quand toutes les lois naturelles sont enfreintes en même temps, dans l'enfer des radiations ionisantes et la rupture de tous les équilibres écologiques et la mort de millions d'hommes et l'anarchie des mutations tératogènes... comment aurait pu *ne pas naître* et se développer une chose aussi monstrueuse ?

Quittant la lisière, ils repartirent vers Paris-sur-Ciel, centre géométrique de l'océan végétal. Jusqu'à découvrir, au-delà du cercle intérieur, la surface ravinée de la Ceinture Vitrifiée.

Ravinée. Ravagée... Bouleversée comme par les effets d'un tremblement de terre.

Moins d'un mois qu'ils l'avaient franchie, alors que quelques tiges à peine, quelques racines noueuses, en *affleuraient* la surface, et dans ce court laps de temps, la physionomie de la zone protectrice s'était radicalement transformée.

A présent, les énormes serpents végétaux crevaient carrément la surface, et, comme libérés de la nécessité du secret, poussaient en plein air, vers Paris-sur-Ciel, leurs ondulations immobiles.

Immobiles... du moins pour les yeux d'un observateur hypothétique. Pouvait-on qualifier d'immobiles des ramifications qui, de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures, gagnaient plusieurs mètres ? Avaient largement dépassé, déjà, la Ceinture Vitrifiée désormais incapable de les contenir...

Et le rythme de leur progression obstinée, silencieuse, semblait s'accélérer encore, de jour en jour !

Yann commenta, la gorge serrée :

— Maintenant que presque toutes les émissions électromagnétiques ont cessé, dans la dernière corolle...

Et doc Claasen acquiesça, d'une voix creuse :

— Elle veut... L'entité veut combler ce vide qui existe en son centre... Elle veut recouvrir ce qui reste de Paris-sur-Ciel !

Il y eut un assez long silence... Lors des précédentes patrouilles d'exploration volantes, à deux ou à trois, ils n'avaient, par cette sorte de pudeur que l'on éprouve, envers un agonisant, jamais cédé à l'envie de pousser une pointe jusqu'à Paris-sur-Ciel.

Aujourd'hui, ils étaient cinq et quatre d'entre eux éprouvaient, insurmontable, la nostalgie de revoir, au moins une fois, ce qui avait été leur ville.

— O.K. ! On va jusque-là. Mais prudemment. Ce bidule ne peut guère voler qu'à basse altitude, et avec la vieille haine de tout ce qui vole, ils seraient bien foutus de nous descendre !

La distance, pour le gyrograv, ne représentait qu'un saut de puce. Et c'est avec une émotion poignante qu'à l'exception de doc Claasen, qui était beaucoup plus âgé et qui en avait eu l'occasion, étant gosse, tous découvrirent, pour la première fois, Paris-sur-Ciel du haut des airs...

Approchées sous cet angle, se révélaient la perspective majestueuse, les proportions harmonieuses des quarante-neuf gigantesques entonnoirs de béton qui avaient composé la ville-parterre... Sept bouquets de sept villes-corolles capables d'héberger, chacune, plus de cinquante mille personnes... Reliées, au niveau du dernier étage, par des ponts-galeries aériens qu'il avait fallu couper, l'un après l'autre, à mesure que les corolles se dépeuplaient, et que se multipliaient les dangers extérieurs... Tranchés, amputés, ils tendaient maintenant, au-dessus du vide, sur le chaos du Grand Dépotoir, des

moignons qui jamais plus, ne pourraient se rejoindre... Enveloppé d'une légère brume, le tableau, dans son ensemble, avait quelque chose de féerique et d'irréel... Une vision « futuriste » qui semblait se perdre, déjà, dans les phantasmes d'un passé lointain, à tout jamais révolu...

— Tout de même... c'était magnifique !

— Oui, c'est là qu'on s'en rend compte... Hors nature... mais magnifique !

— Une erreur grandiose, peut-être... mais où nous pourrions vivre encore, si...

Si.

L'un des mots les plus brefs et les plus importants, dans n'importe quel langage... Si les hommes n'avaient pas fait ce qu'il fallait pour qu'à la seule évocation de la grande ville et de la concentration de « super-esprits » supposés responsables qu'elle représentait, les survivants de l'extérieur ne crachent aujourd'hui leur mépris ostensible...

Quelqu'un râla tout à coup, dans l'habitacle du gyrograv :

— Seigneur Dieu !

Le brouillard se levait, dévoilant, au-dessous d'eux, le dôme géodésique qui recouvrait Notre-Dame, et sur ce même parvis où ils avaient dû livrer, bien à contrecœur, leur ultime bataille fratricide...

Yann hoqueta :

— Non... c'est pas vrai !

Et descendit à moins de cinquante mètres du sol.

Des cadavres... Des douzaines... des centaines de cadavres... Pas ceux des victimes qu'ils avaient été contraints de laisser derrière eux, en partant... Des cadavres écorchés... méconnaissables... caractéristiques du passage des guêpes géantes...

— C'est pas vrai, c'est un cauchemar qu'on est en train de faire... Un de plus !

— Elles szont venues, les szalopes ! Elles szont venues juszqu'iszi !

— Maintenant que la saturation en ondes de toutes fréquences ne les contient plus...

Tous pleuraient. Même Cyclope. Par contagion, sans doute. Et Morgane sanglotait convulsivement, dans son coin.

Elles étaient venues, les sinistres butineuses de chair et de sang... les abominables pourvoyeuses de l'entité en riche nourriture organique...

— Et s'il y a encore des vivants, calfeutrés dans des endroits clos ?

— S'il y a encore des vivants, nous ne pouvons plus rien pour eux, Morgane... sauf peut-être... s'il en reste... et pour eux aussi... *détruire cette horreur !*

Il vira, au-dessus de la Tour Eiffel couchée, deux pieds en l'air, symbole puéril d'un autre âge aux trois quarts rongé par la rouille, afin de reprendre, où il l'avait interrompue, l'exploration méthodique, zone par zone, de l'océan végétal.

Elles étaient venues et maintenant, au terme d'une longue agonie, Paris-sur-Ciel, la plus belle ville-parterre, la plus belle *ville par terre* du monde était morte.

N'attendrait plus, pour disparaître, que la jonction inéluctable, en son centre, des lents, des longs tentacules opiniâtres de l'entité rampante et dévorante...

*
**

— On ne la détruira pas, Yann. Il faudrait des centaines ou peut-être des milliers de bombes au napalm ou de lance-plasma géants attaquant simultanément, sur toute sa périphérie et encore, je me demande si on en viendrait à bout, comme ça... si cette faculté qu'elle a de dégorger de la sève au

décalitre, quand le feu la menace, ne finirait pas, toujours, par circonscrire l'incendie !

Yann approuva, très las :

— Et naturellement, nous n'avons pas de tels moyens à mettre en œuvre !

C'était Renaud qui volait avec lui, aujourd'hui. Cyclope et Sze-Sze avaient fini par se lasser. Tous deux étaient des combattants de terrain. Irremplaçables dans tous les affrontements directs, les corps-à-corps en tout genre avec hommes, bêtes et choses. Mais ces explorations, ces observations fastidieuses n'étaient pas leur lot. Pas vraiment. Quant à Morgane et doc Claasen, ils avaient actuellement beaucoup à faire avec les naissances récentes et les accouchements imminents. Plus personne ne croyait, d'ailleurs, à la possibilité de détruire l'océan végétal. Et tout le monde se cuirassait pour une proche descente vers le sud, à travers les territoires occupés par tant d'autres clans qui les défendraient becs et ongles...

— Yann...

— Oui ?

— Je te signale qu'il y a un sacré bout de temps que tu médites en survolant cette saleté... et que la nuit va tomber bientôt !

Yann ouvrit la bouche. S'entendit répondre, à sa propre surprise :

— Et alors ?

Renaud sursauta.

— Tu ne veux pas dire que...

— Je veux dire que rien ne s'oppose à ce que nous volions la nuit !

— Enfin, Yann, si nous ne l'avons pas fait, jusque-là... c'est que nous ne voyions vraiment pas ce que ça pourrait nous apporter !

— Tu ne crois pas que ce serait plutôt à cause de

nos bonnes vieilles peurs ataviques ? Du noir ? De l'entité ? Des loups-garous de notre enfance ?

Renaud renvoya, non sans amertume :

— Tu ne crois pas, toi, que nous avons pas mal de circonstances atténuantes ?

— Si.

Yann s'esclaffa doucement.

— Mais ce n'est pas parce que nous avons vécu dans un univers monstrueux... toujours environné de monstres... qu'il faut s'imaginer que l'un d'eux... quelles que soient ses dimensions... puisse être indestructible !

Il repiqua vers le nord, suivant, au détecteur de champ magnétique, une des « lignes de force » précédemment repérées. Il tournait le dos, sciemment, à la caravane.

Dans un long soupir de résignation, Renaud s'informa :

— Pour poser la question autrement... tu as une raison de croire que ce vol nocturne peut nous apporter quelque chose de plus ?

— Même pas !

— Alors ?

— Je n'en sais rien. Peut-être simplement parce que c'est la seule chose que nous n'ayons pas encore expérimentée...

— Fais tout de même très attention... La nuit promet d'être noire... et tu navigues vachement près de la surface !

— Tiens, prends les commandes !

— Excuse-moi, je n'avais pas l'intention de te vexer.

— Je ne suis pas vexé. Un peu fatigué, c'est tout...

Renaud, après Yann, s'était initié au maniement du gyrograv, qu'il était désormais capable de piloter, lui aussi, avec beaucoup de maîtrise. Promu à la

dignité d'observateur, Yann se pencha vers la vitre de plastoglas incurvée. Il regrettait déjà son initiative. Renaud, par prudence, avait repris un peu d'altitude, et les ténèbres qui s'épaississaient rapidement dérobaient, de plus en plus, la surface de l'entité. Gommaient toutes les différences de relief, de couleur et de structure. Pour en voir, dans ces conditions, plus qu'à la lumière du soleil, il faudrait de sacrées l...

Le mot n'avait pas achevé de s'exprimer, dans la tête de Yann, que sa main plongeait à l'aveuglette, errait, à tâtons, parmi les objets hétéroclites jetés en vrac dans le compartiment aux accessoires. Les lunettes polarisées étaient des ustensiles tellement communs que ce serait bien le diable...

Il y en avait deux paires, dans leurs étuis d'origine. Visiblement, les militaires qui avaient utilisé le gyrograv, jadis, n'avaient jamais dû s'en servir. Non que le détail eût une importance quelconque ! Fébrilement, Yann déchira l'une des deux enveloppes translucides. Chaussa les lunettes polarisées...

— Penche un peu dans mon sens, tu veux ?

— Comme ça ?

— Au poil... Attends que je te les développe... Maintenant, chausse-moi ces binocles... Alors ?

— Ben alors, elles sont polarisées aux infrarouges, c'est ça ?

— Ce qui veut dire qu'elles nous permettent de voir quelque chose dans ce pot-au-noir, en fonction des rayonnements infrarouges dégagés... Plus l'objet est chaud, plus il émet d'infrarouges.

— Sûr. On aurait dû y penser plus tôt...

— Heureux qu'on y ait pensé, tout court !

Plus de surface uniformément noire, invisible, au-dessous d'eux, mais une faible luminescence à travers laquelle apparaissait clairement, sous l'entrelacs des couches superficielles, la grille irrégulière des

lignes de force précédemment révélées par leur champ magnétique...

— Dis donc, il faut qu'elles soient réellement très chaudes, ces lignes de force, pour qu'on les voie briller comme ça, malgré la structure compacte de l'entité !

— Quoi d'étonnant ? Le passage d'un courant intense peut très bien échauffer les câbles qui les transportent, non ?

— Même des câbles végétaux ?

— Où veux-tu en venir ?

— Tu as déjà vu des lianes, des tiges végétales *chaudes ?* Je veux dire : chaudes par elles-mêmes ? Pas de la chaleur emmaganisée dans la journée ?

Cette chaleur du soleil absorbée par l'entité se dissipait rapidement, d'ailleurs, au contact de la nuit fraîche, et les « câbles » transporteurs de courant n'en transparaissaient que davantage, par contraste, à travers une surface progressivement refroidie, donc de moins en moins « rayonnante ». Le spectacle, dans son ensemble, avait quelque chose de fascinant, et d'une beauté grandiose. L'organisation au-delà du chaos. Le plan directeur au-delà du désordre. La victoire sur l'entropie...

Yann réfléchissait intensément.

— La chaleur de ces câbles n'est pas normale... C'est une chaleur qui dépasse le végétal... Une chaleur qui...

Il n'acheva pas sa pensée. Elle engendrait des visions, ouvrait des perspectives à la limite du soutenable. Et Renaud ne lui demanda pas de creuser son idée. Lui aussi devait percevoir, obscurément, la proximité de l'inconcevable...

Ils volaient à vitesse réduite, suivant visuellement les lignes de force qu'ils n'avaient pu suivre, jusque-là, que par détection de leur champ magnétique. Progressivement débarrassé de la chaleur diurne,

l'océan végétal, vu d'en haut, baignait, de nouveau, dans les ténèbres. Et les câbles transparaissaient, à travers sa surface, avec une clarté sans cesse accrue. D'abord à cause du refroidissement graduel de leur environnement, qui augmentait les contrastes. Ensuite parce qu'il était évident que leur éclat, leur luminosité propre, s'accroissaient de minute en minute. Aucune hésitation dans le choix de l'itinéraire. Ils empruntaient, à chaque fourche, la branche la plus lumineuse...

— Est-ce que tu partages avec moi le sentiment que nous *approchons* de quelque chose ?

— Oui. Et ça recommence à me foutre la pétoche !

Ils atteignaient la zone située le plus au nord de l'entité circulaire. Presque diamétralement opposée à l'endroit où ils l'avaient traversée, le premier jour.

Yann souffla :

— Regarde !

Jamais le câble qu'ils suivaient n'avait émis un tel rayonnement, avec des sortes de pulsations, dans son intensité, qui évoquaient irrésistiblement les rythmes intimes de la vie... Et droit devant eux, au-dessus de l'océan végétal, s'élevait un halo diffus qui annonçait, au-dessous de la surface, la présence d'une zone particulièrement lumineuse...

D'instinct, Renaud avait pris de l'altitude, pour la survoler... Longuement, ils tournoyèrent au-dessus d'elle... Hypnotisés, réduits au silence par la splendeur indescriptible de cette large tache phosphorescente qui semblait palpiter et clignoter sous l'entrelacs végétal dont l'épaisseur, en plein jour, la rendait invisible... Elle aussi, encore plus que les « câbles » qui partaient, en étoile, dans toutes les directions... elle aussi s'animait de pulsations étranges, de variations d'intensité que l'on ne pouvait associer, raison-

nablement, qu'avec la vie... Une certaine forme de vie...

— Et pas une vie végétale, Renaud... C'est ce que je n'ai pas su exprimer, tout à l'heure... Ce qui vit, là-dessous, et qui commande à l'ensemble de l'entité, n'a plus rien de végétal... Descendons, tu veux ? Il faut qu'on voie ça de près... de beaucoup plus près...

— Yann... Je ne peux pas... J'ai peur de cette chose... Elle va nous...

En soupirant, Yann exécuta la manœuvre suggérée. Renaud, pétrifié, le regard fixe, n'essaya pas de s'y opposer. Il était simplement incapable, à ce stade, de faire le geste qui les porterait à la rencontre de l'entité. Yann le comprenait, et lui pardonnait sa faiblesse. Il ressentait, lui aussi, cette peur, cette tentation presque irrésistible de tourner le dos au centre moteur et directeur de l'entité, cette subite répugnance à en percer le mystère. Il les ressentait, mais savait qu'il n'y céderait pas. Les fonctions de commandement qu'il avait assumées, sous le poids des circonstances, lui interdisaient ce genre d'attitude. Parfois, les fonctions créent l'homme !

Il tournoyait, maintenant, à si basse altitude que le dessous du gyrograv frôlait, par instants, l'extrémité des tiges les plus hautes... L'éclat lumineux, à si courte distance, était aveuglant... Il s'obligea, dents serrées, à le scruter longuement, sans ciller... Jusqu'à ce que ses yeux convertis en foyers d'incendie brûlent dans leurs orbites en lui causant une souffrance aiguë... Paupières plissées, il persista... Voyait-il encore ? Ou bien la réalité qui se révélait à lui, peu à peu, l'atteignait-elle par des voies plus secrètes ? Plus subtiles ?

Renaud intervint tout à coup, d'une voix qui n'était pas la sienne :

— Il faut y aller, Yann... Il faut les rejoindre...

Image du nirvāna... Nostalgie de l'anéantissement... de la communion totale et bienheureuse avec ce qui les appelait, les conviait à partager son sort ineffable...

L'expression détendue, le sourire extatique, Yann poussa légèrement la manette et le gyrograv piqua du nez, imperceptiblement, prêt à se poser sur l'océan végétal, au cœur de la zone lumineuse...

Image de l'enfer... Torture de la conscience qui subsiste, très loin... juste une étincelle perdue au fond des ténèbres... et qui lance, désespérément, son faible cri d'alarme...

In extremis, Yann redressa le gyrograv et reprit de la hauteur tandis que Renaud, près de lui, hurlait sa souffrance et sa frustration...

Yann grinça :

— Ta gueule !

Et comme au sortir d'une transe, son compagnon lui jeta un coup d'œil égaré.

— Que s'est-il passé, Yann ? L'espace d'un moment, j'ai cru que...

Epongeant, d'une main tremblante, son front ruisselant :

— Je ne sais pas trop ce que j'ai cru, mais c'était blanc et pur, c'était... c'était merveilleux ! Comme si nous avions été sur le point d'accéder à la paix absolue... à la connaissance universelle... Comme si...

Avec une brutalité calculée, Yann aboya :

— Ta gueule ! Deuxième édition ! Essaie de rester lucide, vieux ! Cette saleté cherche à nous avoir... Moins une, on faisait le plongeon, tous les deux, mais quelque chose nous a sauvés, à la dernière seconde... Parce que deux volontés s'affrontent, là-dessous, tu comprends ? L'une... celle du *cerveau* de l'entité... un cerveau composite, gigantesque... constitué par la symbiose... le branchement en série

d'innombrables cerveaux humains... et probablement d'autres organes...

— Mais comment, Yann ? Comment une telle chose...

— Doc Claasen l'a dit, l'autre jour : « Quand toutes les lois naturelles sont enfreintes, en même temps, comment pourraient *ne pas* naître de telles horreurs ? » J'ignore quelle convergence de quels facteurs multiples a permis à ces éléments humains, au lieu de pourrir normalement, de subsister sous cette forme monstrueuse, mais c'est ainsi : la chose existe ! Elle communique avec tout l'océan végétal par ces câbles... ces lignes de force qui ne sont plus tout à fait végétales... et avec les guêpes géantes par ondes électromagnétiques, ces mêmes ondes qui ont déjà failli nous subjuguer, tout à l'heure, en nous inspirant ces images de blancheur et de paix... Car la volonté, la tendance numéro un de l'entité, c'est naturellement de se défendre en nous détruisant... ou en nous absorbant... tous les deux !

Renaud se taisait, accablé. Yann poursuivit, hachant les syllabes :

— Quant à l'autre volonté... l'autre tendance... celle qui, en contrepoint du nirvāna... m'a montré l'enfer... elle émane... elle ne peut émaner que d'un infime... un ultime noyau de *conscience* humaine... assez consciente d'elle-même et de son propre enfer pour désirer encore nous épargner un sort semblable !

— Yann, c'est horrible de penser qu'un ou plusieurs de ces êtres irrémédiablement cloués dans cet organe monstrueux puissent avoir gardé ne fût-ce qu'une parcelle de conscience...

— Pour celui ou ceux-là, même au risque de partager leur sort, et pour Morgane et Chloé et tous les nôtres, vieux... nous devons, dès maintenant, frapper le coup décisif !

Renaud se concentra. Longuement. Ils ne se cachaient, ni l'un ni l'autre, le caractère désespéré du combat qu'ils allaient livrer, avec pour sanction possible, s'ils perdaient, cet enfer intermédiaire où vie, mort, étaient confondues...

— Tu es persuadé que si nous détruisons le cerveau, toute l'entité périra ?

— Je suis sûr... une fois disparu l'organe directeur... que nous pourrons venir à bout des guêpes et griller ce chaos végétal.

— O.K. ! Tu gardes les commandes, Yann, et tu te charges d'évoluer au-dessus de cette horreur... Moi, je prends le canon à plasma, et j'arrose ! Dieu soit avec nous, mon frère...

Yann répéta en écho :

— Dieu soit avec nous !

Si Renaud était profondément croyant, il ne voulait pas le priver, et priver leur équipe, d'un atout supplémentaire. Mais il ajouta, in petto :

— En supposant qu'Il existe... et qu'Il s'intéresse encore aux hommes !

Puis, les traits figés en un masque de granit, Yann monta, posément, jusqu'à une altitude de cent cinquante mètres.

Et piqua, comme une pierre, vers le cerveau moteur de l'entité.

Vers le cancer lumineux palpitant au cœur des ténèbres.

FIN

DÉJA PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

1015. *Deux souris pour un Concorde* J.-L. Le May
1016. *Centre d'Intendance Godapol* K.-H. Scheer
1017. *Stade zéro* Dan Dastier
1018. *La dernière bataille de l'espace* Jan de Fast
1019. *Survivance* Budy Matieson
1020. *Rêves en synthèse* Gabriel Jan
1021. *Les vivants, les morts et les autres* G. Morris
1022. *Programmation impossible* K.-H. Scheer
1023. *Les dieux oubliés* K.-H. Scheer et C. Darlton
1024. *Il y a un temps fou...* Christopher Stork
1025. *L'ultime test* P. Legay
1026. *Rod, patrouille de l'espace* André Caroff
1027. *Le maréchal rebelle* Pierre Barbet
1028. *Q.I.* Paul Béra
1029. *Intendance martienne Alpha VI* K.-H. Scheer
1030. *Vecteur Dieu* G. Morris
1031. *Le proscrit de Delta* Maurice Limat
1032. *Quand la Machine fait « Boum ! »* Richard Bessière
1033. *Soucoupes violentes* G. Morris
1034. *Le Seigneur de l'Histoire* Michel Jeury
1035. *Rod, Vacuum-02* André Caroff
1036. *Mission secrète « œil géant »* K.-H. Scheer
1037. *L'aventure Akonide* K.-H. Scheer et Clark Darlton
1038. *Le sanctuaire des glaces* G.-J. Arnaud
1039. *L'étrange maléfice* Piet Legay
1040. *La fresque* P.-J. Hérault
1041. *Demain les rats* Christopher Stork
1042. *Tamkan le Paladin* Gabriel Jan
1043. *Le dieu endormi* K.-H. Scheer

1044. *Mannes éphémères* K.-H. Scheer et Clark Darlton
1045. *La guerre des Lovies* G. Morris
1046. *La métamorphose des Shaftes* Dan Dastier
1047. *La légende future* Maurice Limat
1048. *Obsession temporelle* Piet Legay
1049. *La vingt-sixième réincarnation* Adam Saint-Moore
1050. *Le test de l'aigle rouge* K.-H. Scheer
1051. *Le secret des pierres radieuses* Jan de Fast
1052. *Les fusils d'Ekaistos* Philippe Randa
1053. *Les derniers anges* Christopher Stork
1054. *Déchéa* M.-A. Rayjean
1055. *Les plasmoïdes au pouvoir ?* G. Morris
1056. *Le peuple des glaces* G.-J. Arnaud
1057. *Étoile sur Mentha* Gabriel Jan
1058. *Alerte à l'hypnose* K.-H. Scheer
1059. *Changez de bocal* Paul Béra
1060. *Capitaine Pluton* Jean-Pierre Garen
1061. *Le mystère Varga* Piet Legay
1062. *La sainte Espagne programmée* Michel Jeury
1063. *Une morsure de feu* Maurice Limat
1064. *Complots arkonides* K.-H. Scheer et Clark Darlton
1065. *Coefficient de sécurité 3* K.-H. Scheer
1066. *L'expérience du grand cataclysme* Philippe Randa
1067. *Les volcans de Mars* Jean-Louis Le May
1068. *Échec aux Ro'has* Piet Legay
1069. *Un Drahl va naître* Gabriel Jan
1070. *Un monde impossible* G. Morris
1071. *Cité des Astéroïdes* Pierre Barbet
1072. *S.O.S. Sibérie* K.-H. Scheer
1073. *Les dieux maudits d'Alphéa* Dan Dastier
1074. *Vatican 2000* Christopher Stork
1075. *Le réveil des dieux* Philippe Randa
1076. *Notre chair disparue* G. Morris
1077. *Les chasseurs des glaces* G.-J. Arnaud
1078. *La traque d'été* Adam Saint-Moore
1079. *Jaïral* M.-A. Rayjean
1080. *Le palais du roi Phédon* Philippe Randa
1081. *La révolte des grands cerveaux* K.-H. Scheer
1082. *Pas de passeport pour Anésia* Jan de Fast
1083. *La nuit solaire* Maurice Limat
1084. *Les non-humains* Jacques Hoven

1085. *Opération dernière chance* K.-H. Scheer et Clark Darlton
1086. *La révolte des boudragues* Jean-Louis Le May
1087. *... Ou que la mort triomphe !* G. Morris
1088. *Angel Felina* Joël Houssin
1089. *Mais l'espace... mais le temps...* Daniel Walther
1090. *Avant-poste* Jean Mazarin
1091. *Les hommes-processeurs* Michel Jeury
1092. *Le bon larron* Christopher Stork
1093. *Titcht* Christian Mantey
1094. *Les petites femmes vertes* Christopher Stork
1095. *Planète-Suicide* G. Morris
1096. *L'enfant de Xéna* Dan Dastier
1097. *Le troubadour de minuit* Maurice Limat
1098. *Le monde noir* M.-A. Rayjean
1099. *Les psychos de Logir* Pierre Barbet
1100. *Rencontres extragalactiques* Scheer et Darlton
1101. *Mission sur Terre* Philippe Randa
1102. *Sheena* Gabriel Jan
1103. *En une éternité...* Jean Mazarin
1104. *L'enfant des glaces* G.-J. Arnaud
1105. *Un autre monde* André Caroff
1106. *Le pronostiqueur* Joël Houssin
1107. *Lacunes dans l'espace* Jean-Louis Le May
1108. *La femme invisible* Christopher Stork
1109. *Une secte comme beaucoup d'autres* G. Morris
1110. *Le règne d'Astakla* Dan Dastier
1111. *Il fera si bon mourir...* Jan de Fast
1112. *Au nom de l'espèce* Piet Legay
1113. *Sloma de l'Abianta* Daniel Piret
1114. *N'aboyez pas trop fort, Mr. Brenton* Richard Bessière
1115. *L'enjeu lunaire* K.-H. Scheer
1116. *Les otages des glaces* G.-J. Arnaud
1117. *Captif du temps (La Saga des Rouges I)* André Caroff
1118. *Les renégats d'Ixa* Maurice Limat
1119. *Les envoyés de Mega* Daniel Piret
1120. *Message de Bâl 188* Frank Dartal
1121. *Fallait-il tuer Dieu ?* G. Morris
1122. *Le Gnome halluciné* G.-J. Arnaud
1123. *Nadar (Le surmonde des Gofans II)* Gabriel Jan
1124. *Baroud sur Bolkar* Philippe Randa

1125. *Sept soleils dans la Licorne* J.-L. Le May
1126. *Le Champion des Mondes* Joël Houssin
1127. *Le cocon-psi* K.-H. Scheer
1128. *La mort de Mecanica* K.-H. Scheer et C. Darlton
1129. *Examen de passage* G. Morris
1130. *L'an II de la Mafia* Chritopher Stork
1131. *Cités interstellaires* Pierre Barbet
1132. *Le Livre de Swa (1)* Daniel Walther
1133. *La planète du jugement*
(Goer de la Terre 1) Michel Jeury
1134. *Le secret d'Irgoun* Dan Dastier
1135. *Shea*
(Chroniques du retour sauvage N° 2) Budy Matieson
1136. *Les survivants de l'Au-delà* Richard Bessière
1137. *Cosmodrame* G. Morris
1138. *Hypothèse « Gamma »* Piet Legay
1139. *La compagnie de la banquise*
(La compagnie des glaces 8) G.-J. Arnaud
1140. *Prométhée*
(Les ellipses temporelles 1) Daniel Piret
1141. *Tu vivras, Céréluna*
(Le Surmonde des Gofans 3) Gabriel Jan
1142. *Haute-Ville* Jean Mazarin
1143. *Coup dur sur Deneb* Maurice Limat
1144. *Blue* Joël Houssin
1145. *L'ère des Bionites* Dan Dastier
1146. *La planète noire de Lothar* Philippe Randa
1147. *Métal en fusion (La saga des rouges II))* André Caroff
1148. *L'oiseau de Mars* K.-H. Scheer
1149. *Le captif du futur* K.-H. Scheer et Clark Darlton
1150. *Un monde si noir* Piet Legay

VIENT DE PARAÎTRE :

Pierre Barbet *Survivants de l'Apocalypse*

Achevé d'imprimer le 20 avril 1982
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N° d'Impression : 552. —
Dépôt légal : juin 1982

Imprimé en France

PUBLICATION MENSUELLE

ISBN 2-265-0197

ANTICIPATION

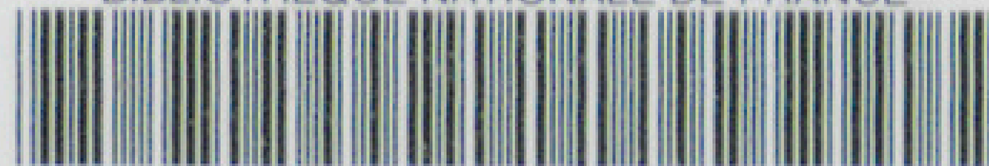
G. MORRIS

LA VIE, LA MORT CONFONDUES...

... ou que la vie renaisse.
... ou que la mort triomphe!
... ou que vie et mort se confondent...

Incertaine était devenue la frontière qui sépare l'inanimé de l'animé.

La mort de la vie!



Doc. VLOO - YOUNG ARTISTS (Terry Oakes)